AU SECOURS DE LA TORTURE *par* ***FRANÇOIS MAURIAC***

L'EXPRESS

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0328
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

14 NOVEMBRE 1957. — N° 334 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

PABLO PICASSO
« Ces moments distincts, épars, suivis, repris, suspendus, échappés, devenaient tableau devant lui. »
(Paul Valéry.)

● L'histoire de Djamila Bouhired

● Picasso aux prises avec Les Menines

* ** * *

COURRIER

La lettre de « L'Express »

QUE vont-ils penser, ces millions de lecteurs, en apprenant de plumes autorisées et parfois vibrantes d'indignation que dans les geôles d'Alger une jeune fille de vingt-deux ans, Djamila Bouhired, condamnée à mort pour un attentat qu'elle n'a pas commis, a été torturée par des officiers français ?

Voilà une stupéfiante nouvelle. Ne leur a-t-on pas affirmé, depuis deux ans, que seuls quelques intellectuels dépravés, « exhibitionnistes du cœur et de l'intelligence », pouvaient imaginer de pareilles fables et s'en émouvoir ? N'ont-ils pas été nommément insultés à la tribune des Nations Unies par un délégué officiel de la France, les quelques journaux qui s'obstinaient à répéter: « Ecoutez, regardez, vous avez le droit d'approuver, mais vous n'avez pas le droit d'ignorer... »

Les « quatre grands de la trahison », déclarait M. Soustelle. Merci pour grands. Mais c'était trop d'honneur. Elle est si mince, si fragile, la flamme qu'il faut protéger pour empêcher que la nuit soit complète. Et ces sourires gênés, et cette hâte à parler d'autre chose, et cette façon de ne pas vous reconnaître en public, et ces sarcasmes amicaux à l'égard des sensibilités trop vives, et ces saisies qui ruinent, et ces inculpations qui salissent...

Mais peu importe, si la lumière gagne, si, à la tribune des Nations Unies, un délégué officiel de la France peut dire demain : « Nous ne sommes ni des bourreaux ni des pleutres. Les hommes coupables d'avoir encouragé ou toléré la politique de la torture, nous les avons chassés... »

Nous n'en sommes pas là, et il faut bien voir comment les choses risquent de tourner.

LA révolte qui soulève des journalistes confrontés, à travers le supplice de Djamila Bouhired, avec une vérité insupportable, va gronder pendant quelques jours. Persistera-t-elle ? Alors il faudra bien faire quelque chose. Publier par exemple le rapport dit « de la Commission de Sauvegarde ». Cette concoction soigneusement édulcorée des rapports individuels des commissaires pourrait à la rigueur être rendue publique, mais ils ont mauvais caractère, ces commissaires... Quelques-uns, du moins, puisqu'ils ont été jusqu'à démissionner. Si l'un d'eux s'avisait, devant le texte gouvernemental, d'y découvrir de trop grandes différences avec ses propres observations ? Et s'il avait du courage ? On spécule sur la médiocrité, et puis il se lève toujours un Bollardière...

Enfin. Imaginons. Le rapport est publié et il est honnête. Que se passe-t-il ? Quelles mesures prend-on pour qu'un désaveu officiel soit infligé aux responsables ? Vote-t-on un blâme à M. Lacoste, qui a protégé les coupables jusqu'à interdire aux fonctionnaires-témoins de venir déposer devant la commission ? Lui demande-t-on des explications ? Le démet-on de sa charge ? Allons donc !

« En nous tuant, s'est écriée Djamila Bouhired, ce sont les traditions de liberté de votre pays que vous assassinez, son honneur que vous compromettez, son avenir que vous mettez en danger. »

VOUS ? Qui cela, vous ? Si l'on souscrit, comme le font d'éminents éditorialistes, à cette déclaration, il faut maintenant répondre à la question. Vous, qui est-ce ?

Aussi longtemps que ce pronom ne désignera aucun nom, il nous désignera tous, quand bien même nous nous serions donné bonne conscience en dénonçant une fois ou l'autre ses aberrations.

Peut-être même seront-ils, en bonne politique, les plus inconséquents et, en bonne morale, les plus coupables, ceux qui savent, ceux qui réprouvent, ceux qui prévoient, ceux qui protestent et qui, s'arrêtant en chemin, n'oseront pas demander : « Vous, monsieur Lacoste, avez-vous oui ou non accepté que l'on torture Djamila Bouhired en votre nom ? Et demain l'accepterez-vous encore ? »

Le chemin est pénible. Et l'on s'y sent encore très seul.

Françoise Giroud.

Léone Mezurat

Je viens d'achever la lecture du courrier reçu après la publication de mon témoignage dans votre journal. Il m'est impossible de répondre à chacun de mes correspondants en particulier. Je vous demande si je puis le faire par votre voix.

La lecture de ces lettres m'a émue et réconfortée. Arrivée au bord de la pire déroute, il m'est précieux de savoir que d'autres pensent ce que je pense et sentent comme je sens.

Je remercie — tout simplement — tous ceux qui m'ont écrit pour me le dire. Leur appui moral m'est d'un grand secours et me sera encore plus nécessaire lorsque viendra le jour de reprendre mon travail en Algérie.

Je remercie mes amis enseignants qui m'ont écrit nombreux, connus ou inconnus. Je remercie ceux qui m'entourent, mes amis.

La compréhension et l'aide que j'ai trouvées auprès de tous me permettent de remonter une pente difficile.

Pourriez-vous le leur dire ?

LÉONE MEZURAT,
institutrice à l'aérium de Chréa (Algérie).

[*De nombreux lecteurs nous écrivent pour nous demander l'adresse personnelle de Mme Mezurat. Nous ne sommes pas autorisés à la leur donner mais nous nous chargeons de faire suivre tout le courrier qui lui sera adressé à* L'Express.]

Une lettre d'Espagne

Nous vous prions d'accepter de publier, pour une fois, un écrit anonyme. L'anonymat est la dernière arme qui nous reste pour nous défendre, notre dernière garantie de liberté.

Dans le « Bulletin officiel de l'Etat espagnol » vient de paraître une disposition qui porte gravement atteinte à nos relations culturelles avec l'étranger (or, l'Espagne est membre de l'U. N. E. S. C. O. !) et à notre dignité humaine. Trois ministères ont mis au point ensemble une forme de « contrôle et de surveillance » des « envois postaux ». Les ministres du Commerce (les douanes), de l'Information (la censure), de l'Intérieur (la police) établissent une surveillance spéciale (avec bureaux de contrôle installés dans vingt-cinq villes espagnoles afin de couvrir la totalité du territoire) sur toute la correspondance envoyée ou reçue par la poste. Il s'agit, selon la loi, d'éviter l'entrée en Espagne de publications défendues. Deux genres de publications sont définis : écrits de nature à nuire à l'ordre moral, et écrits à tendances politiques. Ceux qui attaquent la morale « seront brûlés » ; ceux qui sont politiquement dissolvants « donneront lieu à l'action légale correspondante ». Les Français comprendront la portée de cette décision lorsqu'ils sauront que *Madame Bovary* sera brûlé à la frontière espagnole, en même temps que les œuvres de Bernanos, Maritain, Mauriac, ou Graham Greene, considérées comme « immorales » et dont la vente et l'édition sont interdites en Espagne. Lorsqu'ils sauront aussi que, dans les attendus de la police — rédigés au mois de février 1956 contre les étudiants espagnols emprisonnés pour avoir demandé certaines formes de liberté d'enseignement — étaient signalés comme délits graves la lecture de Kafka, des poèmes de Neruda et d'Alberti, les publications du congrès de Strasbourg, et même l'engouement pour le cinéma néo-réaliste italien.

Faites connaître à nos amis français que leurs envois de livres peuvent nous conduire devant la police. Et que, sans hésitation, nous sommes prêts à nous transformer en contrebandiers de la culture et à risquer notre liberté physique pour ne pas perdre complètement notre liberté d'intellectuels.

UN GROUPE
D'INTELLECTUELS ESPAGNOLS.
Madrid.

Celui-là n'a pas écrit

Je vous rapporte le texte d'une lettre reçue par le Professeur G. H., de l'Académie de Médecine :

« Mon Cher Maître - En raison de l'amitié que vous me témoignez et du respect que je vous porte, je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que mon fils Jacques a été tué samedi dans l'Aurès, assassiné sur la route alors qu'il allait donner ses soins aux indigènes.

C'était mon grand fils, mon aîné, et il devait un jour venir m'aider pour me succéder et sa place l'attendait dans cette clinique que j'avais fait construire un peu pour lui. Ma femme et moi sommes irrémédiablement touchés. Cependant, nous ne regrettons rien. Jacques s'était engagé volontairement dans ce poste dangereux où, depuis un an, il travaillait à faire du bien et à réconcilier les hommes. Peut-être est-ce pour cela qu'il a été visé et abattu. Dans l'océan de haine qui déferle sur le monde, son sacrifice fera briller une lueur.

Sachant que vous m'aimez bien, j'ai voulu vous dire cela. »

Celui-là ne vous a pas écrit et il ne le fera jamais plus et pourtant c'est bien lui la nouvelle vague.

DOCTEUR RENÉ JEANJEAN,
Paris.

Ma patrie et le peuple algérien

La solution que je crois être la plus bénéfique : je l'exprime en toute conscience sans être animé d'autre pensée que celle de servir ma patrie, que je désire toujours plus rayonnante, en même temps que le peuple algérien.

Sans exiger de conditions préalables, négociateurs français et algériens devront se rencontrer, tout comme les délégués français et marocains l'ont fait.

Ils définiraient leurs positions respectives et proposeraient les solutions susceptibles de mettre fin à l'état de choses actuel.

La volonté d'aboutir à un accord, animée par un esprit de large compréhension, pourra, du seul fait de cette rencontre, remplacer l'arme de l'intransigeance et de la surenchère qui prolongent et animent les hostilités.

a) Dans un premier temps : allant au-devant de ce qui sera un jour avec ou sans nous — il est inutile de se leurrer et de pratiquer une politique d'autruche — la France accorderait immédiatement à l'Algérie son indépendance dans le cadre de l'Union française. La nature des liens l'unissant à la France devant être celle qui régit le statut du Canada et autres dominions à la Couronne britannique.

b) Elle prendrait l'engagement que dans un deuxième temps et après un délai à déterminer, délai nécessaire à panser les plaies et à rétablir le climat politique, économique et social, l'Algérie aurait à décider elle-même et par autodétermination, soit par voie de référendum populaire, soit par vote de ses Assemblées législatives élues, de maintenir la première formule ou de la rejeter.

Je ne saurais conclure autrement qu'en affirmant ma foi dans l'issue de cette deuxième et dernière phase. Trop de liens culturels, économiques et sentimentaux, trop de fibres profondes ont imbriqué deux communautés dans tous les domaines, pour qu'il n'en soit ainsi dans un intérêt commun bien compris.

Et ainsi, par un libre arbitre et mieux que par la coercition, les deux peuples avanceraient côte à côte vers un avenir fructueux dans une indissoluble amitié.

L'avenir est là, et il serait insensé de ne pas l'entrevoir.

LE GÉNÉRAL MAY,
PARIS.

(Suite du courrier page 35.)

Dans ce numéro :

- Courrier .... pp. 2 et 35

Les affaires françaises

- La nation .... p. 3
- Gouvernement : L'austérité pour les autres .... p. 3
- Correspondances Express. . p. 4
- Forum : En regardant le « spoutnic », *par Alfred Sauvy* .... p. 6
- Justice : L'histoire de Djamila Bouhired .... p. 7
- Vietnam: Six gendarmes et mille professeurs, *par Pierre Viansson-Ponté* .... p. 7

La Nouvelle Vague

- Un souci commun : l'Algérie .... pp. 9 et 10

Les affaires étrangères

- O. N. U. : Préparatifs pour l'Algérie .... p. 11
- Correspondances Express. p. 12
- Etats-Unis : la crise du régime, par *Michel Bosquet* .. .. p. 13
- Congrès : Le F.L.N. à Athènes, *par Jean Daniel* .... p. 14
- Témoignage : Conversation avec Pétain .... p. 15
- Au centre d'une révolution mondiale. : **C'est la France qui détient la clé, *par Herbert Luthy*. . pp. 17, 18, 19, 20**

Alors... raconte

- Polémique, Radio, Grippe, p. 16
- Médecine, Automobile, Justice, Mariage, Presse .... p. 21

Paris en parle

- Amour : Des millions de belles-mères, *par Sylvie Leblanc* ....pp. 22-23
- Au cinéma : Bombe et science-fiction, *par J.-P. Vivet*.... p. 23
- Au théâtre : La critique des profondeurs, *par Robert Kanters* .. .. p. 24
- La semaine, Une autre pièce, Expositions .... p. 24

Disques

- La semaine, Un chef-d'œuvre, Musique ancienne, Un compositeur.................... p. 25

Reportage

- **Picasso aux prises avec les Menines, *par Hélène Parmelin* ....pp. 26, 27, 28**

Lettres

- La semaine, Traductions, Romans .... p. 29
- Poésie : Le gentleman et le prolétaire, *par Guy Dumur* .... p. 30
- Politique................ p. 30
- Portrait : Et pour monsieur, ce sera ? *par Jean Cau*...... p. 30
- Romans français : Géant très bête et nain sans esprit, *par Madeleine Chapsal*.... p. 31
- Revues .... p. 31

Madame Express

- Patrons, Couture .... p. 32
- Machines .... p. 33
- Cette semaine, Madame Express, Recette .... p. 34
- Santé : Maladies à la chaîne, *par le docteur Knock* ...... p. 34

et

- **Au secours de la torture, *par Fr. Mauriac* .... p. 36**

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
11, avenue des Champs-Elysées - PARIS

PARKING PRIVE
dans l'immeuble
PLAISIR D'ACHAT
chez
BRUNSWICK
62, bd de Strasbourg

300.000 lecteurs de « l'Express » liront votre
Petite Annonce
(Voir page 35)

LA SEMAINE

● **LES AFFAIRES POLITIQUES.** — A Paris, M. Gaillard annonce l'austérité pour tous, mais promet en même temps à chaque catégorie (paysans, patrons, etc.) le maintien des avantages acquis et de son niveau de vie. Les salariés auxquels on ne promet rien s'apprêtent à revendiquer. Fonctionnaires : grève générale le 19 novembre. Et il faut trouver des prêteurs. — A Alger, une jeune fille de vingt-deux ans attend la guillotine après un procès scandaleux. Pourquoi la presse de Paris demande-t-elle sa grâce ? — A Athènes, réunis pour parler de Chypre et du Moyen-Orient, soixante délégués de tous les pays sont bloqués par le problème algérien. Notre envoyé spécial Jean Daniel raconte l'incident. — A l'O.N.U., qui aborde l'Algérie le 23 novembre, il est possible que quelque chose change. — Au Vietnam, quarante mois après Genève, notre envoyé spécial Pierre Viansson-Ponté a vu un pays qui se reprend à aimer la France. — Aux Etats-Unis, crise de régime. Qui nous a trompés ? se demandent les Américains.

● **FORUM.** — Alfred Sauvy tourne autour du spoutnic avec un c, pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie. Le spectacle spoutnic est une divagation à la hauteur des ennuis du jour.

● **HERBERT LUTHY.** — Herbert Lüthy a reconstitué avec son habituelle précision dans l'analyse comme dans la forme, le puzzle que présentent les problèmes du monde en 1957. Au lieu de les voir en pièces détachées, les voici tels qu'ils s'imbriquent et tels qu'ils pourraient se régler. Pour Lüthy, en Afrique comme en Europe, c'est la France qui tient la clé...

● **TEMOIGNAGE.** — « De Gaulle, un jeune homme qui avait mal tourné », disait Pétain au général Conquet. Celui-ci rapporte ses conversations avec celui dont il fut le chef d'état-major.

● **LA NOUVELLE VAGUE.** — Le problème n° 1 ? L'Algérie. Mais les quatre hommes qui répondent cette semaine à notre enquête sur l'état d'esprit de la jeunesse — un monteur électricien, un militaire de carrière, un commis de cuisine et un futur économiste — ne le voient pas sous le même angle.

● **PICASSO.** — Du jour où l'idée de peindre, d'après la toile de Velasquez, sa version des « Menines », fit son entrée, Picasso s'est mis à promener sur sa bonne mine une figure ravagée. Et la bataille du peintre avec son œuvre a commencé. Hélène Parmelin, qui l'a vécue auprès de lui, en raconte ici les surprenantes péripéties.

● **LETTRES.** — Une petite semaine : un roman mondain de Fabre-Luce, un piège bien monté de J. Cousseau, une longue histoire de Michel de Castillo. Il y a aussi une Clotilde chérie écrite par Jacques Laurent, un jour qu'il était derrière son comptoir. — Du côté des essais politiques, l'histoire bien informée de nos malheurs par un observateur, Alexandre Werth, qui assume les thèses les plus classiques du progressisme français. — Du côté des poètes, une révélation pour le public français : Hopkins, Mallarmé anglais dont le cas est unique dans la littérature moderne.

● **PARIS EN PARLE.** — Après avoir incarné la Vertu et le Vice, Ingrid Bergman, exorcisée, peut reprendre sa place parmi les champions du box-office. Son mariage n'a pas résisté à des millions de belles-mères. Mais quel microbe a donc tué un amour si vigoureux ? — Deux jeunes réalisateurs affrontent cette semaine la critique. L'un montre de l'humour, l'autre, de la maîtrise. — Tout étant relatif, Robert Kanters a trouvé la nouvelle pièce d'Albert Husson délicieuse. — Les compositeurs les plus demandés par les amateurs de microsillons sont bien ceux que l'on pense.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Ceci compensera-t-il cela ?

MARDI prochain, les salariés de la Fonction publique seront en grève à l'appel de tous leurs syndicats réunis : C.G.T., C.F.T.C., F.O. et Autonome. Venant aussitôt après la grève du corps enseignant qui a été suivie dans tous les lycées de France, elle s'est fixé, en matière de traitements, un objectif précis : « faire respecter par le nouveau gouvernement les promesses de ses prédécesseurs ».

La politique du gouvernement comporte, théoriquement, le blocage absolu des salaires. Mais les ministres socialistes qui sont aux côtés de M. Gaillard ne pourraient songer à rester dans un cabinet qui respecterait cette règle.

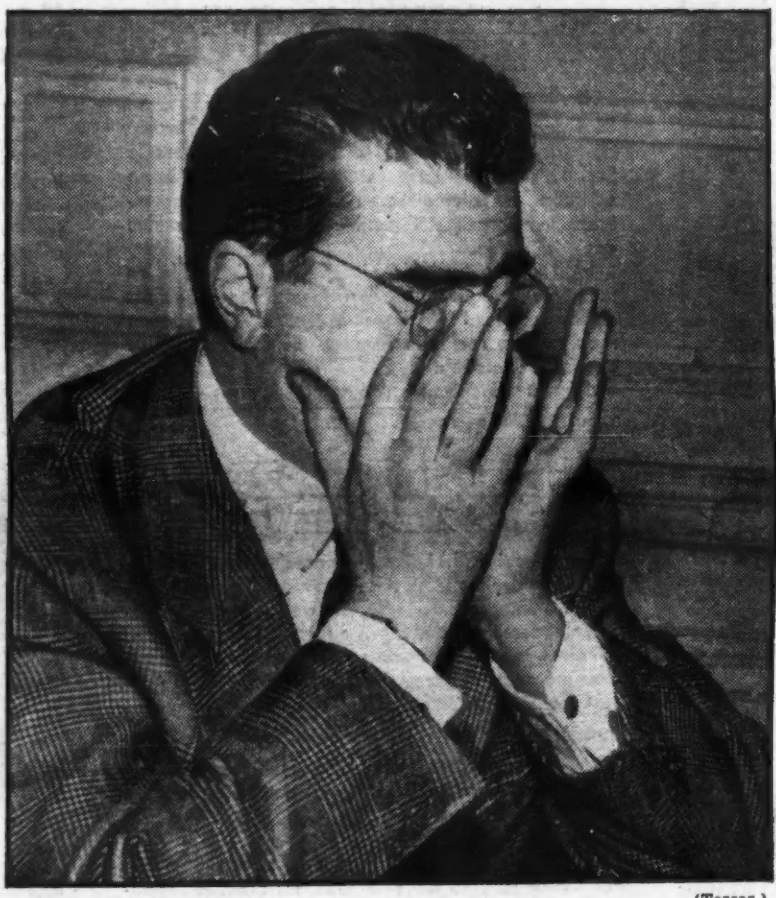
La politique de ce gouvernement — qui a été mis en place pour le salut de la monnaie — comporte avec non moins de rigueur le vote d'impôts nouveaux. Mais les ministres modérés ont été, dès mercredi, rappelés à l'ordre par un communiqué du Patronat français exigeant que le gouvernement tienne « les engagements de ses prédécesseurs » et, loin d'alourdir les charges des entreprises, les mette au contraire, par un allégement de ces charges, en situation d'entrer dans le Marché commun, en janvier prochain, conformément aux traités signés.

« Le gouvernement qui se présente devant vous est un gouvernement de majorité », avait déclaré avec satisfaction le président du Conseil désigné au débat d'investiture. O combien ! pense, une semaine plus tard, M. Félix Gaillard, écartelé entre toutes les parties de cette « majorité », et condamné à accepter, sur chaque projet, les impératifs des uns et des autres.

Deux erreurs

Mais, en même temps qu'il constatait l'incapacité où il est — par la nature de son équipe — à tenter une quelconque politique financière, il trouvait une certaine consolation du côté algérien.

Ni sur la loi-cadre, ni sur les problèmes de la répression, les partis de gouvernement n'ont entre eux de véritable querelle. Et, à cet égard, les choses devraient s'arranger sans difficulté.



(Toscas.)

M. FÉLIX GAILLARD, PRÉSIDENT DU CONSEIL
Deuxième semaine.

Le projet de loi-cadre a été vidé de ce qui lui restait de vaguement « fédéraliste ». Fédéralisme, cependant, « interne ». Le texte est maintenant conforme à ce que souhaitaient les députés de droite qui ont renversé le cabinet Bourgès-Maunoury. Seuls les socialistes devraient, théoriquement, s'opposer à une pareille mascarade. Mais il n'y a plus, à l'heure actuelle, de groupe vraiment socialiste à l'Assemblée nationale (1).

Il y a un « boîtier » mécanique qui verse automatiquement 95 bulletins de la couleur qu'indique M. Guy Mollet. Les « minoritaires », qui représentent maintenant 40 % du parti et les principes du socialisme, étant tenus à respecter la discipline, il peut en être ainsi longtemps encore.

Du moins n'était-il pas indispensable au porte-parole et président du groupe parlementaire de la S.F.I.O., montant à la tribune après une brève, mais méritoire, interpellation du leader M.R.P., Pierre-Henri Teitgen, sur les tortures, de s'aligner, lui, sur MM. Soustelle, Le Pen et Lacoste en demandant que les conclusions de la Commission de Sauvegarde soient publiées « afin que justice soit faite de certaines accusations ».

M. Félix Gaillard, faisant le point, pouvait compter, en fin de semaine, qu'il avait commis, au départ, deux erreurs de calcul. Il avait largement sous-estimé les divergences de sa majorité sur les affaires d'argent, et s'en trouvait paralysé. Mais il avait sous-estimé aussi la commodité que représente automatiquement le socialisme de M. Mollet en matière d'Algérie et de moralité. Ceci compensera-t-il cela?

(1) Voir en page 4 le détail du vote sur les pouvoirs spéciaux.

Offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie — Paris (8e)

GOUVERNEMENT

L'austérité pour les autres

● *Au pouvoir depuis une semaine, M. Gaillard bute sur la même contradiction que ses deux prédécesseurs*

EN défendant cette semaine devant le Parlement ses projets d'impôts nouveaux présentés sous l'emballage des « pouvoirs spéciaux », M. Félix Gaillard entreprend de réduire le train de vie de la nation dont chacun a proclamé, pendant la crise, qu'il était trop élevé. Les économies budgétaires qui suivront vont dans le même sens. Si la droite de la majorité n'accepte qu'à contrecœur et du bout des lèvres ces « sacrifices », les difficultés seront plus sérieuses encore à gauche lorsqu'il faudra ensuite faire face aux revendications sociales.

Celles-ci s'inscrivent actuellement sur une toile de fond dont voici, telles qu'elles ressortent d'une rapide enquête menée depuis la mise en place du gouvernement, les principales nuances :

1° Alors que dans le précédent gouvernement, le ministre des Affaires sociales (M. Albert Gazier) et le ministre des Finances (M. Félix Gaillard) représentaient au pouvoir des partis différents et se sont souvent opposés, ces deux départements sont aujourd'hui tenus par des hommes du même parti, le M.R.P. Il ne devrait donc pas y avoir, en principe, de conflits sérieux entre eux.

2° La coopération entre le ministre M.R.P. du Travail et la C.F.T.C. sera moins étroite que celle, hier, de son prédécesseur socialiste avec Force Ouvrière. C'est que, pour le M.R.P., les syndicalistes de la C.F.T.C. sont une avant-garde compromettante et souvent infidèle électoralement, alors que les militants de Force Ouvrière sont la base même de l'électorat socialiste.

3° Tant que des socialistes avaient la responsabilité de la politique sociale, Force Ouvrière s'est employée à empêcher les conflits de s'envenimer et de s'étendre. Un député de droite disait la semaine dernière : *« MM. Mollet et Gazier, maintenant libérés du souci d'empêcher les grèves, vont pouvoir s'occuper de les provoquer »*. Le propos est caricatural. Mais il est certain que Force Ouvrière va maintenant se déclencher

Acheter la paix sociale

4° Du côté patronal, on se montre de moins en moins défavorable aux réformes qui coûtent de l'argent, et de plus en plus hostile à celles qui ne coûtent rien. Les réformes qui coûtent, ce sont d'abord les augmentations de salaires : mieux vaut, estiment bon nombre de patrons, accorder ces augmentations — qu'il est si

(Suite en page 5.)

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA MARMITE DE M. COTY

● Au premier Conseil des ministres du gouvernement Gaillard, le mercredi 6 novembre, le Président de la République a déclaré : « On a dit que ce gouvernement allie l'eau et le feu. Je réponds, moi, qu'il faut cela pour faire bouillir la marmite. »

La formule sur « l'alliance de l'eau et du feu » avait été lancée par M. Pierre Cot au cours du débat d'investiture.

(U.P.P.)
MM. Benoit Frachon et Pierre Le Brun
Qui sera candidat ?

QUI REMPLACERA M. LE LEAP ?

● La démission pour raisons de santé de M. Alain Le Léap, secrétaire général de la C. G. T. (avec M. Benoît Frachon), va élargir le mouvement prévu dans l'état-major syndical français à la suite de la mort, la semaine précédente, du vieux leader italien Di Vittorio, président de la Fédération Syndicale Mondiale (F.S.M.).

Un seul dirigeant syndicaliste de l'Ouest européen dispose d'un prestige comparable à celui de M. Di Vittorio : c'est M. Benoît Frachon. Le secrétaire général de la C.G.T. a d'ailleurs, pour les fêtes du 40e anniversaire de la Révolution d'Octobre, pris officiellement la parole à Moscou au nom de la F.S.M. Mais si M. Frachon succédait à M. Di Vittorio, M. Louis Saillant devrait alors abandonner son poste de secrétaire général de la F.S.M., qui ne peut être dirigée par deux Français.

Pour succéder à M. Le Léap, deux noms sont prononcés avec insistance : celui de M. Rouzaud, qui appartient à la tendance Le Brun (minoritaire) et représente l'important secteur de la fonction publique au sein du bureau confédéral ; et celui de M. Pierre Le Brun lui-même.

Deux questions en suspens : MM. Le Brun ou Rouzaud seraient-ils présentés par leurs organisations ? Accepteraient-ils d'être candidats ?

La désignation du successeur de M. Le Léap interviendra en principe le 7 janvier.

LES HUIT ETAGES DE M. GAILLARD

● Autour de son gouvernement, dans lequel neuf groupes parlementaires sont représentés, M. Félix Gaillard va créer un important dispositif consultatif.

Au sommet, une « délégation permanente » des groupes de la majorité. Elle sera consultée pour tous les grands problèmes de politique générale.

A côté du gouvernement, quatre « comités restreints » composés de délégués des mêmes groupes. Ces comités devront mettre au point les projets de réforme électorale, révision constitutionnelle, plan social et réforme de l'enseignement.

Ainsi M. Gaillard est déjà assuré de garder dans sa majorité au moins 100 voix : 30 ministres et secrétaires d'Etat et 72 membres des comités (deux députés de chacun des neuf groupes dans chacun des quatre comités).

Ce système a un inconvénient (ou bien un avantage) : pour qu'un projet voie le jour, il devra franchir désormais huit étages. Par exemple, le projet de réforme électorale sera étudié successivement par :

1. Le Comité spécialisé ;
2. La « délégation permanente » de la majorité ;
3. Le Conseil des ministres ;
4. La Commission du Suffrage universel de l'Assemblée ;
5. L'Assemblée nationale, en séance publique ;
6. La Commission du Suffrage universel du Conseil de la République ;
7. Le Conseil de la République, en séance publique ;
8. L'Assemblée, de nouveau, en cas d'opposition des sénateurs (navette).

LE CAPITAINE MOUREAU EST ENTERRE A AKKA

● Il est maintenant établi que le capitaine Moureau a été fusillé par des éléments de l'armée de libération marocaine, en déplacement vers le Sud, et qu'il est enterré à Akka, localité située à une centaine de kilomètres au nord-est de Foum-el-Hassan, approximativement sur le même parallèle que Goulimine.

Plusieurs caïds de la région ont été fusillés en même temps que l'officier français. Les irréguliers marocains les ont obligés à creuser leur tombe, mais, par un reste de respect, en ont dispensé le capitaine Moureau.

Jusqu'à présent seule une reconnaissance aérienne a pu survoler sa tombe.

DEUX « FRONTS » F.L.N. AU SAHARA

● L'envoi du bataillon de parachutistes du colonel Bigeard dans l'Ouest saharien à la suite de l'attaque d'un convoi de la Société des Pétroles d'Algérie, la semaine dernière, au nord de Timimoun (7 civils et 9 légionnaires d'escorte tués) marque l'ouverture du front saharien.

C'est le cinquième incident — et le plus grave — provoqué par le F.L.N. au Sahara. 13 juillet : les rebelles font sauter la centrale électrique de Laghouat. 7 morts. 16 septembre : deux camions sont attaqués près de la frontière libyenne. 3 octobre : un convoi est accroché dans la même région. 17 octobre : près de Timimoun, les rebelles massacrent huit Européens avec l'aide des méharistes qui prennent ensuite le maquis.

Lors de sa réunion de Tunis, fin octobre, l'état-major F.L.N. a annoncé l'ouverture d'un « second front » saharien.

A l'Est, opéraient déjà deux groupes rebelles placés sous le commandement du « Colonel » Ouamrane (qui réside à Tunis) : 1.500 hommes basés autour de Redeyef-Tozeur, en territoire tunisien, et 400 hommes installés dans les oasis du Ghat, à la frontière libyenne.

A l'Ouest, un millier d'hommes basés à la frontière marocaine, près de Tindouf, sont placés sous le commandement de Mohamed Saïd. Ancien chef de la Willaya 3 (Kabylie), Saïd, 45 ans, était caporal dans l'armée française quand il passa, en 1942, au service de l'Allemagne. Il recruta des musulmans pour la L.V.F., fut parachuté en Tunisie par les Allemands, mais accepta de travailler pour les Français. Condamné aux travaux forcés à perpétuité à la Libération, il fut remis en liberté en 1952 et rejoignit alors le F.L.N. Adjoint de Krim Belkacem, il prit la direction de l'Ouest saharien. Le roi du Maroc a refusé de le recevoir.

Pas de front saharien au Nord : le « général » Bellounis, du M.N.A., qui combat le F.L.N., contrôle les points de passage entre l'Oranais et le Sahara, ainsi que la jonction Oranais-Kabylie.

Mais, depuis quelques jours, Bellounis a disparu.

LA MODIFICATION DE JUILLET A NOVEMBRE

● Mardi soir, l'Assemblée Nationale a renouvelé, sans modification, les pouvoirs spéciaux pour l'Algérie et la métropole, qui avaient été accordés le 19 juillet dernier au précédent gouvernement. Voici, sur divers points, la comparaison des deux scrutins :

Socialistes. — En juillet, 73 voix « pour », 26 abstentions. En novembre, 95 voix « pour », 1 voix « contre » (M. Daniel Mayer).

U.D.S.R.-R.D.A. — En juillet, 10 « pour », 10 abstentions, 2 « contre ». En novembre, 5 « pour », 10 abstentions, 1 « contre » (M. Roland Dumas).

Radicaux. — En juillet, 26 « pour », 7 abstentions, 10 « contre » (dont MM. Mendès France et Daladier). En novembre, 27 « pour » (dont M. Daladier), 1 abstention, 13 « contre » (MM. André Adrien, Anxionnaz, Barry, Chatelain, Hernu, Hovnanian, Lecœur, Gilbert Martin, Masson, Mendès France, Naudet, Panier, Souques).

M.R.P. — En juillet, 46 « pour », 21 abstentions (dont MM. Teitgen et de Menthon). En novembre, 64 « pour » (dont MM. Teitgen et de Menthon), 6 abstentions, 3 voix « contre » (MM. Buron, Louvel et Reille-Soult).

LE « Q 244 », MAUVAIS PLACEMENT

● En annonçant la semaine dernière à Cherbourg que « la marine française s'engage résolument dans la voie de la propulsion atomique », l'amiral Nomy, chef d'état-major de la Marine, a relancé les controverses sur le sous-marin atomique « Q 244 » mis en chantier à Chalmay.

La Marine avance en faveur du sous-marin trois arguments, repris par l'amiral Nomy :

(Keystone.)
L'amiral Nomy
On ne peut plus l'arrêter ?

1. Le prestige : on ne peut pas faire moins que les Etats-Unis. Le « Q 244 » sera assez semblable au « Nautilus » américain, déjà en service.

2. Cette construction permettra « des progrès techniques auxquels la marine n'est pas seule intéressée ».

3. De toute façon, le sous-marin est déjà en chantier. On ne peut plus arrêter les travaux.

Les autres ministères et organismes gouvernementaux intéressés s'élèvent contre cette argumentation et déclarent qu'il s'agit d'une « opération de faux prestige ».

Les Finances disent : le sous-marin coûtera 27 milliards. C'est trop cher. Et le fait d'avoir déjà engagé 1 à 2 milliards de frais d'études depuis 18 mois n'oblige nullement à faire 25 milliards de dépenses de plus.

Le Commissariat au Plan : c'est un mauvais investissement. Les crédits pourraient être beaucoup plus utilement employés. Les techniciens disent que le « Q 244 » est un mauvais banc d'essai.

— Alors, Pflimlin... ?
— Les Pfinances, elles sont pfichues !

(Suite de la page 3.)

facile de récupérer dans les prix — plutôt que de se battre avec les syndicats et de voir s'aggraver les difficultés de main-d'œuvre.

Mais, en revanche, les réformes comme l'extension de la juridiction des conseils de prud'hommes à tous les salariés, les congés culturels, et surtout l'accroissement des pouvoirs des comités d'entreprise — qui n'entraîneraient que des dépenses insignifiantes — sont sévèrement combattues.

Sur cette toile de fond, comment peuvent s'inscrire maintenant les événements sociaux ? Dans le secteur privé, un mouvement de quelque envergure paraît exclu pour l'immédiat. La fièvre monte dans le secteur nationalisé, où aucun des conflits en cours n'est encore réglé. La grève menace chez les fonctionnaires; déjà les enseignants revendiquent cette semaine, tandis qu'une grève générale de la fonction publique est prévue pour le 19 novembre. L'agitation qui naît ainsi dans les administrations pourrait gagner le secteur nationalisé et déclencher finalement le privé.

Les prêteurs sont rares

A la racine de la crise sociale, la hausse des prix se poursuit à la cadence de 1 % par mois selon les nouveaux indices.

Un premier relèvement du salaire minimum (S.M.I.G.) de 3,5 % environ interviendra dès le mois de décembre et un nouveau relèvement de 2 % au moins est à prévoir pour le début du mois d'avril.

La hausse des salaires se poursuivant parallèlement à celle des prix selon une cadence assez rapide — encore qu'insuffisante aux yeux des syndicats et des salariés — M. Gaillard a voulu empêcher un gonflement du pouvoir d'achat qu'il juge excessif par rapport à la quantité de marchandises existant sur le marché : plus d'argent en circulation pour la même masse de produits achetables, c'est l'inflation assurée. D'où les impôts nouveaux qu'il demande. Cette ponction de quelque 100 milliards sur la consommation est d'ailleurs jugée insuffisante par bien des spécialistes financiers qui chiffrent à plusieurs centaines de milliards le niveau qu'elle devrait atteindre pour que la trésorerie ne soit pas trop tendue.

Celle-ci a reçu la semaine dernière, par un premier vote de l'Assemblée, 200 milliards d'avances et la consolidation de 50 milliards de dettes antérieures. Cette mesure technique ne peut faire oublier le fond du drame qui se joue autour du Trésor, et surtout de la trésorerie en devises. Au 1er janvier prochain, les maigres réserves seront épuisées et le relais d'emprunts extérieurs pourra seul permettre d'assumer les paiements. Leur arrêt ou leur réduction signifierait une réduction correspondante des importations de matières premières industrielles, qui entraînerait immédiatement une baisse de la production. Depuis 1953, la masse monétaire en circulation et la production s'accroissent presque parallèlement. Si les deux lignes qui représentent, dans les graphiques des économistes, la masse monétaire et la production divergeaient brutalement, la première continuant à monter et la seconde se rapprochant de l'horizontale, ce serait la récession, le chômage, l'arrêt du progrès. Or cette crise ne manquerait pas de surgir s'il y avait carence d'approvisionnement en matières premières. Où trouver les devises nécessaires ?

M. Gaillard peut espérer obtenir de l'Allemagne 100 millions de dollars d'avance par l'intermédiaire des organisations financières européennes (U.E.P.). Peut-être disposera-t-il au Fonds Monétaire International d'environ 200 millions de dollars de « droits de tirage » qui étaient conditionnés par la dévaluation du franc (réalisée pratiquement par « l'opération 20 % » du mois d'août). Et après ? Un prêt américain semble exclu pour le moment, dans l'état actuel de l'affaire algérienne et de nos finances.

L'expansion dans l'austérité?

Avec ces emprunts et ces sacrifices, peut-on au moins espérer que le redressement sera amorcé à temps ?

En fait, l'avenir de l'exportation dépend, dans une large mesure, des prix intérieurs — donc de la situation sociale — et de la production — donc du maintien du niveau des importations essentielles qui est conditionné par des prêts en devises. Tout est maintenant étroitement imbriqué dans l'économie française, la dette publique étant en partie indexée, les salaires dépendant mécaniquement des prix, les revenus agricoles étant garantis. Un peu de souplesse ne réapparaît que dans les quelques semaines qui séparent généralement une hausse des prix d'un ajustement des salaires. Dans ces conditions, tout effort d'assainissement et de redressement, pour habile et louable qu'il soit, ne peut avoir d'effets que provisoires et limités.

A la nation tout entière, M. Gaillard et son ministre des Finances annoncent l'austérité, le ralentissement du progrès social et économique, pour justifier les impôts, les économies, la « pause » sociale qu'ils réclament, et faire face aux dépenses exceptionnelles d'Algérie. En même temps, à chaque catégorie de citoyens, ils promettent le maintien intégral des avantages acquis et du rythme du développement.

Comment comptent-ils assurer à chacun ce qu'ils refusent à tous ? Cette contradiction n'est pas nouvelle: c'est sur elle qu'ont buté, depuis un an, deux gouvernement successifs. M. Félix Gaillard aujourd'hui en fait à son tour l'épreuve.

P. V.-P.

HUILE D'OLIVE VIERGE
Première pression à froid
Spéciale GRAND FRUIT
Tarif gratuit sur demande
HUILERIE
LAVISON Fils
Moulin à Saint-Chamas (B.-du-Rh.)

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
A l'entrée de l'automne, HOLMES vous propose sa collection de pardessus demi-saison et de costumes exclusifs.
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

EVIAN
L'EAU DES GOURMETS !
Elle est issue des Alpes, et, comme les sources de montagne, elle est si pure! si légère!
EVIAN
Conserve la forme !

FORUM

ALFRED SAUVY.

EN REGARDANT LE SPOUTNIC (1)

par ALFRED SAUVY

LE lancement d'un objet, puis d'un animal, dans la « zone interdite » par la nature, crée un spectacle à l'extérieur et de profonds remous à l'intérieur.

L'impression la plus spontanée et la plus universelle est celle de l'évasion. Le poids millénaire de la nature et des liens sociaux s'était encore accru, depuis deux siècles, avec l'extermination du merveilleux, le refoulement de la religion dans le domaine spirituel et les rigueurs de la civilisation du prix de revient.

C'est pourquoi les petites évasions se multiplient : guérisseur, radiesthésie, argot du milieu (vrai ou faux, peu importe), presse du cœur, persistante astrologie, « belle époque », science fiction, finances-miracles, etc. ; chacun trouve un moyen de sortir de sa prison.

Avec le spoutnic, c'est une évasion en grande série qui nous est offerte. La Terre, devenue trop petite depuis Magellan et Galilée, ne devient qu'un point de départ et, reprenant Valéry à l'inverse, disons que « le Temps du monde non fini recommence. »

Et chacun de devancer à sa façon l'événement, en laissant courir un peu l'imagination, qui a tant besoin de se dégourdir les jambes.

"Et le cœur dévoré d'amour..."

CE désir de vagabondage est d'autant plus vif que les soucis quotidiens sont plus pesants. Le serpent de mer est bien usé ; certes, nous avons la chance d'avoir toujours suffisamment de criminels dans la société, pour fournir à la « une » ou aux autres le sang nécessaire. Mais il fallait une divagation à la hauteur des ennuis du jour. Les 100 milliards d'impôts de MM. Gaillard et Pflimlin, la poudrière du Moyen-Orient, la guerre folle d'Algérie peuvent être un moment effacés par une pensée à la petite chienne ficelée ou aux futurs voyages éthérés, sans passeport.

Ce fut certainement un des objectifs des maîtres de l'Union soviétique, non certes de soulager la Quatrième République, mais de divertir leur propre peuple, dans les deux sens du terme « divertir ».

Le satellite éloigne fortement l'échéance du « pourrissement de l'Etat ». Là-bas, dans leurs conseils supérieurs et entretiens secrets, les observations des « économiques » sur la mauvaise qualité des vêtements et le mécontentement des consommateurs devaient, depuis quelque temps, se voir opposer un « Ils auront le spoutnic », propre à calmer les inquiétudes. Ce véritable dividende social rappelle le « Panem et circenses » et pourrait presque valoir un « Circenses sine pane ». Il nous rappelle aussi le seigneur du village qui éblouit ses serviteurs, pour plusieurs mois, avec un beau feu d'artifice. Sur le marché des valeurs, l'orgueil maintient des cours élevés.

Ce n'est pas trahir un secret que d'annoncer que le régime le plus matérialiste cherche à s'évader (lui aussi) de la prison matérielle. N'ayant pu briser la monnaie, il s'efforce de détruire l'échelle des valeurs. Le spectacle spoutnic est de nature essentiellement communiste. Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie, chacun en a sa part et tous l'ont tout entier. Des frais généraux élevés exigent une gestion collectiviste ; si collectiviste que la distribution se fait non seulement aux 200 millions de nationaux, mais aux presque trois milliards d'hommes de la planète.

Mais pour jouer ce jeu, il faut aller plus loin, toujours plus loin. Icare étant dépassé, il faut maintenant Persée, il faut le clown de Banville, qui sauta si haut.

Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour
Et le cœur dévoré d'amour
Alla rouler dans les étoiles.

Certes, la voie est ouverte à de nouveaux progrès. Mais ceux-ci sont déjà trop facilement escomptés par nos esprits insatiables. La nature est, du reste, trop femme pour se livrer suivant un calendrier établi. Plus forte encore que Clouzot en matière de suspense, elle ne ménagera ni les déceptions ni les accidents.

Satisfaction et besoin s'opposent toujours cruellement. Satisfaire le peuple, c'est le priver de besoins. Absolument incapable d'une telle attitude, le régime capitaliste s'ingénie, au contraire, à créer toujours de nouvelles sources d'envie. Boomerang qui lui revient fatalement sous le terme de « paupérisation ». Sages au possible, de ce côté, les dirigeants soviétiques ont été atterrés lorsque l'occupation de l'Allemagne a révélé aux troupes qu'il existait des bracelets-montres. Il fallut créer des camps de désintoxication, pour le retour en U.R.S.S., même pour les officiers, de façon à faire disparaître la frustration.

"C'est mon ennemi qui me forme"

COMPTE tenu des dépenses et des effectifs engagés, on peut penser qu'en termes de pure satisfaction, un même effort vers d'autres directions, le logement par exemple, eût été plus payant. Hypothèse bien fragile que nous ne risquons qu'en chuchotant, bien qu'elle ne risque guère de démenti comptable. Ce qui est certain, c'est que les recherches n'ont pas eu pour seul but l'extase du 40e anniversaire ; celle-ci n'est sans doute que le sous-produit de résultats plus intéressants : progrès militaires, quoi qu'on en dise, et surtout propagande au dehors, plus efficace encore sur les Américains, qui ne croient qu'aux résultats, que sur les Irakiens ou les Birmans. Le cas ou jamais de dire : « Touché ! »

Mais, du même coup, se pose aux Soviétiques la redoutable question : Le choc a-t-il assommé l'adversaire ou l'a-t-il réveillé ?

Ce serait le second réveil de ce genre. Le premier s'est placé après la guerre. C'est la présence, la puissance de l'Union soviétique qui a ressuscité le capitalisme. L'instinct de conservation lui a inspiré la réaction nécessaire devant les crises profondes qui, non contentes de ruiner les capitalistes, risquent de faire passer de l'autre côté tous ceux qui ne manifestent pas envers le régime de la libre entreprise un enthousiasme délirant. Cette résurrection fut la faillite des prophètes de la faillite.

Ironie du sort : le régime qui combat la concurrence l'a mise en marche au profit de son rival ; et inversement, le régime qui en a fait son dogme a trouvé fort peu plaisant d'avoir, un jour, un concurrent et n'a pas encore compris qu'il lui devait la vie. « C'est mon ennemi qui me forme », disait déjà Saint-Exupéry.

Spoutnic lui-même est un pur fruit de la concurrence, magnifique sous-produit de la course aux armements. Des peuples non menacés et livrés à leurs seuls conflits intérieurs auraient mis un demi-siècle à parcourir le chemin franchi en dix ans.

En rendant aux Etats-Unis ce bien inestimable qu'est une raison de vivre, le communisme ne l'a pas, pour autant, muni de toutes les vertus et, en particulier, de la faculté d'évoluer. Bien plus, en montrant le visage grimaçant du diable socialiste, il a permis aux conservateurs d'interdire toute marche en avant. Le résultat est clair : A force de faire la chasse aux sorcières, on ne trouve plus de sorciers. Si le culte de la personnalité n'est pas tout à fait aboli sur les bords de la Moscova, McCarthy doit avoir une statue aussi grande que celle de Lénine.

Sous d'autres formes, la social-démocratie a subi la même paralysie, la même peur de glisser vers l'indésirable.

Et, du reste, le premier réveil n'ouvre rien sur l'avenir, si bien que le second, le vrai, le grand, reste problématique. Grand spoutnic est-il assez percutant pour percer le cœur des hommes d'affaires, pour faire sacrifier le présent de chacun à l'avenir de tous, pour décider les lobbys, le 4 août ou un autre soir, à verser à la grande trésorerie de l'intérêt national les sommes qu'ils destinaient à un objectif plus précis et limité ? Qui sait même ? Peut-être n'entendra-t-on plus cette ânerie d'un professeur d'une haute « university » : « Je ne vois pas pourquoi j'apprendrais une langue vivante, puisque je n'arrive déjà pas à lire tout ce qui paraît en américain » ?

La fleur et le fumier

CHAQUE régime, chaque école vante les beautés de sa doctrine, de sa conception du monde. Il épuise son temps à répéter à ses amis, à ses ennemis et surtout à lui-même qu'il détient la Vérité. Hélas ! dans la jungle internationale, il n'y a pas de doctrine vraie ou fausse ; il y a des attitudes efficaces et d'autres qui ne le sont pas. Tous les régimes sont nés dans l'illégalité, le crime ou le désordre. Une fois pris le pouvoir, il est temps de créer une morale.

« Conquérez d'abord cette province, disait Frédéric à ses généraux, je trouverai ensuite des juristes pour en justifier la possession. » « Le loup et l'agneau », sur le plan de l'acte, et « Les Animaux malades de la peste », sur le plan de la justice, restent la grande charte de l'humanité dans les relations entre nations. Si l'Union soviétique gouverne un jour le monde, il ne lui sera pas plus pénible de reconnaître l'existence de Trotsky ou la honte de la répression en Hongrie, qu'aujourd'hui à la Couronne britannique de reconnaître l'illégitimité et la félonie de Guillaume le Conquérant. Tout cela n'aura, en effet, aucune importance. La fleur ne se souvient plus du fumier.

Ces paroles peuvent causer quelque scandale. Ceux qui en jugeront ainsi auront raison de le faire, s'ils ont personnellement payé de toute leur personne pour que la force soit du côté qu'ils pensent être le droit.

Il est entendu que les Soviétiques prennent des libertés avec la liberté ; qu'ils n'ont ni voiture populaire, ni le Mistral, ni les étalages du Printemps ; qu'en revanche ils disposent d'appareils de torture raffinés pour obtenir, des humbles faits, les aveux les plus spontanés. Cela rassure notre conscience : les méchants et les mal pourvus sont là-bas... Mais ensuite ?

Il est toujours imprudent de railler les primitifs. Athènes tomba devant Sparte, la Grèce devant Rome, Rome devant les Barbares, Byzance devant les Turcs.

Louis Armand et Pierre Poujade

NOUS pouvons certes nous distraire un moment en imaginant les cauchemars de Dulles ou même d'un moyen actionnaire de l'Aramco. Mais ne sourions pas longtemps : nous sommes dans le même bateau. Détendons-nous juste le temps nécessaire à la décontraction, avant de passer devant le redoutable tribunal du for intérieur.

Même si nous laissons de côté la guerre, l'arme absolue et les radiations du strontium, nous restons devant la même conclusion : l'avenir appartient au pays qui aura le plus de dompteurs de nature, chimistes, électroniciens, etc.

Il serait peut-être plus agréable de penser que le monde sera aux poètes, aux trouvères, aux flûtistes, mais cela ne se dessine pas ainsi pour le moment.

Cette poussée vers la science disloque, écartèle les sociétés, car le gros de la population ne peut suivre l'avant-garde du neutron et du téléguidage. Mais il y a plusieurs façons de s'écarteler.

La manière soviétique consiste à laisser loin derrière le beurre, le trois-pièces-cuisine et la 4 CV. La position française est différente : notre pays possède à la fois Louis Armand et Pierre Poujade. On y trouve un Francis Perrin, comme aussi un Borgeaud. Hésitant à choisir entre la science et le couple intérêt-ignorance, la France s'écartèle à sa façon. La bifurcation se présente actuellement sous une forme bien concrète : Halle aux Vins ou Faculté des Sciences. Bien des parlementaires semblent compter sur les tonneaux pour nous donner un spoutnic ; plutôt, peut-être, pour nous verser l'oubli, en cas de décadence profonde. Moins de beurre là-bas, plus de boisson ici, telle est notre euphorie.

Et le choix même des communistes français n'est pas décisif sur ce point. Sur le sort de la Halle aux Vins, qui prend une allure symbolique, on voudrait entendre, plus fort que le « bip, bip, bip », le chœur immense de toutes les voix qui pensent à la France de demain.

La Jeune Parque s'interroge...

DES hommes aborderont la Lune ou autre chose ; la science pure s'enrichira largement à ces lointaines et onéreuses explorations, tandis que la science fiction, un instant désemparée, cherchera d'autres prolongements. Distrayons-nous à ce spectacle gratuit, mais sans oublier que le vrai drame se déroule dans la salle.

Il y a des phénomènes plus importants que le spoutnic. Bien plus : en ce même mois d'octobre 1957, a été révélée l'étendue du renversement de la Chine, en matière de natalité, sans que personne prête attention à cet événement qui aura plus de conséquences, dans le monde, qu'une armée de satellites.

Ces événements sont certes moins apprêtés, moins aptes à la sensation que la grande évasion. Comment concilier tout cela ?

La Jeune Parque s'interroge devant les « inévitables astres », éblouie par leur pureté « et les élancements de leur éternité ». Mais c'est pour elle un simple moyen de s'emparer du domaine le plus insaisissable, le plus profond de la conscience intérieure. Tel est notre modèle.

(1) Du moment qu'il s'agit d'une graphie phonétique, nous pensons qu'il faut adopter, pour les noms russes, la plus simple ; nous devrions écrire Stalinegrad, comme Staline, et ne pas nous torturer l'esprit avec des K, voire des Kh, qui donnent aux mots un caractère exotique bien puéril. (A.S.)

LES AFFAIRES FRANÇAISES

JUSTICE

L'histoire de Djamila Bouhired

● *Dans la prison de Barberousse, une jeune fille de vingt-deux ans attend la guillotine.*

CETTE semaine, le président René Coty statuera sur le sort d'une jeune fille algérienne condamnée à mort. En soi, le fait est banal. Depuis le début de l'insurrection algérienne, le président de la République examine tous les mois les dossiers de condamnés à mort pour accepter ou refuser d'utiliser son droit de grâce.

Mais le cas de cette Algérienne a ému l'opinion publique française. A vrai dire, de façon exceptionnelle. A l'exception du *Figaro* et de *Paris-presse*, toujours silencieux, tous les journaux parisiens, de *L'Aurore* à *L'Humanité*, ont demandé la grâce de Djamila Bouhired.

Elle a vingt-deux ans. Depuis le mois de juillet, au fond d'une cellule de Barberousse, l'imposante prison-forteresse qui domine la Casbah d'Alger, elle attend qu'on vienne la chercher pour la guillotiner.

C'est une histoire simple et tragique. L'une des mille histoires de la bataille d'Alger.

A l'aube du 9 avril dernier, trois silhouettes se hâtaient furtivement dans les ruelles encore désertes de la Casbah. Survient une patrouille de zouaves, rue du Sphinx. Sommation, coups de feu. Deux ombres s'enfuient, la troisième tombe en criant. C'est Djamila Bouhired. Une balle vient de lui fracasser la clavicule. On l'emmène à l'hôpital Maillot. Il est maintenant 6 heures. Le jour est levé. A 10 heures, trois inspecteurs et deux officiers parachutistes commencent l'interrogatoire.

La torture

La prise est importante. Les enquêteurs ont tout lieu de croire que les deux fuyards sont Yacef Saadi, le grand chef de l'organisation terroriste algéroise, et Ali La Pointe, son adjoint direct. Djamila, malgré son jeune âge, avait toute leur confiance.

Militante farouche, son oncle, footballeur connu, l'avait introduite dans la clandestinité. Instruite — elle est diplômée de l'Ecole Coranique — elle devient très vite la secrétaire particulière de Yacef Saadi et son agent de liaison. On retrouve sur elle des documents importants. Il faut qu'elle parle. On s'y emploie.

Une après l'autre, les séances se succèdent à l'hôpital. Malgré les coups, les manipulations de son bras blessé, Djamila se tait sur l'essentiel. Dans la nuit du 17 avril, une voiture la transporte à quelque distance de la ville. Là, raconte Djamila dans sa plainte au Procureur de la république *« les parachutistes me mirent nue et l'on me banda les yeux. On m'attacha sur un banc en prenant soin de disposer sous les liens des chiffons humides aux poignets, aux bras, aux chevilles et l'on plaça des électrodes dans le sexe, dans la bouche et sur les seins... »*.

Après plus d'une semaine de torture, le 27 avril seulement, Djamila Bouhired était présentée devant le juge d'instruction. Les policiers prétendent que, sous la torture, Djamila a « avoué » : c'est elle qui aurait placé la bombe qui fit, dans un des plus grands cafés d'Alger, tant d'innocentes victimes. Immédiatement, Djamila dément : elle n'a jamais parlé de bombe. Elle est étrangère, et complètement, à cet attentat. Cependant, elle tient à confirmer son rôle d'agent de liaison, ses activités nationalistes.

La folie

Que reste-t-il alors dans son dossier ? Rien qui justifie l'acte d'accusation. Jusqu'au jour où une autre jeune musulmane de même prénom, Djamila Bouazza, en arrive à déclarer, elle aussi sous la torture, que Djamila Bouhired lui a remis la bombe déposée dans un autre café d'Alger.

Il faut se souvenir de l'émotion et de l'horreur vindicative qui gagnèrent la population algéroise devant ces odieux et injustifiables attentats. Le désir de vengeance influença jusqu'aux responsables administratifs eux-mêmes. Il fallait des coupables...

Les autorités détenaient Djamila Bouhired : on décida de la juger vite et légèrement : à peu près comme on lynche. Puisqu'on avait le témoignage de Djamila Bouazza, l'autre Algérienne, on pouvait triompher des lacunes et des contradictions de l'instruction.

Le procès s'ouvrit à Alger, le 11 juillet. Le comportement de la jeune Bouazza, l'accusatrice, apparut comme celui d'une démente. Séance de strip-tease, éclats de rire hystériques, cris extatiques. Au président qui l'interroge, elle répond par des onomatopées : *« Cot ! Cot ! Cot ! » « S.O.S. »... « Tac-Tac-Tac-Tac. »* Puis elle tombe dans des crises de prostration. La foule algéroise se presse dans la salle du tribunal.

Entre temps, un nouvel attentat, celui du Casino de la Corniche, exaspère encore davantage le désir de vengeance. Les avocats de la défense sont pris à partie, conspués, la police doit les escorter au sortir du tribunal et la foule manifeste devant leur hôtel.

Les juges refusent de faire examiner Djamila Bouazza par un psychiatre, alors que c'est sur son seul témoignage qu'ils vont se prononcer. Alors que la presse d'Alger la plus réactionnaire admet la folie du témoin. Ils refusent de faire procéder à une analyse sanguine : on l'aurait même droguée pour qu'elle « tienne ». Ils refusent d'entendre parler des tortures, rejettent toutes les conclusions de la défense : les avocats se retirent. C'est un de leurs confrères, commis d'office, qui plaide, sans préparation.

Le 15 juillet, Djamila Bouhired est condamnée à mort. Va-t-elle mourir ?

C'est l'éditorialiste de *L'Aurore* qui répond aujourd'hui : *« Non, non et non »*, ajoutant qu'il *n'est plus possible de douter « qu'une jeune musulmane de 22 ans, agent de liaison du F.L.N., a été abominablement torturée avant de comparaître devant le tribunal. »*

DJAMILA BOUHIRED
Il n'est pas trop tard.

VIETNAM

Six gendarmes et mille professeurs

● *Notre envoyé spécial à Saigon, Pierre Viansson-Ponté, a vu la fête nationale vietnamienne et les conquêtes de la France « sans arme ni armure ».*

QUARANTE mois après la paix indochinoise de Genève, et malgré les efforts de séduction américains, la France est en train de retrouver au Sud-Vietnam des positions économiques, culturelles et morales, sinon politiques, qui sont comparables, à bien des égards, à celles qu'elle occupait en 1937.

Et cette fois, l'élan qui porte vers elle les élites et les affaires vietnamiennes vient du cœur et n'est plus entaché d'aucune contrainte.

Telle est, schématiquement, la première impression qui s'impose aujourd'hui avec force à tout visiteur du Sud-Vietnam.

Un tableau aussi idyllique demande évidemment à être nuancé de mille façons. Que le conducteur de cyclo-pousse auquel le voyageur demande laborieusement de le conduire Duong Tu-Do (rue de la Liberté) traduise de lui-même, dans un grand rire enfantin, « rue Catinat » (ce sont les Champs-Elysées saigonnais), n'a rien qui doive étonner. Ni que les petits marchands de journaux tendent avec insistance aux étrangers, même visiblement américains, le *Journal d'Extrême-Orient*, seul quotidien local de langue française, affectant d'oublier qu'ils vendent aussi *The Times of Vietnam* en langue anglaise.

En pleine brousse

Il est plus surprenant déjà de trouver en pleine brousse, dans l'étroite « zone neutre » qui, tout au long du 17e parallèle, isole les postes militaires du Nord et du Sud, une petite escouade de six gendarmes français. Anachroniques, un peu égarés, harcelés par les haut-parleurs qui, des deux côtés, hurlent tout le jour des slogans et des discours de propagande, dévorés par les moustiques, guettés par la malaria, ces braves pandores venus de Bressuire ou de Pont-l'Evêque, montent, au pied du « rideau de bambou » qui sépare deux univers, une garde qu'aucun pays n'a voulu assurer.

Mais il est plus symptomatique encore d'entendre les hommes d'affaires et les planteurs français demeurés dans le Sud déclarer unanimement que si *« cela ne va pas bien »*, du moins rien n'est-il perdu, alors qu'on avait pu croire que toutes les positions, tous les biens et toutes les entreprises françaises dans ce pays étaient définitivement condamnés.

« Les affaires sont dures, la situation économique du pays est mauvaise, l'incertitude politique pèse sur l'économie, m'a dit M. V., planteur et homme d'affaires. *Mais nous sommes toujours-là et nous y resterons.*

Cette année, les rapatriements de bénéfices des entreprises françaises installées au Vietnam atteindront 10 milliards de francs (il s'agit de bénéfices réalisés en 1956). Nous avons exporté vers la métropole 10 milliards de marchandises, essentiellement du caoutchouc, payables en francs — ce qui représente une substantielle économie de dollars. Et le Vietnam, au rythme actuel, aura importé 26 à 27 milliards de produits français en 1957. Ce n'est pas si mal.

Ajoutez à cela qu'on n'a enregistré aucune liquidation d'affaire française ici depuis 1954. Non, vraiment, aucun d'entre nous ne pouvait espérer, au moment de Dien-Bien-Phu, que les choses évolueraient ainsi. »

16.000 citoyens français

L'homme qui parle a beau être taillé en force, il n'a rien du pionnier ou de l'aventurier. C'est un technicien froid, libéral et réaliste, le vivant démenti des caricatures classiques de l'ogre colonialiste. Il entretient les meilleures relations avec les officiels vietnamiens qui le consultent parfois, l'écoutent toujours avec attention, et des relations plus tendues avec certaines administrations, le fisc en particulier.

→

UN GRAND OPÉRA INÉDIT DE
PROKOFIEV
"L'ANGE DE FEU"
ORCHESTRE DU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA
direction Charles BRUCK 140 exécutants
3 disques haute fidélité 30 cm - 33 tours, reliure grand luxe (33x40) accompagnés d'un livret numéroté pur fil, Arjomari 160 gr, dessins originaux de Maurice TAPIERO. Tirage limité à 2.500 exemplaires.
EN SOUSCRIPTION jusqu'au 30 Novembre
Prix : 6.800 fr au lieu de 7.800 fr
UNIQUE DANS L'HISTOIRE DU DISQUE
UN ÉVÉNEMENT DISCOGRAPHIQUE ET BIBLIOPHILIQUE
VEGA 49, AVENUE HOCHE - PARIS
CHEZ VOTRE DISQUAIRE
VEGA

« Mais, dit-il philosophiquement, *quel contribuable n'a pas de différends avec son percepteur ! »*

Dans la plantation qu'il administre, véritable petit royaume que protégeait pendant la guerre une milice privée, il circule à bord de son avion particulier. Dans chaque pièce de la grande demeure, comme dans son pied-à-terre saigonnais, ronronnent ces appareils à air conditionné qui sont le symbole le plus évident de l'ère américaine dans tout le Sud-Est asiatique.

Ils sont 4.000 Français métropolitains comme lui, à peu près autant d'Eurasiens, autant encore de Vietnamiens de nationalité française (librement choisie quand il a fallu opter en 1955 entre les deux patries) et quelque 3.500 citoyens français originaires d'autres territoires. En tout donc 16.000 personnes qui se réclament de la France dans ce pays.

Sur les 42.000 Européens qui y résidaient en 1937 (mais en comptant ceux du Cambodge, du Laos et de ce qui est aujourd'hui la République démocratique d'Ho Chi-Minh, le Vietminh), il y avait 11.000 militaires et 4.000 fonctionnaires, et aussi 3.000 étrangers protégés. Si on tient compte du fait que la plupart des Eurasiens et des Vietnamiens de nationalité française vivent maintenant dans la métropole, les départs n'ont donc pas été si nombreux, puisque les 5.800 Français métropolitains qui composaient avant la guerre le secteur privé national en Indochine sont représentés aujourd'hui par 4.000 de nos compatriotes demeurés au Sud-Vietnam.

Les nouveaux occupants

A l'inverse de ce qui se passe sur tant de marchés mondiaux, l'exportation française n'a pas à conquérir le Vietnam : il fait partie de son domaine. Il ne s'agit — et c'est déjà assez difficile — que de le conserver et d'y reprendre du terrain. Bien sûr, les échanges avec la France sont loin d'atteindre les chiffres-records des années de guerre — 140 milliards d'exportations françaises en 1954 — quand un corps expéditionnaire de 90.000 hommes dépensait sans compter ses hautes paies, achetait massivement son ravitaillement et ses fournitures.

Comment, au reste, vouloir conserver l'exclusivité commerciale dans un pays dont 75 % du budget public est alimenté par les crédits américains ? Comment espérer étendre un réseau d'affaires dans une nation que la pénurie de devises condamne à la stricte austérité ? Mais il faut au moins relever le démenti donné par les faits aux sombres pronostics de ceux qui, au lendemain de Genève, annonçaient notre éviction fatale, totale, au profit de l'Amérique : il n'existe dans tout le Sud-Vietnam que trois affaires américaines — les mêmes qu'avant la guerre — et leur activité ne s'est pas sensiblement accrue.

La représentation des marques américaines est confiée à des entreprises vietnamiennes ou, plus souvent encore, à des Français. Et les 2.000 Américains qui composent au Vietnam les missions officielles économiques, militaires ou culturelles forment une petite communauté très fermée qui se tient (ou qui est tenue) strictement à l'écart de la population. Tout leur approvisionnement, jusqu'à l'eau qu'ils boivent, à la glace qui rafraîchit leur whisky, est apporté par avion de Manille, Formose ou Hong-Kong.

Quand une série d'attentats au plastic ont fait, il y a trois semaines, vingt blessés graves dans leurs rangs, des avions sanitaires ont aussitôt transporté les victimes à Manille. Depuis cet incident, chaque voiture officielle américaine circulant à Saigon est encadrée de jeeps bourrées de soldats mitraillettes pointées, ce qui achève de leur donner la physionomie non de libérateurs, mais d'occupants.

A ces nouveaux occupants, on s'efforce d'emprunter ce qu'ils ont d'enviable : les dollars d'abord — et ils en donnent 250 millions par an (105 milliards de francs, contre 6 milliards d'aide française) ; leurs voitures ensuite, mais les vingt et une DS19 offertes par la France le mois dernier pour transporter les ministres des vingt et une nations du Plan de Colombo (organisation du Sud-Est asiatique) réunis à Saigon sont âprement disputées aujourd'hui, la conférence terminée, entre les ministres vietnamiens ; leur technique aussi, encore que les tentatives de la Michigan State University pour « former » des fonctionnaires autochtones aient surtout abouti à désorganiser l'administration. Mais les efforts des Américains suscitent peu d'empressement et en particulier ceux qu'ils multiplient à grands frais, à titre officiel aussi bien que par l'intermédiaire de nombreuses organisations privées, dans un domaine où la France a gardé entière sa suprématie : celui de la culture.

Un membre du gouvernement vietnamien a demandé au journaliste de passage que j'étais d'intervenir auprès de l'ambassadeur de France et de la mission culturelle pour qu'un de ses fils soit admis en classe enfantine au Lycée Chasseloup-Laubat, principal établissement d'enseignement secondaire français de Saigon.

A Dalat-Nhatrang ou à Tourane, les enseignants français — qui sont un millier environ au Vietnam pour 17.000 élèves — sont débordés au point que des mesures restrictives ont dû être prises pour limiter leur activité qui risquait de trop se disperser.

« Vos ennemis les plus irréductibles... »

Quand l'ambassadeur du Vietnam à Paris, M. Pham Duy-Khiem, a été reçu la semaine dernière docteur *honoris causa* de l'Université de Toulouse, il a pu dire :

« Contrairement à la crainte des uns et à l'attente des autres, nous n'avons pas rejeté ce que nous avions reçu de vous. Loin de là : à l'heure actuelle, nos étudiants pullulent en France bien plus nombreux qu'autrefois et bien plus nombreux qu'ils ne le sont partout ailleurs, même dans les pays les plus amis et les plus généreux...

N'avons-nous pas vu vos ennemis les plus irréductibles sonner discrètement à la porte de vos écoles, sollicitant une place pour leur progéniture ? »

Comme partout dans le monde, comme à Paris même, les crédits sont strictement mesurés à l'Université française au Vietnam. Il est scandaleux que pour économiser 45 millions, la gratuité de l'enseignement français vienne d'y être supprimée ; l'Assemblée de l'Union française est d'ailleurs alertée à ce sujet par une proposition de résolution, discutée mardi dernier, d'un spécialiste des affaires d'Extrême-Orient, M. Raphaël Leygues. Mais il est réconfortant de constater que la manne de dollars déversée par les services culturels américains ne prévaut nullement contre la primauté de la langue et de la culture françaises.

(Phong-Phem-Anh)

LE PRINCE MOULAY ABDALLAH ET M. NGO DINH-DIEM
« Nous n'avons pas rejeté ce que nous avions reçu de vous... »

Paradoxalement, c'est à cette filiation de pensée à laquelle ils tiennent tant que certains Vietnamiens attribuent la pénétration du communisme dans leur pays. L'individualisme français, assurent-ils, a sapé les bases traditionnelles de la société — confucianisme, culte des ancêtres, traditions familiales — et a véhiculé avec lui ce communisme qui ne progresse que dans les pays évolués, comme la France et l'Italie par exemple, et non dans les peuples misérables de l'Inde ou du Moyen-Orient.

Car le régime actuel du Sud-Vietnam, cette République qui fêtait le 26 octobre son deuxième anniversaire, s'est surtout déterminé jusqu'à présent par des obsessions hostiles : anticolonialisme d'abord, antibaodaïsme ensuite, antineutralisme, anticommunisme surtout et toujours.

Sous le très catholique président Ngo Dinh-Diem, un système quasi dictatorial, puritain, austère, tout au moins à sa tête et dans ses principes, s'est établi. Serait-il en mesure de résister à une poussée communiste qui s'appuie sur un fort dispositif clandestin évalué par les officiels saigonnais eux-mêmes à 15.000 agents et 100.000 militants actifs dans les 7.000 villages du Sud ? Faut-il penser que, malgré la présence reconnue de 20 à 30 % d'électeurs communistes potentiels dans le Sud (mais ils seraient moins nombreux dans le Nord, dit-on à Saigon), malgré l'assassinat de 400 de ses fonctionnaires depuis le début de l'année, le régime Diem échappera au pourrissement qui menace tout le Sud-Est asiatique ?

« Une démocratie dure »

En tout cas, il s'est imposé aux autorités françaises qui l'avaient d'abord mis en place, puis ont tenté de l'éliminer, aux sectes insurgées qui comptaient le jeter bas, et même dans une certaine mesure aux communistes du Nord qui le combattent et aux Américains qui l'alimentent. Il tente maintenant de se définir lui-même. « *Nous voulons une démocratie dure,* me disait le principal théoricien du régime, M. Ngo Dinh-Nhu, frère du président de la République, *mais pas le fascisme : c'est aussi horrible que le communisme.* »

Et, élargissant son analyse en même temps que ses ambitions :

« Les grands Asiatiques ont toujours été portés par une force morale et non par une armée : voyez Confucius, Gandhi... Aujourd'hui, le leadership de l'Asie est à prendre. Quand j'entends tel homme d'Etat indien parler des « Trois Grands d'Asie » : l'Inde, la Chine et le Japon, je me demande ce qui les réunit et je vois tout ce qui les oppose. Le leadership de l'Asie n'est pas fonction de l'importance de la population : il appartiendra au pays qui saura montrer la voie. »

Un seul lien

Cette voie, on s'efforce ambitieusement de l'esquisser à Saigon. En quelques mois, le chef de l'Etat a reçu le premier ministre indonésien, les vingt et un ministres des Affaires étrangères des puissances de Colombo, d'innombrables délégations asiatiques; il s'est rendu en Thaïlande, aux Philippines, aux Etats-Unis ; il était hier à New-Delhi où il conférait avec Nehru ; il ira ensuite en Corée du Sud.

Toute cette activité diplomatique se veut hostile au communisme, distincte du neutralisme et cependant aussi peu dépendante qu'il sera possible, les circonstances aidant, à l'égard de l'Amérique.

Mais, là encore, la marque française se retrouve curieusement : ce n'est pas par hasard que le prince Moulay Abdallah, second fils du roi du Maroc, assistait à la fête nationale vietnamienne comme invité d'honneur le mois dernier, à la tête d'une forte délégation chérifienne. Ce n'est pas par hasard que le Liban, petite nation catholique et elle aussi de tradition française, a été le premier pays arabe à reconnaître le Sud-Vietnam (qui compte 35 % de catholiques). Le président Bourguiba, ou l'un de ses représentants, est officiellement invité à venir à Saigon.

Peu à peu voudrait s'esquisser ainsi au sein du groupe afro-asiatique un petit noyau de jeunes nations indépendantes d'Asie et d'Afrique entre lesquelles n'existe aucune communauté d'intérêts ni de race, ni de religion, mais un seul lien, une fois encore : la culture et la pensée françaises.

PIERRE VIANSSON-PONTE.

C'EST DANS LE 12e...
C'est dans le 12e arrondissement que vous trouverez le tailleur de classe que vous cherchez depuis longtemps
C. HUTMAN
10, rue de Wattignies - DOR. 59-52
Parking assuré

TOUS LES MARDIS
L'action
L'HEBDOMADAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD
est en vente dans les principaux kiosques de France, du Maroc et de Belgique
L'ACTION DANS VOTRE VILLE - 50 FRANCS

Si vous cherchez une bonne secrétaire, faites une Petite Annonce dans « l'Express ». Elle aura 300.000 lecteurs
(Voir page 35)

UN SOUCI COMMUN : L'ALGÉRIE

« L'Express » et l'Institut Français d'Opinion Publique poursuivent leur enquête nationale auprès des Français qui ont entre dix-huit et trente ans. Par une série d'investigations scientifiques auxquelles procède l'I.F.O.P. à partir d'un questionnaire de base de vingt-quatre questions que nous avons largement diffusé, cette enquête atteindra toute la jeunesse française, quels que soient son origine, son milieu, son instruction, son appartenance religieuse, politique, etc. Les résultats seront donc représentatifs de l'état d'esprit de la « Nouvelle Vague », par rapport à l'ensemble des problèmes individuels et collectifs, qu'il s'agisse de logement ou de conflit international, d'amour ou de perspectives politiques. Le dépouillement et l'étude des milliers de réponses qui sont déjà parvenues à notre questionnaire et qui continuent à affluer, sont en cours.

Mais c'est seulement le document final, où l'I.F.O.P. fera la synthèse de toutes les réponses examinées, et donnera ses conclusions, qui constituera le rapport scientifique que nous avons voulu établir sur l'état d'esprit des jeunes hommes et des jeunes femmes qui composent la « Nouvelle Vague ». « L'Express » le publiera en exclusivité.

D'ici que ce travail soit accompli, les réponses que nous livrons à nos lecteurs sont toujours choisies dans la mesure où elles traduisent des sentiments ou des opinions que d'autres réponses formulent également, mais elles ne conservent qu'une valeur indicative limitée.

Après un ouvrier ajusteur, un interne en médecine, un futur hôtelier, un instituteur, un médecin de campagne, un employé des P.T.T., un conducteur de travaux publics, un cultivateur, quelques femmes venues d'horizons divers, un cantonnier, un jeune homme fasciste de profession, un domestique, un typographe et un écrivain de droite, voici cette semaine les réponses de quatre hommes qui ont, en commun, un souci dominant : l'Algérie.

(Archives.)

« C'est pas à nous à comprendre... »

• « Ça viendra et tant mieux »

Trente ans, célibataire, commis de cuisine. Banlieue parisienne.

JE vous serais très obligé de bien vouloir excuser mon langage car je suis un prolo cent pour cent.

Ma situation actuelle : je travaille dans un hôtel de la banlieue parisienne aux émoluments royaux de 25.000 francs par mois. Le travail ne me plait pas beaucoup, bien que nous soyons logés et nourris. Mais où aller ? Partout, c'est la même rengaine. C'est ceci ou rien.

Je n'ai pu continuer mes études comme je l'aurais voulu. J'aurais désiré être soit juge d'instruction ou procureur. Je pense ne pas être le seul dans ce cas; beaucoup d'autres sont logés à la même enseigne.

La vie ne sera pas toujours aussi moche, on s'en sortira, et d'ici quelques années, peut-être un beau matin, nous nous réveillerons en République Populaire. Ça viendra, et tant mieux. Oui, en régime populaire, notre situation s'améliorera. Oui, car il y aura de l'argent pour la vie et non pour les guerres coloniales. Nous aurons les savants, les professeurs, les instituteurs qui nous manquent, des écoles, des universités, une armée populaire et non une armée de mercenaires ou de métier. Le service d'un an est suffisant. Qui sait si, à notre tour, nous aurons notre « Spoutnik ». La France sera une plus grande puissance et beaucoup plus forte qu'elle l'est actuellement, et il faudra compter avec elle.

A tout dire, nous sommes de la classe des exploités. Peu m'importe ce qu'en penseront certaines bonnes âmes qui se font dans les 100.000 balles par mois. Au moins, ceux-là ils mangent à leur faim et ne connaissent pas les godasses éculées ou les fringues rafistolées comme nous.

Un jour prochain, les marquises devront « suer du burnous » à leur tour : chacune sera obligée de travailler. Nous les verrons avec un très grand plaisir manier la pelle, la pioche, la mailloche, les briques, casser les cailloux, bref le tout à l'avenant. Ah ! on pourra se marrer ce coup-là ! Tant pis pour les ampoules, nous les avons eues avant ces gens-là. Vive le régime populaire !

Ce que je voudrais le plus, c'est un appartement de trois pièces, cuisine, salle à manger, chambre à coucher et salle de bains, afin de pouvoir me marier. Allons-nous prendre des meubles de 18 à 40.000 francs par mois et bouffer des briques et marcher pieds nus ? Autant aller coucher sous les ponts ! On ne nait pas clochard, mais on le devient. Tant que le régime actuel ne sera pas changé, ce sera toujours la même valse. Allons, du courage les gars, un bon coup de balai ! Lorsque nous serons en régime populaire, il y aura assez de logements pour tous les ouvriers car il n'y aura plus de dépenses pour le casse-pipe.

La question d'Algérie et celle du logement ensuite, devraient être le principal souci de nos députés. Cessez la guerre en Algérie, et on trouvera du « grisbi » pour les logements.

Je ne sors presque pas le dimanche. Les loisirs sont trop chers. Je préfère mettre un peu de fric de côté en cas de coup dur, mais avec ce que je gagne, autant marcher sur un fil de fer. Il faut se débrouiller. Je reste dans ma piaule, je lis, j'écris, je lave les fringues ou je pionce, et voilà !

Quant à l'amour, la question fidélité est primordiale à mon avis.

Je suis pour la reconnaissance de la personnalité algérienne et l'indépendance au sein de l'Union Française librement consentie. J'ai connu des ouvriers algériens quand j'étais en chômage et que je crevais de faim, eh bien, eux, ils m'ont donné à manger. Ce n'est pas avec ce que nous avions que nous pouvions avoir le ventre plein. Ces gars-là, les Algériens, m'ont permis de franchir le mauvais pas et ils ne sont pas aussi sauvages qu'une certaine presse au service des gros colons veut le faire croire. Vivez avec eux, partagez leur existence et vous m'en direz des nouvelles.

Si la « pacification » continue, je suis sûr que nous nous acheminerons à bref délai vers un nouveau Dien-Bien-Phu. Du moment qu'il est encore temps, sauvons ce qui peut être sauvé. Demain il sera trop tard.

Oui, je crois aux tortures, aussi bien d'un côté que de l'autre. Mais la haine appelle la haine. La loi de la guerre est aussi cruelle pour l'un que pour l'autre, alors paix en Algérie. Je préfère plutôt avoir 120 députés algériens au Parlement que 20 à 30 colonialistes. Elections au collège unique. En démocratie, la minorité doit s'incliner devant la majorité. On ne perdra pas l'avenir pour avoir perdu l'Algérie. Les Hollandais s'en sont bien sortis avec l'Indonésie. Alors ?

• « Une petite maison, une petite femme »

Vingt-huit ans, célibataire, militaire de carrière.

DIFFICILE à dire si je suis satisfait de mon activité. Sous-officier, c'est pas extraordinaire au point de vue rémunération, la solde est minime. Il faut être au moins officier pour que ça vaille le coup. Mais il faut avoir un niveau d'instruction plus élevé, avoir des connaissances générales du niveau du bac.

Je peux monter en grade évidemment, mais c'est assez long de monter. Je n'ai pas choisi cette profession comme y'en a par idéal, parce qu'ils ont le feu sacré : mais je suis de la génération de la guerre, je n'ai pas pu faire d'études correctement. A vingt ans je me suis trouvé seul. J'étais parti de chez moi pour vivre avec une fille qui m'a laissé

→

CONFORT • SILENCE
PAR LA MOQUETTE
20 qualités pure laine sélectionnées depuis :
1950 Fr. le mètre largeur 70
Ce prix comprend : coupe, pose, couture main - Thibaude, travail soigné par spécialiste. Personnel ponctuel et consciencieux.
CRÉDIT
TEXTILAM, 9, R. Richelieu - RIC. 00-45
Distributeur France Tapis et des meilleures productions françaises.

→

ensuite. Alors on m'a proposé ça. Comme mon frère est médecin militaire.

Le travail ne me déplaît pas. J'ai passé trois ans en Algérie, maintenant je suis dans un bureau à m'occuper de la comptabilité générale. Je pourrais assumer plus de responsabilités. Mais j'en ai pas mal déjà. Si je partais aux colonies, comme je voudrais, outre que je serais beaucoup mieux payé, j'aurais beaucoup plus de responsabilités. Mais je ne peux malheureusement pas y repartir avant quatre ans. Car j'en reviens. Et encore, une fois là-bas, il ne faut pas manger tout son argent dans les boîtes d'indigènes...

La femme et l'homme ont un rôle social identique à jouer. Il y a de plus en plus de femmes dans les bureaux aux postes importants. Il y a des femmes militaires aussi. C'est pas un mal, à condition qu'on les force pas à se battre en temps de guerre.

Les choses dont je me sens privé ? Mes besoins d'argent sont à peu près égaux à ce que je touche, mais si je gagnais plus ils seraient supérieurs. Le coût de la vie a certainement augmenté un peu, mais pas tant qu'on le dit.

Mon ambition : une petite maison, une petite femme, des enfants, vivre comme on doit vivre sans être empêché par les difficultés matérielles.

On considère l'amour plus à la légère dans la jeunesse actuelle, le sentiment est moins profond. Moi, pour l'instant, je me borne à de petites aventures, mais j'ai vingt-huit ans, il faudra bien que je songe à me marier un jour.

Heureux ? Je vis, quoi. Je m'emmerde pas trop.

Je me plais parfaitement en France. La nature est belle, le climat agréable et j'aime l'esprit français.

Je ne fais pas de politique. J'aime pas en parler. Je m'y connais pas. J'ai pas voté en janvier 1956 par paresse; je m'en foutais. J'étais avec une petite amie... Je me suis pas dérangé. Je ne lis aucun journal; seulement *France-soir* quand il me tombe sous la main.

Je ne vois pas pourquoi on changerait de régime. Celui-là va. Mais je vois l'avenir de la France d'un œil inquiet à cause de la perte des colonies et des protectorats. D'ici vingt ans, la France n'aura plus de colonies. Ça sera grave économiquement.

Le problème n° 1: les colonies et en particulier l'Algérie, parce que si on la perd tout le reste suivra automatiquement.

Les objecteurs de conscience, c'est des déserteurs. Il faut que chacun fasse son devoir de Français. D'ailleurs on est obligé de faire son service sans ça on est envoyé dans des bataillons disciplinaires. Ceux qui refusent d'aller en Algérie, ils sont idiots de manifester, ils sont obligés d'y aller quand même, il faut que tout le monde soit traité sur le même pied.

En Algérie, la situation n'est pas fameuse mais il y a tout de même moins d'attentats, il y a du changement en bien je crois... j'en suis pas certain. Les terroristes, je crois plutôt que ce sont quelques fanatiques que l'opinion du peuple algérien. Quelques types qui sèment la terreur, la panique et qui font croire qu'ils ont le peuple derrière, et comme les populations ont la frousse, ils n'osent pas bouger.

Il n'y a pas de tortures, tout au moins je ne crois pas du côté français, mais les Algériens qui en font sur les Français je le crois volontiers. Je les connais pour avoir passé trois ans là-bas; c'est dans leur nature, ils sont sauvages à ce sujet.

Il ne faudrait pas que ce soit en Algérie comme en Indochine. Je crois que c'est possible de sortir vainqueur : ça dépendra des gouvernements qu'on aura. L'Algérie perdue ce serait grave, c'est sur ses colonies que la France a fondé sa puissance. L'Angleterre, elle a pas donné tout à fait l'indépendance à ses colonies, elles sont restées dans un ensemble anglais.

Peut-être aussi que notre politique est mauvaise, ça, ça me dépasse, c'est pas à moi à comprendre ça !

• « Je suis Algérien et j'y tiens »

Vingt-cinq ans, célibataire, monteur électricien. Habite Constantine.

JE suis Algérien et je tiens beaucoup à ma nationalité.

Ce que j'aimerais savoir sur mon avenir est très simple : pouvoir vivre au milieu de mes compatriotes, édifier une Algérie nouvelle, faire revivre une nation au riche passé et nouer des relations avec tous les peuples épris de paix.

Ma génération sera différente car instruite dans la haine de l'exploitation, elle sera très cruelle pour ceux qui l'ont saignée, mais pourra ensuite évoluer vers des principes de pardon que seules peuvent régir une vie meilleure et une paix durable.

Je suis content de mon métier d'électricien et il a fallu certains sacrifices pour l'avoir appris ; j'en suis satisfait, car c'est une branche d'avenir, surtout dans un pays sous-développé comme le mien.

Les seuls métiers pouvant englober tous les espoirs d'avenir sont l'électronique et la radio, que doivent suivre les garçons de vingt ans.

Même métier que les hommes, pour les femmes.

Je suis heureux d'assister à la renaissance de mon pays, je suis heureux de constater que les valeurs traditionnelles de liberté et de justice commencent à renaître au cœur des Français, et c'est un facteur propice pour l'avenir. Je suis heureux de voir l'effondrement continu des forces de la guerre. Mais tout ceci est restreint par rapport à l'injustice qui règne encore.

Je me contente de ce que je gagne mais si tout le monde agissait par égoïsme une bonne fraction de notre peuple périrait dans la famine. Ceux qui gagnent suffisamment pour vivre sont peu nombreux, donc personnellement je ne peux pré-

(Marquis-Magnum.)

« Eux, ils m'ont donné à manger... »

tendre vivre aisément quand 80 % de mes semblables vivent misérablement. C'est la raison pour laquelle trop de choses me manquent.

L'amour collectif est mieux que l'amour individuel.

Je pense que tous les gens sensés doivent avoir de l'influence sur les destinées de la France, et en tant qu'Algérien, mon devoir est d'éclairer les esprits, de rechercher ou sinon d'aider à trouver la solution qui donnerait à chacun son dû. Cela profitera aussi bien au peuple de France qu'à mon propre peuple.

Il n'y aura pas de guerre mondiale, mais il y a encore l'Afrique noire, Madagascar, le Kenya et toutes les colonies opprimées.

Je suis prêt à risquer ma vie pour que vivent les peuples. Mon idéal est le socialisme et je pense que c'est le seul compatible à toutes les couches de populations.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
PARDESSUS ET AUTO-COATS
IMPORTATION ANGLAISE
ET ITALIENNE
38-40, avenue Victor-Hugo
POI. 36-72

• Quelle révolution ? Avec qui ?

Vingt-cinq ans, marié sans enfants. Futur économiste.

J'AI beaucoup de chance de vivre à l'époque actuelle, et cela, pour deux raisons :

— il est donné à chacun selon ses mérites, et non selon sa naissance. Ce système n'est pas parfait, certes, et il reste à faire. Mais le jeune homme intelligent peut trouver un emploi conforme à ses mérites. (Je me place dans le cadre de la France.);

— la technologie permet d'élever le niveau de vie des pauvres de la terre. C'est dans ce domaine que je compte faire quelque chose.

J'ai l'intention de me consacrer à l'économie appliquée. Ce métier me plaît.

Oui. Je suis heureux. J'ai une femme que j'aime et qui m'aime, un métier qui conviendra à mes goûts et mes capacités, et... un logement.

Rien ne me manque. Je dois dire que ma femme et moi ne fumons pas, ne buvons ni vin ni alcool et dépensons très peu pour notre nourriture, étant persuadés qu'on est tout aussi résistant en ne mangeant de la viande que trois fois par semaine.

Je pense que les gens comme moi peuvent avoir une influence essentielle sur les destinées de la France. Je suis bien décidé à concentrer tous mes efforts dans ce sens. Nous tous, les jeunes, quelque emploi que nous occupions, pouvons et devons avoir une influence en répandant et faisant adopter autour de nous les idées-clés du redressement français.

Le problème n° 1 consiste à *s'unir*, que ce soit à l'usine, à l'éccle, à l'Assemblée ou autre part; à s'unir pour quelque chose, dans un but déterminé, et non *contre* quelque chose. Le Français a malheureusement la faculté de s'unir et de lutter vaillamment contre tout ce qui menace sa liberté, que ce soit contre l'occupation allemande ou contre le stationnement payant. Mais, dès qu'il s'agit d'être pour un projet, les avis diffèrent et l'intelligence consiste à exposer brillamment pourquoi l'on est contre ce projet, plutôt que d'avouer bêtement que l'on est pour.

Non. Je ne voudrais pas vivre ailleurs qu'en France, mais si je devais m'établir dans un autre pays, je choisirais les U.S.A., que je connais.

Tous les pays à haut niveau de vie se transforment en société de forme socialiste, ou, si l'on préfère, de forme communautaire. Je ne crois pas, ni donc ne souhaite, que la France se transforme ainsi : je le constate simplement.

Oui, le régime communiste affecterait ma situation personnelle, car je serais obligé de suivre en tout la doctrine officielle, et ne pourrais dire, par exemple, comme je le fais maintenant, que je suis contre la guerre d'Algérie.

Ce qui me révolte, c'est qu'aucun homme politique au pouvoir n'ait eu le courage de dire la chose suivante : « La guerre d'Algérie nous coûte 700 milliards par an. C'est à cause d'elle uniquement que nous sommes si près de la catastrophe. Nous sommes donc placés devant une alternative : ou bien continuer cette guerre et entrer alors dans une économie de guerre, qui comprendrait en premier lieu le vote d'impôts ; ou bien engager des négociations. »

La solution que je préconise ? Elle n'est pas originale et n'a pas à l'être : la négociation entre la France, d'une part et, de l'autre, l'Algérie, représentée par le F.L.N., le M.N.A., des organisations syndicales, des personnalités locales et des Français d'Algérie, le Maroc, la Tunisie. Assisteraient en outre des observateurs occidentaux, comme garants de notre bonne foi.

Je rêve de voir s'instaurer en Afrique du Nord une fédération amie de la France, dirigée par des grands hommes d'Etat, comme Bourguiba et Mohammed V, qui sont d'une qualité qui nous fait défaut actuellement.

La seule chose souhaitable est que l'Europe se fasse. Le problème n'est pas tant d'être pour, ou contre l'Europe des 6, des 7 ou des 8, mais d'être pour ou contre l'Europe.

Je n'attends pas de l'Europe une solution immédiate de nos difficultés; elle ne prendra pas des résolutions à notre place. Mais je pense que, par exemple, l'Euratom est la seule possibilité que nous ayons de résoudre notre déficit énergétique, dont le montant sera impossible à supporter d'ici quelques années. Le Marché Commun pourra peut-être nous aider partiellement à faire disparaître le poujado-malthusianisme de notre industrie, petite ou grande (ex. : Citroën).

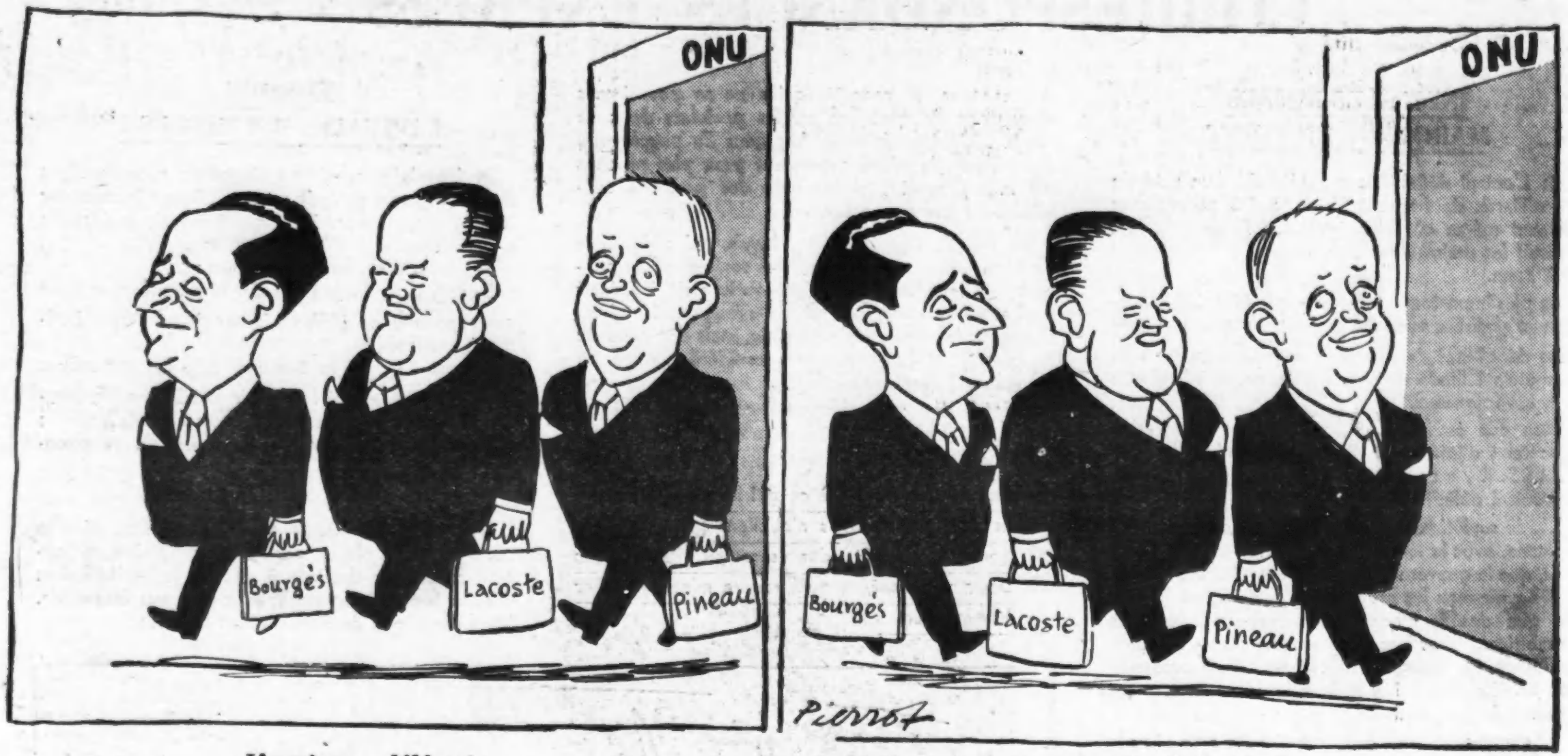
Je ne crois pas tellement à l'influence des écrivains sur la jeunesse. Mais, pour répondre à cette question, je pense que Camus, Mauriac et Malraux ont « plus spécialement marqué l'esprit des gens de mon âge ».

Une question que je me pose à ce sujet : « Pourquoi Camus et Malraux se taisent-ils au sujet de l'Algérie ? » Il m'est pénible de voir l'un se plonger avidement dans la méditation artistique, l'autre se préoccuper avec angoisse de la peine de mort, alors qu'il s'agit bien de peines de mort en Algérie.

Je ne vois guère que ma liberté (ou la Liberté), pour laquelle je serais prêt à risquer ma vie.

Contre tout cela, que faire ? La révolution, bien entendu ! Mais quelle révolution ? Avec qui ? Contre qui ? Je ne suis pas devin.

LA FRANCE A L'O.N.U.



L'ancienne délégation — *La nouvelle délégation*

O. N. U.

Préparatifs pour l'Algérie

● ***Le voyage du Roi du Maroc aux Etats-Unis et la déclaration courageuse d'un ministre à Paris. Deux raisons d'espérer.***

LE 23 novembre, les Nations Unies aborderont, une nouvelle fois, l'étude du problème algérien. Mêmes problèmes, même processus, mêmes acteurs. Mais cette fois il est possible que quelque chose change.

Le voyage aux Etats-Unis de Mohammed V, roi du Maroc, lorsqu'il avait été envisagé, ne devait être qu'une démonstration de prestige dans le cadre de la politique arabe du Département d'Etat.

Mais ce voyage pourrait maintenant avoir une signification plus importante pour l'Afrique du Nord. Intervenant à la veille de l'ouverture des débats de l'O.N.U. sur la question algérienne, il peut permettre à Mohammed V de faire comprendre à l'O.N.U. son rôle dans le rétablissement de la paix en Algérie.

Bourguiba à Rabat ?

A Tunis, le président Bourguiba a compris, lui aussi, l'importance que peut avoir ce voyage.

Oubliant les considérations de prestige auxquelles il est cependant extrêmement sensible, M. Bourguiba a proposé au roi du Maroc de se rendre à Rabat afin de définir avec lui une politique commune dont Mohammed V pourrait être le porte-parole à la tribune de l'O.N.U. A la fin de la semaine dernière, le ministre des Affaires étrangères du Maroc, M. Balafrej, a laissé entendre que la visite de M. Bourguiba était envisagée avec faveur.

Ce qui se passe depuis quelques jours à New York, au cours des fréquentes réunions des représentants arabes, permet d'avoir une idée de ce que pourrait être une politique commune tuniso-marocaine.

Jeudi de la semaine dernière, à 14 h. 30, le groupe arabe des Nations Unies se réunissait sous la présidence d'Abdel Khalek Hassouna, secrétaire général de la Ligue arabe. M. Yazid, observateur du F.L.N., qui fera partie de la délégation syrienne, suggéra la tactique suivante :

1) Les Tunisiens et les Marocains prendront la parole immédiatement après M. Pineau. Leurs interventions seront modérées. Ils expliqueront que devant le refus des divers gouvernements français d'ouvrir une négociation, ils demandent l'intervention des Nations Unies.

2) Les divers Etats arabes appuieront ensuite la thèse des deux représentants nord-africains.

3) Une résolution sera étudiée en fonction des réactions américaines.

Le Maghreb et le monde arabe

M. Mahmoud Fawzi, ministre des Affaires étrangères égyptien, déclara qu'il était injuste de confier le monopole de la présentation des thèses algériennes à la Tunisie et au Maroc. Ce problème, dit-il, fait partie de la libération des peuples arabes du joug colonial, au surplus la modération n'est d'aucune efficacité.

M. Fawzi suggérait que les Egyptiens et les Syriens exigent l'indépendance totale de l'Algérie, quitte à laisser aux Tunisiens et aux Marocains le rôle de conciliateurs. M. Bitar, ministre syrien des Affaires étrangères, soutint M. Fawzi : « Le Maghreb fait partie du monde arabe et vous, Nord-Africains, n'avez pas le droit de l'en détacher. »

M. Mongi Slim, ambassadeur de Tunisie à Washington, fit alors la minutieuse description des conditions et des méthodes qui avaient permis à la Tunisie et au Maroc d'accéder à l'indépendance. Il demanda que l'Algérie suive le même itinéraire. Son intervention fut coupée par des remarques diverses et des critiques, notamment des Séoudiens et des Syriens. Rien ne fut, finalement, réglé.

Le lendemain, au cours d'une réunion du groupe afro-asiatique, nouvel échange de répliques aigres-douces entre M. Fawzi et M. Slim. Ce dernier adjura le ministre égyptien de penser à résoudre l'affaire algérienne plutôt que de transformer les débats aux Nations Unies en une sorte de théâtre de la guerre froide. M. Fawzi répondit sèchement que la « modération » des Tunisiens et des Marocains donnerait une image très inexacte de la situation en Algérie.

M. Slim avait des raisons précises pour justifier son intervention. Il savait que les Américains, par le truchement de M. William Tyler, haut fonctionnaire au State Department, avait fait connaître à M. Yazid que dans la mesure même où les Algériens ne sauraient pas se cantonner dans la défense réaliste de leurs intérêts, dans la mesure où ils en feraient une affaire arabe, avec perspective neutraliste et surenchère syrienne, l'hostilité des Etats-Unis à leur endroit serait totale.

D'autant que les Américains pensent aujourd'hui que la loi-cadre va être facilement votée, qu'ils ont cru ce que disait M. Pineau, à savoir que cette loi-cadre était « une étape vers l'indépendance », et que l'administration du président Eisenhower dit à tous les Français : « Algeria is your baby. » Un enfant bien turbulent dont les Américains voudraient ne pas avoir à s'occuper.

Un ministre parle...

Les délégués du F.L.N. sont parfaitement au courant de la position américaine. Malgré les références fréquentes qu'ils font à la solidarité arabe, malgré leur obstination à répéter que le préalable de l'indépendance reste plus que jamais en vigueur, ils ne peuvent manquer de constater que la voie de la solidarité arabe les mène dans l'impasse et que, au contraire, les efforts de conciliation des Marocains et des Tunisiens peuvent ouvrir une voie.

Pour la première fois, en effet, un ministre français en exercice, rompant avec les consignes officielles, vient de déclarer : « Il doit nous être possible de trouver, avec l'aide de nos amis tunisiens et marocains... une forme d'organisation politique qui, sortant des sentiers battus, dépasserait les oppositions actuelles et ressusciterait, après sa métamorphose, l'ensemble franco-maghrébin que nous avions forgé. »

Cette paraphrase officielle de la proposition de résolution déposée à la veille des vacances parlementaires sur le bureau de l'Assemblée nationale par Pierre Mendès France est un pas en avant important. Il est remarquable que ce soit justement M. Claparède qui ait repris cette idée après avoir été chargé dans le gouvernement Bourgès - Maunoury des affaires tunisiennes et marocaines. Comme, avant lui, MM. Fouché, July, Savary et Maurice Faure, M. Claparède a acquis la conviction que les relations de la France avec la Tunisie et le Maroc étaient la clef du problème nord-africain.

Il n'est d'ailleurs pas encore trop tard pour que la procédure qui, seule, peut aujourd'hui ramener la paix en Afrique du Nord soit portée au crédit de la France.

→

John Baillie
REAL SCOTCH TAILOR
4, rue Auber
PARIS (Opéra)

VENTE ANNUELLE
54.000 fr.
EXCLUSIVEMENT SUR MESURE
Hommes et Dames
(stock très limité)

Attention !
Stationnement d'une heure autorisé

Le Havre — New-York

à bord des modernes et confortables paquebots air-conditionnés et pourvus de stabilisateurs

PROCHAINS DÉPARTS

(du Havre et Southampton)

	s/s	RYNDAM	15 Nov.
	s/s	N. AMSTERDAM	22 »
★	m/s	NOORDAM	26 »
	s/s	STATENDAM	30 »
★	m/s	WESTERDAM	7 Déc.
	s/s	MAASDAM	9 »
★	m/s	NOORDAM	21 »
	s/s	RYNDAM	28 »
★	m/s	WESTERDAM	4 Janv.
★	m/s	SEVEN SEAS	5 »
★	m/s	NOORDAM	18 »
	s/s	RYNDAM	25 »

★ Départ de Rotterdam

Holland-America Line

1, place de l'Opéra - Paris-2e - Tél. OPE. 08-41
et toutes Agences de Voyages

CORRESPONDANCES EXPRESS

INDE : LES RUSSES MARQUENT UN POINT

● L'octroi définitif, par l'U.R.S.S., d'un prêt de 50 milliards de francs à l'Inde, a été annoncé au moment même où le ministre des Finances indien rentrait les mains vides d'un voyage à Washington et à Bonn.

Le plus important des projets que l'U.R.S.S. financera et réalisera avec des techniciens russes, est une usine dans l'Etat de Bihar qui, pour la première fois, permettra à l'Inde de produire ses propres laminoirs et hauts fourneaux.

Bien que ce prêt, remboursable en douze ans, avec taux d'intérêt de 2,5 %, ait été offert par l'U.R.S.S. il y a un an déjà, l'effet psychologique de son octroi définitif est considérable.

L'aide soviétique contraste, aux yeux de l'opinion indienne, avec la lenteur et les hésitations des Etats-Unis, que le gouvernement indien avait sollicités peu après avoir reçu les propositions soviétiques. Et tandis que des journaux occidentaux critiquent les « ambitions excessives » du second plan quinquennal indien, les Indiens se souviennent de la promesse que M. Kroutchev, il y a deux ans, leur fit sous les arcades du Tadj Mahal :

« Souvenez-vous-en, nous sommes vos amis et nous partagerons avec vous notre dernier croûton de pain. »

En dépit du prêt soviétique, il manque encore aux Indiens 420 milliards de francs pour pouvoir atteindre les objectifs de leur plan quinquennal. Les demandes d'aide à l'Occident seront donc maintenues.

LE DISCOURS DECOMMANDE DE NASSER

● La semaine dernière, le président Nasser devait prononcer au Caire, selon ses services de propagande, « le plus important discours qu'il ait jamais fait », Mais il garda le silence sans que la radio ni la presse égyptienne donnent la moindre explication de ce revirement.

L'origine de ce contrordre peut se trouver dans l'arrivée précipitée au Caire de M. Black, président de la Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement, l'un des hommes que la propagande égyptienne avait le plus violemment attaqués, il y a un an, pour le rôle qu'il avait joué dans le refus américain de financer le barrage d'Assouan.

M. Black estimait alors que l'Egypte ne présentait pas les garanties de solvabilité désirables pour qu'un prêt lui fût accordé.

Peu de temps après son arrivée au Caire, on apprenait :

— par M. Black lui-même : qu'un compromis était en vue pour l'indemnisation des actionnaires de la Compagnie du Canal de Suez ;

— par le « New York Times » : que la Banque Mondiale était prête à participer au financement du barrage d'Assouan, les revenus que l'Egypte tire du canal lui paraissant suffisants pour garantir le remboursement d'un prêt ;

— par le ministère des Affaires étrangères égyptien : qu'un accord général était imminent avec la France sur tous les problèmes économiques soulevés par la nationalisation du canal.

L'annonce du discours « explosif » de Nasser, combinée avec le voyage à Moscou de son ministre de la Défense, le général Amer, qui a eu de nombreux entretiens avec Kroutchev, Boulganine et le maréchal Malinovski, semble bien avoir été la dernière « pression » destinée à vaincre les hésitations occidentales devant l'idée d'un arrangement général avec l'Egypte.

M. BEVAN JUGE LES AMERICAINS

● A la veille de quitter les Etats-Unis après une tournée de conférences, M. Aneurin Bevan, leader de la gauche travailliste, vient de résumer ses impressions :

« Les dirigeants, dit-il, ne savent pas très bien où ils veulent aller. Je les ai trouvés moins sûrs d'eux-mêmes que je ne l'aurais cru. Dans l'ensemble, les Américains m'ont paru plus conformistes qu'il y a vingt ans. Je regrette qu'ils ne se posent pas davantage de questions sur les postulats de base de la société américaine. Les gens du peuple que j'ai rencontrés m'ont cependant paru plus proches de mes propres positions que des positions officielles de leur gouvernement. »

Le but du voyage de M. Bevan, qui dirigera le Foreign Office si les travaillistes reviennent au pouvoir, était de dissiper les préventions dont il était l'objet en tant que socialiste et « rouge ». Il a réussi à gagner la sympathie du public, mais non celle de la presse qui l'a longtemps considéré comme un dangereux révolutionnaire.

Les journaux conservateurs continuent à le trouver « opportuniste et irresponsable ». Et le chroniqueur syndical Victor Riesel écrit : « Si nous manifestons de la sympathie à ce gai luron, nous le porterons au pouvoir. Mais n'oublions pas que nous partagerons bientôt des secrets vitaux avec 10, Downing Street, et qu'il vaudra mieux y placer des hommes sûrs. »

EUROPE CAPITALE BRUXELLES ?

● Une lutte serrée va s'engager pour le choix de la « capitale européenne » dès la ratification par la Belgique, dans les jours qui viennent, des traités sur l'Euratom et le Marché commun.

Les principales candidates sont :

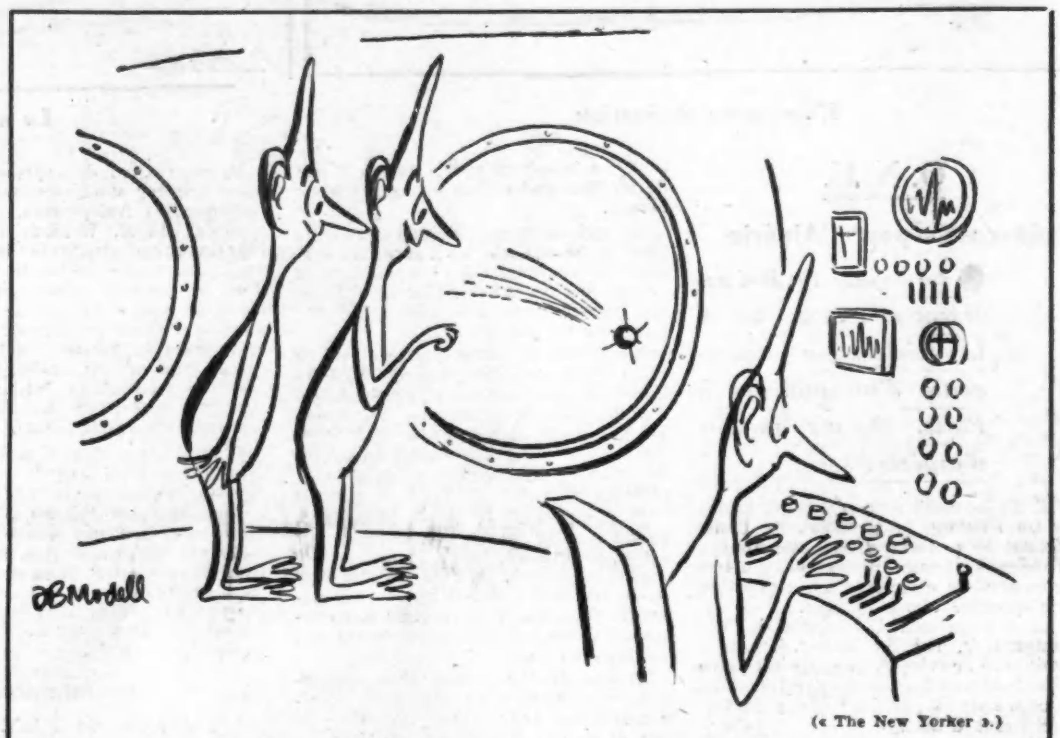
Bruxelles, où il n'y a pas de crise du logement, et où l'exposition de 1958 va laisser de nombreux bâtiments inutilisés ;

Luxembourg, où se trouvent déjà les institutions de la C.E.C.A., dont l'industrie hôtelière et le commerce local ne verraient pas sans crainte le départ ;

Strasbourg, qui symbolise les efforts de regroupement européen ;

Milan, que soutiennent les Italiens.

Une dernière formule serait la création dans le nord-est de la région parisienne, en pleine campagne, d'une ville destinée à devenir la capitale d'un district fédéral, comme Washington aux Etats-Unis. Mais elle a peu de chances de l'emporter.



(« The New Yorker ».)

LE SPOUTNIK VU PAR LES MARTIENS

« Ça par exemple ! Un SKX 322 ! Je n'aurais jamais cru revoir un jour un de ces vieux modèles... »

LES BEDOUINS ABANDONNENT HUSSEIN

● Les attentats à la bombe qui viennent de se produire, en Jordanie, contre l'ambassade turque et le Centre d'information américain, soulignent la détérioration rapide de la position du roi Hussein.

Il y a un an, Hussein a échappé d'extrême justesse à un coup d'Etat préparé par des officiers « nassériens », soutenus par les deux tiers de l'opinion. Il n'a pu se maintenir que grâce à l'appui de la fraction bédouine de l'armée.

En dépit d'arrestations et d'épurations massives dans le corps d'officiers et le personnel politique et administratif, les éléments jusqu'ici fidèles au roi se détournent de lui et se rallient à la ligne pro-égyptienne et pro-syrienne du parti Baath, pourtant refoulé dans la clandestinité.

La présence de trois officiers bédouins parmi les instigateurs des récents attentats atteste l'effritement de la seule force sur laquelle Hussein pouvait encore s'appuyer. Sa situation risque de devenir intenable sous peu.

La propagande de Radio Le Caire, invitant les Jordaniens à assassiner leur roi, ne suffit pas à expliquer la nouvelle radicalisation des jeunes officiers. L'exemple de la Syrie, en revanche, et l'ampleur des crédits soviétiques qu'elle a obtenus (crédits supérieurs à ceux dispensés par la « doctrine Eisenhower » au Moyen-Orient tout entier) y sont pour beaucoup.

Les Allemands, après avoir soutenu la candidature de Strasbourg (avec une annexe à Kehl) penchent de plus en plus en faveur de Bruxelles dont les chances ne cessent d'augmenter.

LE GENERAL BRADLEY VEUT LE DESARMEMENT ATOMIQUE

● Le projet d'une conférence scientifique Est-Ouest en vue de la prévention de guerres atomiques, lancé par 155 savants soviétiques, trouve aux Etats-Unis un accueil plus favorable que prévu.

Bien que la conférence envisagée doive comprendre des savants chinois, deux personnalités américaines de premier plan viennent de lui accorder leur soutien :

1° Le général Omar Bradley, ancien chef d'état-major des forces américaines, affirme « ne pas comprendre pourquoi nous ne recherchons pas avec plus de diligence, d'imagination et d'intelligence, un accord qui bannira l'atome en tant qu'arme de guerre. »

2° M. Cyrus Eaton, grand financier et ami personnel de M. Eisenhower, affirme que la proposition soviétique « reflète l'état d'esprit qui prévaut actuellement en Russie : le désir d'une entente avec l'Occident. Nous devrions en profiter. Plus longtemps nous attendrons, plus il sera difficile de trouver un terrain d'accord. »

Avec l'accord, semble-t-il, des autorités américaines, le Dr. Eugene Rabinovitch, rédacteur en chef du « Bulletin des savants atomistes », prépare pour décembre une conférence préparatoire avec les professeurs Skobeltsyne (U.R.S.S.) et Cecil Powell (Grande-Bretagne).

ÉTATS-UNIS

La crise du régime

● ***Déçue par ses leaders politiques, l'Amérique, électrisée par le spoutnik, se tourne vers ces hommes oubliés : les intellectuels.***

« QUI nous a bercés de faux espoirs ? » se demandent aujourd'hui les Américains. « Qui nous a permis de nous endormir ? Comment se fait-il qu'une tyrannie sans foi ni loi, dont on prédit la chute depuis dix ans, ait pu récolter autre chose que les fruits du mal ? »

Le réveil provoqué par deux « spoutniki » a été rude. Sentant le sol se dérober sous ses pieds, le peuple américain s'est tourné vers son président. Qu'avait-il à dire ?

Le président se taisait. Il demanda dix jours de réflexion et promit une série de grands discours pour le 13 novembre. Ce silence et cette hésitation déçurent. Par dizaines, des éditoriaux sévères apparurent dans la presse, dont celui-ci qui les résume :

> *« Lorsqu'on parle de science au président, il répond qu'il n'est pas savant. Lorsqu'on parle d'économie, il dit qu'il n'est pas économiste. Qu'on lui parle de droit, il répond qu'il n'est pas juriste. Au moins, est-il encore président ? »*

(A.P.)

LE PROFESSEUR OPPENHEIMER
« Nos meilleurs sujets souffrent...

(U.P.)

LE PRÉSIDENT EISENHOWER
... de l'hostilité de leurs camarades. »

Pas avant 1962

Le Dr Gallup appliqua son stéthoscope sur le cœur de l'Amérique et diagnostiqua : 57 % du peuple seulement est satisfait de M. Eisenhower contre 79 % en janvier dernier. « Ike » chancelait sur le piédestal sur lequel la nation l'avait hissé. Il n'était pas plus populaire, maintenant, qu'un quelconque premier ministre d'Europe.

Le Pentagone, pendant ce temps, faisait des déclarations alarmistes : il prévoyait une brèche de un à trois ans dans la puissance de représailles américaine. Le directeur des Recherches militaires affirma à une Commission de la Chambre, siégeant à huis clos, que les fusées américaines avaient quatre à cinq ans de retard sur les fusées russes. Le spécialiste germano - américain Wernher von Braun (auquel l'Amérique doit sa fusée la mieux au point, la « Jupiter »), rompit le silence qui lui avait été imposé par les autorités : *« L'Amérique*, dit-il, *ne pourra rattraper les Russes avant* 1962. »

Des « fuites » révélèrent que le gouvernement, par mesure d'économie, avait annulé ou étalé, il y a deux mois seulement, 2.000 contrats de recherches portant sur les « missiles ». Le leader démocrate du Sénat, M. Lyndon Johnson, conféra sept heures durant avec les responsables militaires ; en les quittant, il déclara que le gouvernement n'avait pas encore saisi toute l'urgence du problème, que jamais l'opinion n'avait été plus inquiète et qu'il allait ouvrir une « grande enquête » sur les insuffisances de la politique gouvernementale.

Le président comprit alors qu'il lui fallait parler sans délai s'il voulait éviter une panique générale. Il avança d'une semaine la date de son premier discours et convoqua le Conseil national de Sécurité. Il écouta, selon son habitude, ceux qui lui conseillaient de sonner l'alarme par un discours churchillien (« du sang, de la sueur et des larmes »), puis ceux qui souhaitaient apaiser l'opinion, et se prononça pour une solution de compromis : il allait sonner l'alarme tout en rassurant le peuple.

Une « saine concurrence »

Il parla donc de « prétendues *rivalités entre les trois armes* » pour ajouter que, loin d'avoir paralysé le programme américain, elles constituaient une « *saine concurrence* ». Il affirma qu' « *en dépit de l'avance* probable *des Soviets en matière de fusées, la puissance d'ensemble du monde libre reste supérieure à celle des pays communistes* ». Il dressa un bilan rassurant des réalisations techniques américaines et conclut : « *Mais je dois vous dire en toute gravité qu'en dépit de notre puissance globale, il est entièrement possible que nous soyons dépassés dans les années à venir — à moins que nous ne prenions immédiatement les mesures qui s'imposent.* »

Le discours du président ne rassura pas les inquiets et ne satisfit pas les partisans d'un appel dramatique, nécessaire, selon eux, si l'on voulait éviter que l'Amérique ne retombe dans sa torpeur. Les critiques du président lui reprochèrent de s'être cantonné dans des généralités et d'avoir, une fois de plus, chargé un « adjoint spécial », M. James Killian, d'une tâche que seul le président lui-même pouvait mener à bien : la coordination de programmes militaires rivaux.

Un grand programme de redressement est à l'étude. Le président le dévoilera progressivement dans ses discours à la nation. Mais il n'a pas fourni l'analyse cohérente des erreurs passées que ses critiques attendaient de lui. Comment le ferait-il ? puisqu'il possède la responsabilité nominale de toutes les décisions prises à Washington depuis cinq ans ? A dénoncer d'éventuelles erreurs, il incriminerait ses collaborateurs et son parti.

Les intellectuels sortent de l'ombre

L'analyse des erreurs commises ne peut pas venir non plus de l'opposition démocrate. Depuis trois ans, elle est majoritaire dans les deux Chambres ; elle est donc indirectement responsable de tout ce qui a été fait au Parlement depuis 1954. C'est elle qui a voté les postes du budget, après avoir réduit ou augmenté les dépenses. C'est elle qui a repoussé le programme scolaire du président, taillé dans les crédits militaires et dans l'aide à l'étranger, réclamé des allègements fiscaux et un budget en équilibre. Elle ne peut donc attaquer le gouvernement que sur les aspects administratifs de sa gestion.

Républicains et démocrates étant également responsables, un diagnostic impartial des fautes commises et des remèdes à appliquer ne peut venir que d'hommes étrangers à la politique active. L'Amérique n'en manque pas ; le président est disposé à les écouter. Mais qui sont-ils et que disent-ils ?

Qu'il s'agisse de banquiers, de professeurs, de journalistes ou d'anciens fonctionnaires, leur trait commun est d'être des « intellectuels ». Souvent ils ont été réduits au silence, il y a sept ans, par la montée du maccarthysme. L'Amérique, alors puissante et invulnérable, n'avait pas besoin de censeurs peu commodes. Aujourd'hui, se sentant en péril, elle leur rend la parole.

Une mentalité « grippe-sou »

Un mouvement d'opinion se dessine en faveur du Dr Oppenheimer, « maccarthysé » il y a quatre ans et auquel le magazine conservateur *Newsweek* vient d'ouvrir ses colonnes. Des hommes comme Kennan, Nitze, Bohlen, Bedell-Smith, Gruenther, qui avaient été écartés par une politique de facilité, retrouvent audience. Le vice-président Nixon, qui a un flair particulier pour les mouvements d'opinion, prononce des discours dignes de Dean Acheson par leur tenue et leur sévérité. Tout comme après Pearl Harbour, l'Amérique est prête à un sursaut d'énergie. Mais par où a-t-elle péché et quels sont les moyens du redressement ?

Le républicain *New York Herald Tribune* apporte un premier élément de réponse à ces questions. Profitant

→

MOZART
Symphonie n° 36 en mi bémol.
Orchestre Philharmonique Néerlandais
Direction : Otto ACKERMANN.
VIVALDI
Concerto en ut pour 2 trompettes.
Orch. Philharmonique Néerlandais
Direction : Otto ACKERMANN.
BEETHOVEN
Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse"
BERLIOZ
Carnaval Romain, ouverture.
Orch. Philharmonique Néerlandais
Direction : Walter GOEHR.
CHOPIN
Fantaisie-Impromptu.
BACH
Toccata en fa.
A. Schreiner, orgue
LA COLLECTION ENTIÈRE
33 t. 1/3
pour 750 frs
Écoutez tous ces chefs-d'œuvre
GRATUITEMENT
et ne payez que s'ils vous plaisent !

Oui, vous avez bien lu : non pas 750 frs chaque enregistrement, mais 750 frs l'ensemble de ces dix grandes œuvres ! Et il s'agit d'enregistrements " haute fidélité " ceux de la GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, dont les critiques musicaux s'accordent, dans le monde entier, à reconnaître la qualité artistique et technique.

Pourquoi donc cette offre " scandaleuse " ?

Pour vous permettre de juger par vous-même de cette qualité, notre moyen est de vous prier d'entendre nos disques. C'est pourquoi nous ne demandons

aucun versement préalable

(sauf naturellement les quelques francs de frais d'envoi). Vous ne paierez que si vous êtes entièrement satisfait et 750 frs pour le tout... un prix qui ne couvre même pas nos frais matériels. Nous ne vous demandons

aucun engagement.

Une documentation sur les avantages et le vaste programme musical de la Guilde vous sera adressée. Vous pourrez ainsi constituer *librement* une discothèque de grande valeur et réaliser ce rêve avec un minimum de frais grâce aux prix guildiens.
Mais un conseil : envoyez-nous *tout de suite* le bon ci-dessous. Car nous ne sommes pas sûrs de pouvoir satisfaire toutes les demandes : elles seront donc servies par ordre strict de réception et à raison *d'une seule par personne*. Ne risquez pas d'arriver trop tard

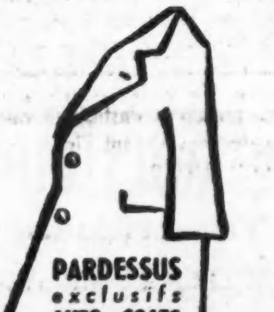
Guilde Internationale du Disque, 222, r. de Rivoli, Paris

BON D'AUDITION GRACIEUSE
Guilde Internationale du Disque - 222, rue de Rivoli - Paris
Veuillez m'adresser les 6 enregistrements sur disque microsillon 33 1/3 t. à titre d'essai. S'ils me plaisent, je vous réglerai le prix exceptionnel de 750 frs par retour. Dans le cas contraire, je vous les renverrai dans les 3 jours sans autre engagement de ma part.
Ci-joint pour les frais d'envoi, 90 fr. en ____
(Timbres ou tout autre mode d'envoi choisi)
Nom ____
Adresse ____

ELLE AVAIT PASSE UN AN DANS UN PLACARD

Poursuivant une enquête particulièrement délicate, le Commissaire principal A. Dufflers, a découvert dans un placard, au cours d'une perquisition, un boîtier Wonder abandonné là depuis plus d'un an, et qui fonctionnait encore parfaitement. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Des communistes répliquent aux staliniens...
TRIBUNE MARXISTE
Anniversaire de l'octobre hongrois
Le n° 250 fr. - Abonnement simple 1.000 fr.
D. GUILLAUME, 150, rue de l'Université
PARIS (7e) - C.C.P. 6215-90
En vente dans les libr. de la rive gauche



PARDESSUS
exclusifs
AUTO-COATS
LODENS
d'origine
GENTLEY
TAILLEUR
SPÉCIALISTE DU TISSU ANGLAIS
20 av. FRANKLIN-ROOSEVELT

→

des analyses de sociologues décriés il y a peu de temps encore comme « progressistes », il brosse, dans un récent éditorial, un tableau incisif de « *la mentalité grippe-sou d'une classe moyenne nouvellement promue* ».

La guerre et le boom de l'après-guerre, écrit-il en substance, ont apporté une prospérité sans précédent à des millions de petites gens ; ceux-ci restent hantés par la peur de perdre leurs privilèges inespérés. Ils se sont détournés de l'idéologie « sociale » des démocrates ; ils attendent des républicains des exemptions fiscales, le démantèlement des structures « étatistes » et des engagements internationalistes des Etats-Unis. McCarthy, homme du peuple fraîchement promu, parlait en leur nom quand il ferraillait contre les impôts, contre l'aide à l'étranger, contre l'ancienne élite et ses intellectuels, autant que contre l'U.R.S.S.

Pour s'attacher la clientèle électorale de cette nouvelle classe, écrit le *Herald Tribune*, le gouvernement « *ignora* et *négligea les besoins réels de la nation* ». Il exposa un programme ambitieux (suprématie militaire, refoulement du communisme), « *mais ne disposait pas des moyens pour l'exécuter* ».

Pressée de jouir de sa richesse et de la consolider, la nouvelle classe récusait comme propagandiste suspect quiconque osait mettre en doute le dogme sur l'effondrement prochain du régime soviétique.

« *Les hommes de science étaient démoralisés par les règles de sécurité,* écrit James Reston. *Les diplomates n'osaient plus rapporter des faits déplaisants sur l'accroissement de la puissance soviétique.* » Les intellectuels, à cause de leurs avertissements peu commodes, devinrent la bête noire d'une société qui entendait profiter d'une prospérité qu'elle craignait passagère.

Doubler le nombre de professeurs

« *Le préjugé national contre les intellectuels décourage les étudiants* », se plaint encore le général Bradley. « *Nos meilleurs sujets souffrent de l'hostilité anti-intellectuelle de leurs camarades* », rapporte le professeur Schultz, de l'Université de Chicago. Dans les « high schools » (14 à 18 ans), 29 % des élèves seulement étudient l'algèbre. Plus des deux tiers d'entre eux entrent à l'Université après n'avoir fait qu'une année de mathématiques, de physique ou de chimie. Par manque de place et d'argent, un étudiant potentiel sur deux ne peut entrer à l'Université Parmi les étudiants les plus brillants (un sur cinq est brillant), les deux tiers ne finissent pas leurs études : elles sont trop chères.

On se souvient soudain des avertissements lancés il y a deux ans déjà par l'amiral Strauss (« *nulle part l'éducation scientifique n'est aussi bonne qu'en Russie* ») et par le professeur Teller qui estimait que l'Amérique avait pris un tel retard qu'elle ne pourrait, avant 1970, former autant de scientifiques que l'U.R.S.S.

Et encore, pour y parvenir en douze ans, s'agira-t-il de doubler le nombre de places et de professeurs dans les institutions d'éducation supérieure. Tout ce qui a été fait, dans le domaine scolaire, depuis 1636, devra être reproduit en l'espace de quelques années. Les bourses d'études devront être multipliées par cinq, les salaires du corps enseignant doublés. L'Etat devra subventionner une part croissante des recherches universitaires.

La mise en route d'un programme aussi considérable demandera aux Républicains une révision radicale de leur doctrine. Cette doctrine, en effet, se donnait jusqu'ici comme la négation du « socialisme rampant » et des tendances « étatistes » de l'ère rooseveltienne. Le président Eisenhower était profondément convaincu que tout ce que fait l'Etat, l'initiative privée peut le faire mieux que lui. M. Charles Wilson, ancien président de la General Motors et ministre de la Défense pendant cinq ans, traduisit cette conviction par une parole désormais célèbre : « *Ce qui est bon pour la General Motors est bon pour les Etats-Unis.* »

Des spécialistes sur mesure...

Le financement de la recherche pure fut donc abandonné aux industries. Les recherches profitables à l'industrie, estimait-on, le seraient également au pays tout entier. En liaison permanente avec les Universités, qu'elle subventionnait, l'industrie privée aiguillait étudiants et professeurs vers les recherches de son choix. Les diplômés sortant des écoles étaient ainsi entièrement adaptés aux tâches industrielles qui les attendaient. Cette situation avait toutefois un revers : l'essentiel des fonds destinés à la recherche (90 % selon la Fondation nationale des Sciences) était en fait dépensé pour la recherche *appliquée,* la plus immédiatement utile à l'industrie. Des pionniers ne parvenaient pas à faire financer leurs découvertes révolutionnaires parce que celles-ci étaient encore sans intérêt pratique.

Il y a quelques années, un électronicien de génie se suicidait, découragé par l'incompréhension officielle. Son invention a été reprise cette année par l'Université Columbia : c'est un radar portant à 5.000 kilomètres. Mais, vient d'affirmer le doyen de l'Université, les fonds alloués pour le développement de ce radar sont si parcimonieux « *qu'à plusieurs reprises nous n'avons pu obtenir une extension des crédits que le jour même où nous allions remettre leurs lettres de licenciement à nos chercheurs* ».

Une révision de sa doctrine et de ses méthodes peut donc permettre au gouvernement républicain de donner une vigoureuse impulsion à la recherche théorique aux Etats-Unis. Le président Eisenhower a déjà fait un pas dans cette voie en confiant à M. James Killian, président de l'Institut technologique du Massachusetts, la tâche de coordonner les recherches scientifiques menées jusque-là, dans un esprit de rivalité et de méfiance, par les trois armes.

M. Killian n'aura pas seulement besoin d'argent pour dégeler les ressources de la science américaine. Il lui faudra encore maîtriser la puissance de lobbies qui résistent avec succès, depuis cinq ans, à l'autorité du président et de son ministre de la Défense.

Le rapport Killian

M. Killian a une bonne expérience personnelle de la puissance de ces lobbies. Il y a deux ans, il fut chargé d'un rapport sur les progrès soviétiques en matière d'aéronautique et de fusées. Toutes les informations disponibles lui furent soumises. M. Killian conclut dans un rapport que le rythme des progrès soviétiques dépassait de loin ce qu'on imaginait alors aux Etats-Unis et que l'U.R.S.S., au train où allaient alors les choses, posséderait à partir de 1957 une force de bombardement supérieure à celle des Etats-Unis. A partir de 1959, prédisait-il, elle risquait d'avoir une « *avance décisive en matière de fusées intercontinentales* ».

Le rapport Killian, on le reconnaît aujourd'hui, ne péchait pas par excès de pessimisme. Mais il fut étouffé. Les frères Alsop, qui en firent état, furent « *mis en quarantaine* » par le Pentagone. Le gouvernement ordonna bien une certaine accélération du programme de fusées américaines ; mais ses consignes furent neutralisées par l'inertie de bureaucraties puissantes, protégées et protectrices de groupes industriels rivaux.

A lui seul, M. Killian, réputé pour ses dons de conciliateur, ne pourra pas grand-chose pour coordonner les bureaucraties rivales du Pentagone. Seul le président, en sa qualité de chef suprême de l'armée, pourrait contraindre les services rivaux, les industries concurrentes, à liquider leurs querelles.

C'est ce leadership personnel, qu'il a répugné à assumer jusqu'ici, que l'opinion américaine attend aujourd'hui de son président. M. Eisenhower ne peut plus gouverner par délégation de pouvoir. Les trois dernières années de son mandat risquent d'être les plus difficiles de sa carrière.

Rien n'est perdu...

Il lui faudra remettre en place les organismes de planification et de contrôle, créés durant la guerre par les démocrates et démantelés par les républicains. Il lui faudra livrer bataille aux sénateurs et aux directeurs du Federal Reserve Board, attachés à une gestion financière anachronique : en fixant à 275 milliards de dollars le plafond de la dette publique, elle ne permet pas à l'Etat d'intervenir rapidement et vigoureusement pour lancer des programmes d'urgence. Il lui faudra surtout faire face à une situation internationale très délicate : l'U.R.S.S. risque d'exercer un chantage diplomatique non seulement sur les Etats-Unis eux-mêmes, mais surtout sur leurs alliés, durant la brève période où elle se sentira une supériorité relative. Déjà un ancien diplomate démocrate évoque, dans le *Wall Street Journal,* le danger d'une série de « Munich ». L'expert des questions soviétiques du *New York Times* se demande si, en dépit de toutes les mesures d'urgence, la puissance relative des Etats-Unis ne va pas subir un nouveau déclin dans les mois à venir, pour ne remonter que plus tard au point d'équilibre. « Il faut décider sans délai, écrit-il, s'il ne vaut pas mieux négocier avec M. Kroutchev tout de suite, avant la disparition complète des avantages militaires que nous détenons encore. »

Rien n'est encore perdu; mais seuls le leadership, l'énergie, la maîtrise d'un grand homme d'Etat peuvent empêcher le déclin de l'influence américaine. Churchill et Roosevelt surent compenser, par leur autorité personnelle et leur puissance de conviction, l'infériorité matérielle d'une alliance en bien plus mauvaise posture, alors, que ne l'est aujourd'hui l'alliance occidentale.

Même si la technique soviétique devait remporter de nouveaux succès, l'autorité et la diplomatie du président des Etats-Unis peuvent préserver l'équilibre des forces. Le président Eisenhower vient de sortir de sa demi-retraite pour rassembler autour de lui, sans distinction de parti et en écartant les préjugés, les compétences « intellectuelles » de la nation. En confiant une charge officielle à M. Stevenson, il entend refaire l'unité nationale. Mais il ne peut assumer son nouveau rôle que s'il rompt avec un passé de demi-mesures, de facilité et de compromis.

MICHEL BOSQUET.

CONGRÈS

Le F.L.N. à Athènes

● ***Au Congrès international d'Athènes la présence des Algériens déclenche une épreuve de force. Notre envoyé spécial au Congrès, Jean Daniel, en fait le récit :***

PREPARE depuis huit mois, deux fois interdit du fait des interventions françaises et anglaises auprès du gouvernement grec, le Congrès de la « Ligue Anticoloniale » hellénique a fini par avoir lieu la semaine dernière à Athènes. Il réunissait soixante délégués parmi lesquels des Français et des Anglais. La S.F.I.O. avait interdit à ses membres d'y assister. Le Labour Party, en revanche, avait encouragé les siens à s'y rendre et la délégation britannique fut certainement, avec la délégation du parti socialiste syrien, la plus représentative.

A l'ordre du jour: Chypre, le Moyen-Orient et l'Algérie.

Pour les Grecs l'objectif était clair et simple : il y avait dans la délégation britannique quatre parlementaires et les représentants des deux journaux bevanistes. Parmi les parlementaires, deux personnalités de poids: Fenner Brockway, vétéran de la lutte anticolonialiste, célèbre en Angleterre et en Inde, et Ian Mikardo, membre du comité exécutif du Labour Party. Il s'agissait d'obtenir de ces deux députés qu'ils confirment la fameuse « déclaration de Brighton » aux termes de laquelle le dernier congrès travailliste s'était prononcé en faveur du droit du peuple cypriote à l'autodétermination.

MM. Brockway et Mikardo ont déclaré sans équivoque que la déclaration de Brighton exprimait bien la position officielle du Labour Party — événement qui devait provoquer à leur retour à Londres certains remous — puisque désormais le prochain ministère travailliste a les mains liées par cette promesse solennelle.

Une erreur

L'affaire algérienne était de loin celle qui passionnait le moins de délégués. Même parmi les Egyptiens et les Syriens, on était plus soucieux de faire comprendre aux représentants de M. Bevan que le Moyen-Orient, lorsqu'il boudait l'Amérique, ne se « satellisait » pas pour autant, que le fameux parti « Baath » (Renaissance) syrien était vraiment socialiste et qu'à la condition de lâcher du lest sur Israël, on pouvait empêcher le neutralisme arabe de devenir trop bienveillant à l'égard des Soviets.

Mais soudain, une grave erreur d'organisation bloqua le congrès. Les organisateurs, sur la demande de certaines personnalités françaises et anglaises, avaient invité les représentants des deux tendances de l'insurrection algérienne, à savoir le F.L.N. et le M.N.A. Mais ils n'avaient pas prévenu le F.L.N. qu'il y aurait un représentant du M.N.A.

Cette omission, extrêmement grave, au moment où l'on savait que les membres des deux organisations algériennes s'entretuaient à Paris et à Alger, conduisit le F.L.N. à exiger l'exclusion immédiate du délégué M.N.A. Chacun devait s'y attendre, au moins dans la mesure où chacun pouvait connaître les dessous complexes du conflit algérien. Mais tout le monde sembla surpris.

L'exigence du F.L.N. heurta particulièrement certaines personnalités françaises ainsi que M. Fenner Brockway, élu président du Congrès et qui se souvenait d'avoir surtout travaillé à Londres avec les délégués de Messali Hadj, aujourd'hui chef du M.N.A. Fallait-il accepter qu'un représentant, régulièrement invité, fût exclu ? Aussitôt le congrès interrompit tous travaux et différentes commissions siégèrent trois jours durant alors que le programme entier du Congrès n'était prévu que pour cinq jours. Le problème algérien envahit alors la Grèce qui le découvrait à peine. Il ne fut plus question que de la rivalité F.L.N.-M.N.A., du droit des minorités, etc...

Le diktat

Les commissions cherchaient un compromis lorsque M. Brockway fut informé que toutes les délégations

Une nouveauté Kalamazoo

LE MULTIVUES

Votre résolution :

Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques

SANS ENGAGEMENT
pr[illegible]ez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47

51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

Jean Été

ORFÈVRE-BIJOUTIER-HORLOGER
DE PÈRE EN FILS DEPUIS 1852
MÉNAGÈRES EXCEPTIONNELLES

37 pièces 112 gr. d'argent pur. 9.700 fr.
49 pièces dont 12 couteaux .. 16.350 fr.
63 pièces dont 24 couteaux .. 22.860 fr.

Coffrets en plus

Concessionnaire de Christofle

Plus toutes les compositions jusq. 187 pièces

85, AVENUE DU GENERAL-LECLERC - PARIS - 14e - GOB. 43 - 31 - 19-46

arabes, se solidarisant avec le F.L.N., se retireraient du Congrès si le représentant du M.N.A. n'était pas exclu.

Dès qu'ils furent au courant de cette décision, les Italiens et les Yougoslaves, qui jusque-là n'avaient pas pris parti, rejoignirent sans hésiter les positions arabes.

Restaient les Britanniques et les Français, qui tinrent alors une réunion commune. Le président Fenner Brockway déclare avec tristesse que la poursuite des débats de ce Congrès dépendait de la décision qui allait être prise à cette réunion. Pour sa part, il déclarait sans objet un Congrès privé de la représentation arabe. Le rédacteur d'un hebdomadaire travailliste prit la parole :

> *Nous étions réunis pour discuter d'une idée et nous voilà devant un ultimatum. Nous voilà encore face à un bloc, dont la solidarité n'est que passionnelle. Il se peut que le F.L.N. ait raison. Il est sûr que les organisateurs ont commis une faute grave, mais il n'y a aucun avantage à s'incliner devant un chantage. Si nous faisons comme les Yougoslaves et les Italiens, nous n'obéissons plus à des principes, mais à des calculs qui peuvent nous détourner de ces principes.*

Un délégué français lui fit écho avec chaleur. Il déclara qu'un nouveau stalinisme était en train de naître et qu'il ne fallait pas attendre le prochain rapport d'un Kroutchev arabe pour le dénoncer. Si les amis des Arabes, disait-il, si les anticolonialistes ne le dénoncent pas, ils feront le jeu des colonialistes comme les staliniens ont fait le jeu des capitalistes. D'un autre côté, avait-on le droit de se résigner, déjà, à ce que les révolutionnaires algériens liquident entièrement ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux, à ce que le monde arabe, au nom d'une solidarité gratuite, dévie la cause anticolonialiste ? Un autre Anglais ajouta que le Congrès avait déjà fait une concession bien grave en acceptant que les représentants d'Israël ne fussent pas invités...

Réalisme et principes

Finalement, la délégation française et deux délégués britanniques se retirèrent du Congrès. Les délégations anglaise et française votèrent contre l'exclusion du délégué M.N.A. Mais ce délégué fut exclu et le Congrès fut poursuivi néanmoins, sous la présidence de M. Fenner Brockway.

A l'occasion d'une incidente algérienne, tous les congressistes eurent l'impression de vivre une sorte de condensé des problèmes qui se posent chaque jour au Moyen-Orient. La signification de cet incident, pour chacun, dépassait de beaucoup le Congrès d'Athènes. Entre ceux qui recherchent leurs principes dans la dialectique de *l'histoire en marche*, et ceux qui croient, par leur fidélité aux principes, agir sur la *marche de l'histoire*, l'affrontement a été passionné, mais le débat est resté ouvert.

Tout le monde a pris note cependant de ce que le réalisme politique joue aujourd'hui en faveur du F.L.N. et du monde arabe. Jusqu'où ce réalisme peut conduire, c'est là le problème posé par ce Congrès.

JEAN DANIEL.

(Keystone)

LE MARÉCHAL PÉTAIN ET LE DOCTEUR MÉNÉTREL
« Pas un mot de tout cela, bien entendu ! »

TÉMOIGNAGE

Conversation avec Pétain

● *Décembre 1942 : le chef de l'Etat français croit à la victoire des Alliés et songe à une étrange mission...*

LE « Hoover Institute », organisation culturelle privée que dirige à Stamford (Californie) l'ancien président des Etats-Unis Herbert Hoover, patronne la publication cette semaine en France d'un gros ouvrage documentaire sur *La Vie de la France sous l'occupation* (1).

Ce volume est constitué par plus de 300 témoignages, dépositions et documents recueillis depuis 1945 par M. et Mme René de Chambrun, gendre et fille de Pierre Laval, auprès des anciens ministres de Vichy, des hauts fonctionnaires, des organismes publics de tous ordres qui administrèrent la France sous l'occupation.

Chacun d'eux, dans sa déposition, s'applique à défendre sa propre gestion. M. François Lehideux, qui était secrétaire d'Etat à la Production industrielle en 1941-42, expose que son action avait pour objectif de dissimuler aux occupants allemands les biens produits par l'industrie française et de lutter contre le chômage. M. René Belin justifie la création des Comités d'organisation professionnelle dont il fut l'inventeur. Le gouverneur général Cayla décrit comment il sauva Madagascar; l'amiral Robert, comment il préserva aux Antilles notre flotte et le stock d'or de la Banque de France ; l'amiral Decoux, comment il défendit l'Indochine, etc.

Le commissaire aux Questions juives lui-même expose, à son tour, que le but de son travail était de sauver le plus d'Israélites possible des griffes allemandes... Pour qui n'aurait d'autre source d'information que ce recueil, la France occupée apparaîtrait comme un immense camp militaire où chacun se préparait à reprendre la lutte pour chasser l'envahisseur allemand et où les vrais résistants ne furent nullement ceux qu'on pense.

Cependant, parmi tous ces plaidoyers *pro domo*, s'est parfois glissé un témoignage, qui constitue — la part de la suspicion légitime étant faite — une contribution instructive à l'Histoire de Vichy.

Tel est par exemple le cas du texte signé par le général Conquet, ancien chef d'état-major de Pétain en 1934-36 et son ami de longue date.

Voici un extrait de ce témoignage inédit :

12 novembre 1942

Je vois le maréchal quelques instants au sujet de la rupture de l'armistice.

— *Je ne pars pas*, me dit-il. *J'avais un avion tout prêt. Mais, en 1940, j'ai promis aux Français de rester avec eux. Quand j'ai pris alors le gouvernement, j'ai dit à certains :* « Partez si vous voulez ; moi, de toute façon, je resterai. » *Je voulais avant tout m'efforcer de protéger les Français. Malheureusement, la situation est la même. Mon honneur me commande de rester. Ce que j'ai toujours cherché, c'est épargner au pays de plus grands malheurs et, pour cela, maintenir l'unité contre les divisions.*

Il s'approche de moi :

— *Je voudrais être un jour le médiateur entre les partis.*

Mais il s'interrompt brusquement. Ce n'est que le 30 décembre que j'aurai la signification de ce silence subit. Le 12 novembre, le maréchal n'est pas encore disposé à entrer plus avant dans la confidence.

30 décembre 1942

Profitant de l'absence du Dr Ménétrel (2), en congé de Nouvel An à Paris, pour quelques jours, le maréchal me fait appeler par téléphone de Clermont-Ferrand, et voici le résumé de notre entretien :

— *Je sens que je suis de plus en plus mal renseigné. Autrefois, je l'étais fort bien par vous. J'ai besoin de quelqu'un près de moi en qui j'aie toute confiance. Je voudrais que vous reveniez auprès de moi.*

— Monsieur le Maréchal, c'est peut-être bien tard, car beaucoup de positions critiques sont déjà prises. Et puis, il y a Ménétrel entre vous et moi. Dans ces conditions pourrais-je faire œuvre utile ? Je suis tout de même à votre disposition.

— *Très bien, je comptais sur vous. Pour le reste, ne vous inquiétez pas. Vous travaillerez là, dans ce petit bureau, tout à côté de moi, comme autrefois au ministère et aux Invalides.*

— Comme il vous plaira.

— *Je vous ferai signe la semaine prochaine pour venir prendre votre service, mais j'ai autre chose à vous dire. Vous connaissez très bien de Gaulle. Je sais que vous étiez son camarade et son ami.*

— Oui, monsieur le Maréchal. C'est peut-être que vous vous rappelez ma chaude intervention auprès de vous en faveur de son inscription au tableau pour le grade de colonel. Je connais de Gaulle depuis l'Ecole de Guerre. Nous avons été ensuite au Chem en même temps, puis nous avons commandé chacun un régiment à Metz sous le général Giraud. Nous nous étions liés d'autant mieux que nous avions été tous deux à votre service. Enfin, nous avons très souvent échangé nos idées en camarades sympathisants.

— *Très bien, vous avez donc facilement accès auprès de lui et je le savais. Eh bien ! lorsque le moment sera venu pour moi de passer le pouvoir, c'est vous que je compte envoyer comme trait d'union vers lui pour lui transmettre mes propositions.*

— C'est une haute marque de confiance que vous me donneriez, monsieur le Maréchal. J'assumerais cette mission avec joie. Mais quand estimeriez-vous le moment venu ?

— *Quand les alliés auront manifestement gagné la partie.*

« *Pas un mot de tout cela, bien entendu.*

« *A la semaine prochaine !* »

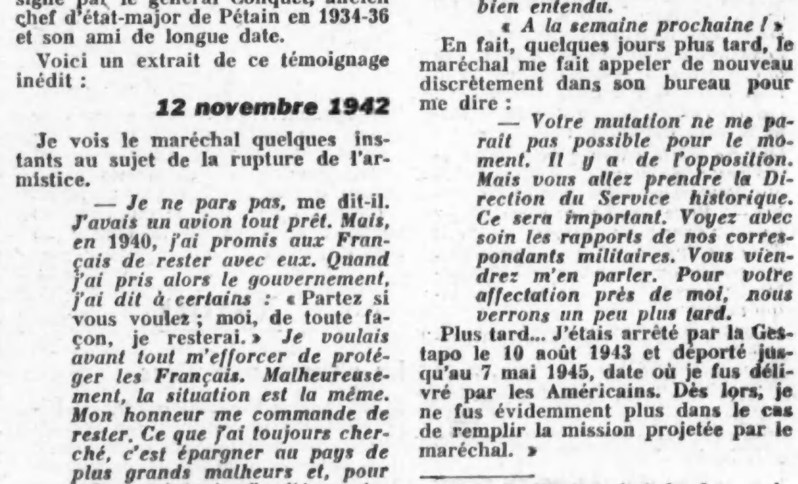
En fait, quelques jours plus tard, le maréchal me fait appeler de nouveau discrètement dans son bureau pour me dire :

— *Votre mutation ne me paraît pas possible pour le moment. Il y a de l'opposition. Mais vous allez prendre la Direction du Service historique. Ce sera important. Voyez avec soin les rapports de nos correspondants militaires. Vous viendrez m'en parler. Pour votre affectation près de moi, nous verrons un peu plus tard.*

Plus tard... J'étais arrêté par la Gestapo le 10 août 1943 et déporté jusqu'au 7 mai 1945, date où je fus délivré par les Américains. Dès lors, je ne fus évidemment plus dans le cas de remplir la mission projetée par le maréchal. »

(1) Editions Plon. 6.400 fr. 2.000 pp.

(2) Le Dr Ménétrel était le plus proche collaborateur de Pétain. (N.D.L.R.)



ALORS... RACONTE.

POLÉMIQUE

Le lait de la tendresse

IL y a quelque chose de changé au royaume d'Angleterre : lord Altrincham qui critique la reine Elizabeth trouve des défenseurs, et les amis des chiens, qui pleurent sur le sort de Laïka, la voyageuse de l'espace, sont tournés en ridicule. Le trône et les animaux domestiques, si chers au cœur des Britanniques, ne sont plus sacro-saints.

Le jour du lancement du deuxième spoutnic, seuls les amis des bêtes se sont manifestés. Oubliant le caractère religieux du dimanche anglais, ils se précipitèrent avec un bel ensemble sur leur téléphone. Un tel nombre de protestations furent adressées à la R.S.P.C.A. (Société protectrice des animaux), par ceux qui avaient entendu la nouvelle à la B.B.C., qu'il fallut brancher une ligne spéciale.

Débordés par cette indignation, les employés de la Société protectrice durent conseiller à leurs correspondants de s'adresser directement à l'Ambassade d'U.R.S.S.

Le lundi, à 11 heures, la Ligue nationale pour la Protection de la Race Canine proteste effectivement auprès de l'Ambassade soviétique. Elle demande qu'une minute de silence soit observée chaque jour *« pour que Laïka revienne saine et sauve »*.

Le jour même, la Ligue contre les Sports Cruels adresse une lettre à l'Ambassade :

« Tolstoï avait dit que même les scientifiques ne peuvent vivre sans le lait de la tendresse humaine », déclare le rédacteur de la lettre.

Et un appel est lancé à l'O.N.U. par cette ligue qui demande que toutes les organisations internationales *« répudient ces monstres soviétiques »*.

Un flot de lettres parvient à Fleet Street, la rue de Londres où sont groupés la plupart des grands journaux. Trois sur quatre d'entre elles émanent de lecteurs indignés. Et le lendemain, les quotidiens de Londres publient de larges extraits de la prose de leurs lecteurs.

— *Nous sommes*, dit l'un, *dégoûtés par la lâcheté des savants qui veulent bien poursuivre leurs expériences à n'importe quel prix, du moment qu'ils ne risquent pas leur propre vie...*

— *S'il faut envoyer dans l'espace des êtres vivants*, suggère un autre, *pourquoi ne pas envoyer des meurtriers d'enfants ?*

— *Que les Américains démontrent maintenant la supériorité morale de l'Occident en n'utilisant aucun animal pour leurs expériences*, conseille un troisième.

Panier-satellite

L'émotion devient lyrique, l'écrivain Denise Robins, qui figure sur la liste des femmes qui pourraient entrer à la Chambre des Lords, adresse au *Daily Mirror* ce poème que lui a inspiré le sort de Laïka :

« Petit chien perdu pour le reste du monde — Couché là haut dans votre panier-satellite — Vous sentez-vous solitaire ? — Avez-vous peur ? — Petit chien perdu, allez-vous vous dessécher ou prospérer ? — Comme j'aimerais que vous reveniez vivant ! »

Mais cet excès d'indignation en provoque bientôt une autre : celle des Anglais qui trouvent que leurs compatriotes exagèrent quand même un petit peu.

Une rédactrice du *News Chronicle*, Sarah Jenkins, donne le ton :

« Une minute de silence pour un chien. Nous devrions faire une minute de silence pour l'humanité. J'ai appris que la moitié de mes compatriotes sont pour les tests de la bombe H. S'il doit y avoir un jour une réaction générale, ce sera probablement parce que la Ligue nationale pour la Protection de la Race Canine se sera aperçue que la radioactivité peut affecter non seulement nos enfants, MAIS NOS CHIENS ! »

Et si le lendemain, le *News Chronicle* reçoit d'innombrables lettres de protestation, le courrier apporte un nombre considérable (20 %) de témoignages de satisfaction : *« Cette compassion pour les animaux est pour le moins étrange... » « A-t-on respecté une minute de silence pour Hiroshima ?... » « Les amis des chiens sont des maniaques... »*

Depuis lors, le pays est divisé contre lui-même. Les meilleurs amis se fâchent, on s'enflamme à la table familiale et dans les pubs. La cassure est nette, profonde, et, disent les pessimistes, demeurera longtemps vivace.

C'est qu'on ne badine pas avec les animaux au pays de la chasse au renard.

(Vicky - « Daily Mirror »)

« C'est bon, la minute de silence pour Frisette est terminée. En chasse maintenant. Taïaut, taïaut, taïaut !... »

RADIO

La chasse aux visas

SEPT jeunes Français quitteront Paris le 24 novembre pour essayer de faire le tour du monde en 98 jours ; trois millions en espèces récompenseront celui qui, le 2 mars 1958, présentera le plus grand nombre de visas sur son passeport.

Chacun de ces sept jeunes gens est également armé pour cette « course aux visas » : un magnétophone, un stylo, un billet « tour du monde » d'Air France, et une bourse d'un million de francs. Chacun devra aussi, nécessairement, téléphoner à Paris tous les dimanches soir. Car cette épreuve va constituer la matière de l'émission de choc d'Europe n° 1 : tous les dimanches soir, les sept globe-trotters devront raconter leurs impressions des cinq continents aux auditeurs de ce poste de radio. Un jury, siégeant en public, jugera les performances des concurrents et notera les documents écrits ou parlés qu'ils auront transmis à Paris pendant la semaine.

Trois mille cinq cents volontaires se sont présentés pour cette épreuve. Ceux qui n'avaient pas réellement la vocation du voyage et l'opiniâtreté du reporter ont été éliminés par des séries de tests psychotechniques. Finalement, Europe n° 1 s'est trouvé en présence de quatorze candidats, tous remarquablement doués. Comment choisir ?

Voici : envoyés aux quatre coins de France, dans une ville différente, à une heure morte où il ne se passait strictement rien, chacun des quatorze a dû improviser un reportage radiophonique sur la vie dans cette ville. Ce fut l'épreuve de vérité qui sélectionna définitivement les sept plus habiles.

Ce sont tous des jeunes, de 23 à 31 ans, d'origines et de tempéraments très différents : un Breton, Alin Huon de Pénanstère (26 ans), méthodique et distant ; un Marseillais bon enfant, Roland Hutin (25 ans) ; un garçon apparemment timide et effacé, Jean Breton (31 ans) ; un étudiant parisien de 23 ans, Pierre-Robert Tranier, dévoré par la passion du reportage... Parmi les sept, une jeune femme de 29 ans, Nicole Roucheux, est pourvue d'un sens de l'à-propos extraordinaire.

Envoyée à Senlis, à l'heure du déjeuner, pour la dernière épreuve qualificative, elle a organisé une chorale avec des spahis, recrutés par elle dans les cafés de la ville ! Psycho-pédagogue de métier, Nicole Roucheux est passionnée par les êtres qui l'entourent. Plus que le gros lot, ce qui l'intéresse dans ce tour du monde, c'est la possibilité de voir et de faire parler des gens de tous les pays. Elle détient déjà un record : 65.000 kilomètres en auto-stop. Et bien qu'elle ne parte pas, dit-elle, pour gagner, beaucoup d'auditeurs appelés à parier sur les voyageurs en ont déjà fait leur favorite.

GRIPPE

Enfin prêt

ANNONCE depuis le début de l'épidémie, le vaccin antigrippal est prêt. Enfin.

Par bonheur, l'épidémie est pratiquement terminée (les médecins disent, toutefois, que sa régression peut n'être que provisoire).

A l'Institut Pasteur, on s'enorgueillit d'avoir pu, en trois mois, préparer un vaccin *efficace*.

Les doses de vaccin, toutefois, sont si peu nombreuses qu'elles devraient être réservées au seul personnel des hôpitaux, si l'épidémie reprenait.

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Pardessus
Gabardines - Imperméables - Complets
dans la meilleure qualité
Quality First

L'ASSOCIATION des LAUREATS ZELLIDJA a procédé, sous l'égide de l'Académie française et la Fondation Nationale des Bourses Zellidja à l'édition d'une plaquette en hommage à la vie et à l'œuvre de Jean WALTER, son Président-Fondateur, récemment décédé. Cette plaquette peut être retenue contre 150 francs au siège de l'Association 26, rue Geoffroy-l'Asnier, PARIS-4e
C.C.P. 11-020-49

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SECRÉTARIAT
prépare
en UNE ou DEUX ANNEES à
TOUTES LES CARRIÈRES DU SECRÉTARIAT
MEDICAL
(Secrétaire et Assistante)
COMMERCIAL - JURIDIQUE
SECRETARIAT DE DIRECTION
40, RUE DE LIEGE
PARIS (8e) - EURope 58-83
Métro : Saint-Lazare et Europe

Au centre d'une révolution mondiale

C'EST LA FRANCE QUI DÉTIENT LA CLÉ !...

par HERBERT LUTHY

HERBERT LUTHY.

Herbert Luthy* (1), *dans une conférence faite à l'Institut polytechnique de Zurich, propose une explication globale des problèmes du monde de 1957. Après une analyse des événements, H. Luthy examine les écueils à éviter et les solutions possibles. Bien que sans complaisance pour certaines erreurs politiques françaises, il souligne le rôle que la France peut jouer : c'est elle, selon Luthy, qui détient la clé en Europe comme en Afrique... « L'Express » donne ici de larges extraits de cette conférence, avec l'autorisation de* Preuves *qui en publie le texte intégral dans son numéro de novembre.

POUR un certain nombre de questions, tout débat objectif est devenu, aujourd'hui, à peu près impossible. Parmi elles figure tout ce qui se rattache, de près ou de loin, à la *colonisation* et au « *colonialisme* » européens. (...)

Les débats menés dans la presse européenne sur les problèmes coloniaux ressemblent souvent de façon étonnante, par leur naïveté, aux discussions sur la pédagogie enfantine, avec les interminables échanges d'arguments entre partisans d'une éducation d'autorité et défenseurs du libre développement de la personnalité.

Même l'expédition de Suez avait l'air d'une tentative tardive — beaucoup trop tardive — de parents exaspérés cherchant à rétablir leur autorité perdue en revenant aux punitions corporelles.

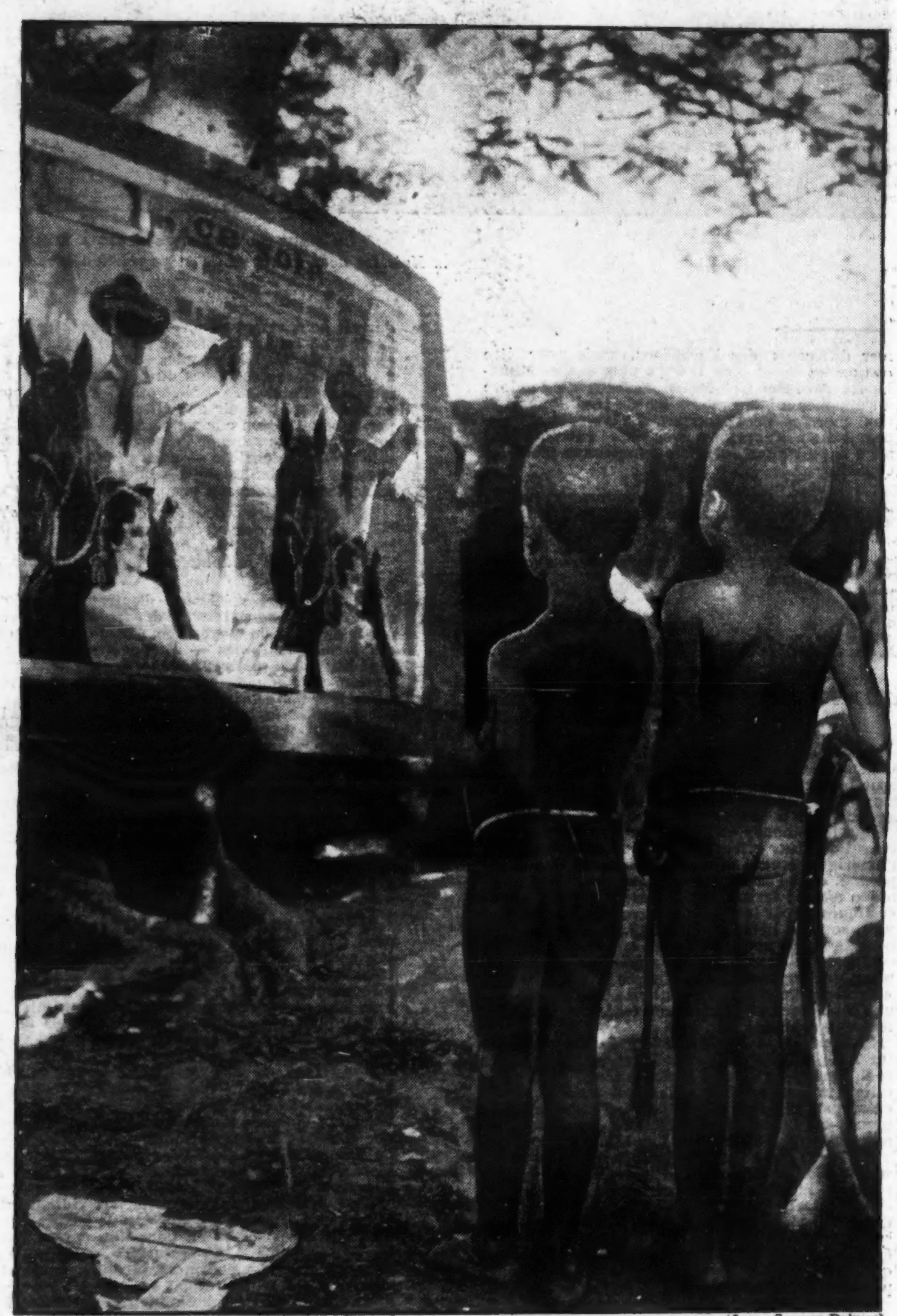
La même mentalité, dans l'optique opposée, peut se déceler chez les peuples qui s'étaient trouvés sous la tutelle de pays européens, ou du moins, chez leurs classes dirigeantes qui sont en effet des produits d'écoles européennes. Leur revendication ressemble à l'exigence des adolescents entrés dans la période de la puberté : être traités et respectés comme des adultes et cependant nourris et soignés comme des mineurs.

L'Occident a le devoir évident — un devoir de parents — de fournir son aide aux pays émancipés, de leur accorder son assistance technique et financière, d'édifier leurs aciéries et leurs barrages, sous forme d'investissements à fonds perdus, destinés à être expropriés ou nationalisés, et cela sans pouvoir prétendre à aucune contrepartie ni gratitude.

D'autre part, l'Occident doit bien se garder de vouloir leur donner des leçons ou des conseils ; comme « les vieux », il n'a qu'à se taire, il ne comprend plus rien au monde moderne — c'est maintenant le tour des « jeunes ».

Au début de ce siècle, des pédagogues optimistes annonçaient que ce serait le Siècle de l'Enfant ; cette prophétie s'est réalisée sous des formes multiples et inattendues.

A titre d'exemple, Herbert Luthy évoque ce « culte des cargos » institué par les peuplades d'un groupe d'îles perdues du Pacifique, où les Américains avaient installé pendant la guerre une base militaire largement approvisionnée. La guerre terminée, la base fut supprimée et des prophètes surgirent alors, expliquant que les dons du ciel avaient cessé parce que les méchants blancs les interceptaient.



(Jean Suyeux-Dalmas)

LA TENTATION DE L'OCCIDENT
Ni le temps ni la patience de recommencer...

On peut avoir quelquefois l'impression que ce « culte des cargos » s'est emparé du monde non-européen. A entendre ses porte-parole, la richesse et le niveau de vie de l'Occident ne sont pas l'œuvre d'hommes, n'ont pas été créés par le travail, mais constituent des biens auxquels ils ont droit tout naturellement et que notre superbe leur a refusés ; à présent, ils revendiquent ce droit, comme s'il était possible de créer, par décret ou par une résolution des Nations Unies, une civilisation industrielle et un niveau de vie élevé. L'Occident leur doit son héritage. S'il refuse de remplir ses devoirs de parent, ou s'il réclame, en contrepartie, l'exercice de certains droits de tutelle, on menace de rompre toutes relations avec lui et de passer dans le camp communiste.

Heureusement, la comparaison est, malgré tout, un peu boiteuse. (...)

L'européanisation du monde non-européen ne s'est jamais faite à un rythme plus rapide, voire précipité, qu'au cours des dix dernières années.

Nulle part l'assaut contre l'hégémonie européenne n'est mené au nom d'une autre civilisation antérieure ou différente que l'on considérerait comme supérieure. Nulle part on ne songe sérieusement à reprocher aux colonisateurs d'hier d'avoir arraché les peuples non-européens à l'état où ils se trouvaient avant la colonisation. (...)

Le vrai reproche que l'on fait retentir dans le monde entier est bien celui que les tribus de l'archipel de l'océan Pacifique ont formulé d'une manière naïve : l'Europe refuse, par pur égoïsme, aux peuples non-européens, les moyens de devenir, eux aussi, des Européens.

Ils se révoltent contre l'Europe non pour s'affir-

→

(1) Herbert Luthy, 39 ans, journaliste suisse, est l'un des meilleurs observateurs politiques contemporains. *L'Express* a déjà publié des extraits importants de son livre sur la France et une étude qu'il avait consacrée au général de Gaulle.

(Service photographique du gouvernement général d'Algérie)

UN GROUPE D'IMMEUBLES NEUFS A ALGER
... Mais les neuf dixièmes de la population vivent en marge

mer différents des Européens, mais pour être *comme* les Européens. Il n'y a plus que les ethnologues européens et les spécialistes du folklore à s'attacher à leurs modes de vie traditionnels et aux charmes de l'exotisme. La volonté d'européanisation s'exprime avec une énergie dont aucune puissance coloniale européenne n'eût été capable.

Cette européanisation emprunte parfois des formes caricaturales, qui sont plus une américanisation ou une russification, selon les cas. C'est que la véritable société européenne est le produit d'un processus long et complexe.

Le séduisant raccourci américain ou russe

Mais faut-il s'étonner de voir que des peuples n'ont ni le temps ni la patience de recommencer, pour leur compte, le processus séculaire qui, en Europe, a conduit des Etats barbares du haut moyen âge à la société du XXe siècle ?

Faut-il s'étonner qu'ils veuillent prendre le raccourci que leur offrent l'Amérique et la Russie — l'Amérique, enfant géant de la colonisation européenne, dont l'enthousiasme pour le progrès technique n'a été freiné ni par des traditions aristocratiques ni par le souci de sauvegarder des structures sociales héritées d'un long passé ; la Russie, premier pays sous-développé où, sur le modèle de Pierre le Grand, une *intelligentsia* révolutionnaire entièrement occidentalisée a entrepris de « sauter » un siècle d'évolution et de suppléer à une croissance organique trop lente par le travail forcé et la terreur ?

Si le communisme exerce tant de séduction sur les Asiatiques, c'est précisément parce qu'il est prêt, sans que rien ne l'arrête, à sacrifier la génération présente, voire celles qui suivent, pour créer par la force et par des méthodes pharaoniques les bases de la puissance économique et militaire.

Un régime non totalitaire est incapable d'imposer de tels sacrifices et de tels efforts, sauf s'il arrive à insuffler aux populations un enthousiasme quasi religieux, et à alimenter celui-ci par des réalisations tangibles. La classe dirigeante, souvent peu nombreuse, des pays nouvellement émancipés, risque d'user rapidement le prestige que lui a conféré, aux yeux des masses amorphes, la libération du pays.

Lorsque l'émancipation nationale n'est pas suivie de l'essor promis, mais entraîne, au contraire, la stagnation ou la régression, il faut craindre le retour au chaos.

Pendant longtemps encore, il sera impossible de dire si l'Inde réussira à se moderniser en partant de l'héritage que lui a laissé l'empire britannique des Indes — le *Civil Service*, le code Macaulay, le système d'éducation pan-indien, les prémices d'un développement organique de l'économie — ou bien si ce pays finira par se dissoudre en une mosaïque de deux douzaines ou de deux centaines d'Etats différenciés selon la langue, la race ou la caste.

Le chemin que prendra l'Inde en définitive est plus important pour l'avenir du monde que, par exemple, notre opinion sur la compétence de M. Krishna Menon en matière de morale internationale. (...)

Il est certain que la décision peut être influencée dans une certaine mesure par des cargaisons venant de l'Occident. Mais retenons le fait — contraire à tant de sombres prédictions et qui devrait nous surprendre — qu'en aucun cas il ne s'agit d'un retour en arrière ; nulle part, l'émancipation des anciens peuples coloniaux n'a abouti à une victoire des forces du passé ou à une restauration de l'ordre pré-colonial. Partout, on a vu arriver au pouvoir une élite dirigeante formée par la colonisation elle-même, qui, loin de vouloir interrompre ou annuler l'œuvre entreprise par la colonisation, s'obstine — avec des moyens et des chances discutables — à vouloir la parachever radicalement pour son propre compte.

L'histoire de la colonisation, c'est l'histoire des civilisations elles-mêmes. Un levain se forme à un certain endroit de la terre, qui fait monter la lourde pâte de l'humanité.

L'extraordinaire éclosion d'entreprises colonisatrices qui ont pris leur départ en Europe, à partir de la fin du moyen âge, et qui ont emprunté des formes multiples — découvertes, aventures, expéditions de pillage, commerce, missions, émigration et conquête — a embrassé, pour la première fois dans l'histoire, la terre *tout entière*, et a fait *monter* toute la pâte de l'humanité et lui a imposé un mouvement dont le dynamisme ne s'apaise plus, même si l'impulsion venant d'Europe cesse d'agir.

Le plus grand bluff de l'histoire

Si jamais un chapitre de l'histoire a mérité le nom de *révolution mondiale*, c'est bien cette immense aventure qui, en un demi-millénaire, a transformé l'aspect de la terre jusqu'à la rendre méconnaissable, qui a arraché tous les continents, tous les peuples et tous les pays à leur isolement et qui, pour la première fois, a permis de concevoir l'humanité comme une entité, et l'histoire comme histoire universelle.

Il est faux de dire que l'histoire de la colonisation n'a été faite que de violences. Des transformations de cette ampleur ne sont jamais l'œuvre de la violence seule. Pour sanglants et cruels que fussent certains épisodes de la colonisation, on peut dire que, dans l'ensemble, la part de la violence dans cette révolution mondiale a été étonnamment faible.

C'est avec des moyens matériels ridiculement faibles que l'Europe a bouleversé le monde. L'empire des Incas tomba en poussière devant l'attaque d'une poignée d'aventuriers espagnols qui, débarqués sur un continent inconnu, savaient à peine où ils se trouvaient et à qui ils avaient affaire. Huit cents fonctionnaires de police britanniques et 60.000 soldats ont tenu l'empire des Indes, fort de 400 millions d'habitants, jusqu'à la fin de la domination anglaise.

Lorsque le critique militaire anglais Liddel Hart affirme aujourd'hui que l'Empire britannique a été le plus grand bluff de l'histoire, il a parfaitement raison en tant que critique militaire : ce n'est pas par les armes que cet empire a été tenu.

Nulle part ou presque, les colonisateurs n'ont trouvé devant eux des Etats, des structures sociales ou des peuples doués d'une capacité de résistance interne et décidés à en user. Après l'étape du mercantilisme, la colonisation systématique, constructive et contrôlée, a transformé le bouleversement mondial causé par l'Europe en un ordre mondial européen qui fut le premier ordre mondial tout court. Aujourd'hui, cet ordre achève de s'écrouler. Pourquoi ?

C'est dans son centre, en Europe même, que l'ordre mondial européen s'est effondré. L'Europe avait organisé la terre politiquement et économiquement, à son profit, certes, mais non à son profit *exclusif* ; dans l'ensemble, la période coloniale a été, pour le monde extra-européen, une période de paix et de sécurité, comme l'histoire sanglante de l'Asie et de l'Afrique n'en avait guère connue auparavant.

Mais, si l'Europe a su organiser le reste du monde, elle n'a pas su s'organiser elle-même. Point n'est besoin de chercher très loin : deux guerres européennes, poursuivies jusqu'au bord de la destruction totale, ont anéanti les bases matérielles, politiques et morales du rôle mondial de l'Europe. (...)

Unie ou non, l'Europe ne peut plus...

La comparaison irritante avec le destin de la Grèce antique s'impose toujours comme un cauchemar : avec ces cités helléniques qui, dans un élan de vitalité débordante, avaient hellénisé la Méditerranée et le Proche-Orient, et avaient créé une vaste aire d'interpénétration économique et culturelle, mais qui, elles aussi, n'étaient jamais parvenues à dépasser, dans leur conception du monde, les dimensions de la cité-Etat. (...)

Là aussi, il ne s'agit pas de domination politique sur d'autres — la Grèce n'avait jamais créé un empire hellénique — mais d'un phénomène bien plus profond que la domination : la métropole, jadis civilisatrice, était restée, intellectuellement et moralement, en deçà d'une évolution qu'elle avait déclenchée elle-même et dont elle était devenue incapable de saisir les dimensions ; il s'agit, encore et toujours, du sel qui s'affadit. (...)

Cette comparaison ne contient aucune prophétie. Quel avenir se bâtira l'Europe à partir de sa situation présente, la cartomancienne en sait autant que l'historien. Mais cette manière d'envisager les choses permet d'écarter un certain nombre de pseudo-problèmes dont se nourrit la polémique du jour sur le « colonialisme ».

La colonisation du monde par l'Europe n'a été ni une succession de crimes ni une série de bienfaits, c'était le processus même de formation du monde moderne. Aucun des peuples coloniaux n'en conçoit de la reconnaissance, car elle fut l'œuvre d'une domination étrangère ; mais aucun de ces peuples n'entend faire marche arrière et revenir à son mode de vie pré-colonial, et là réside la justification historique de la colonisation. La querelle sur le passé est vaine. La colonisation portait en elle-même sa propre fin et si cette fin a pris l'aspect d'un effondrement lamentable, c'est l'Europe, et non les anciens peuples coloniaux, qui en a ainsi décidé.

Quant à l'autre question, beaucoup plus actuelle, à savoir si l'Europe occidentale — unie ou séparée — dispose aujourd'hui d'une puissance suffisante pour maintenir ses positions dans les territoires d'outre-mer — qu'il s'agisse d'investissements de capitaux ou de droits de contrôle politique — contre la volonté des populations ou des dirigeants locaux, il vaut mieux y répondre brutalement, sans déguisements moraux ou juridiques. Aucun Etat européen — et, vraisemblablement, aucune coalition d'Etats européens — n'est plus à même de jouer le rôle de puissance mondiale. (...)

Ainsi tous les rapports mondiaux sont maintenant dominés par la course entre les deux grandes puissances — Etats-Unis et U.R.S.S. — pour combler le vide qu'a laissé l'effondrement de l'ordre européen.

Dans cette compétition, l'Amérique doit chercher d'autres alliés que les puissances coloniales de l'Occident acculées à la retraite ; la politique des Etats-Unis ne peut coïncider dans ce domaine avec la leur — sauf dans la mesure où il s'agit d'empêcher le monde de retourner aux empires fermés de rideaux de fer et de murailles de Chine et de sauvegarder la possibilité d'un ordre international fondé sur la libre association — d'un ordre à l'intérieur duquel l'Europe elle-même pourrait continuer à respirer.

Sur cette toile de fond, les dernières puissances coloniales européennes livrent depuis dix ans un combat d'arrière-garde. D'abord, elles avaient amorcé leur retraite d'Asie — la Grande-Bretagne se retirant dans l'ordre de l'Inde, la France finissant par liquider la guerre d'Indochine. Puis, quand le mouvement atteignit les avant-postes immédiats de l'Europe, elles se sont brusquement raidies. Ce fut l'affaire de Suez.

Dans le corps expéditionnaire franco-britannique — chez les Français surtout — régnait l'esprit de croisade : il ne s'agissait plus de maintenir des dominations lointaines, mais de défendre l'Occident, dos au mur. L'esprit de croisade devait se répercuter aussi sur la relance subite de l'unification européenne qui redevint presque populaire après une longue période de stagnation.

Pour la France, des partenaires polis et réservés

Cette popularité n'allait pas au projet timoré et complexe d'un Marché Commun à instaurer dans quinze ans, mais à l'idée d'un bloc eurafricain, où les associés de la France se rendraient solidaires — d'abord financièrement et tôt ou tard aussi politiquement — de la défense et de la mise en valeur des positions africaines que la France n'est plus en état d'assurer seule. L'Europe n'est capable de s'unir qu'en présence d'une grande menace ou d'une grande tâche. Cette tâche, la voilà.

L'Eurafrique est un projet immense aux perspectives insoupçonnées, quelque modestes que soient ses débuts. Mais sur ce projet se profile l'ombre du conflit nord-africain. S'agit-il de défendre une forteresse assiégée ou de construire un continent ?

Tant qu'on n'aura pas trouvé une solution à cette ultime convulsion de la crise coloniale française, l'*Europe* et l'*Eurafrique* resteront chargées d'équivoques et hypothéquées de réserves. Rien ne serait plus néfaste que d'associer l'unification européenne à une croisade dans l'impasse. « Marché Commun », « Zone européenne de libre-échange », « Eurafrique » — étrange ordre du jour à un moment où les charges de la guerre en Afrique du Nord poussent la France dans un isolement économique et politique de plus en plus profond. Aucun des partenaires ne donne le même sens à ces mots ; tant de malentendus pudiquement passés sous silence sont ainsi introduits dans les fondations qu'il ne faudra pas s'étonner si l'édifice se lézarde avant d'être achevé.

Dans une épreuve qui, à ses yeux, domine tous les autres problèmes, la France cherche des alliés, et elle constate avec amertume qu'elle ne trouve, au mieux, que des partenaires poliment réservés, qui ne demandent pas mieux que de la prendre au mot et de considérer la guerre locale qui sévit en Afrique du Nord comme « une affaire française purement intérieure », en refusant de s'en rendre solidaires.

Les Etats-Unis poussent à la liquidation du conflit ; la « petite Europe » se tait, faisant preuve d'une compassion pleine de tact ; quant à la Grande-Bretagne, qui, à un certain moment, avait semblé vouloir passer, aux côtés de la France, à la contre-offensive contre l' « impérialisme arabe », elle a fini par apporter la plus profonde déception à la diplomatie française. Là aussi, il s'était agi d'un malentendu : l'association des deux pays dans l'expédition de Suez ne devait être qu'un épisode éphémère qui, à aucun moment, ne fut l'expression d'une politique commune même à l'égard du Moyen-Orient, et qui a cédé de nouveau la place aux vieilles divergences franco-britanniques.

Chacun des deux pays a cherché et cherche encore dans sa crise impériale une issue différente. La France veut s'appuyer sur l'Europe, la Grande-Bretagne sur les Etats-Unis.

Ni l'un ni l'autre de ces deux pays n'a choisi ces voies ; chacun d'eux a suivi sa pente et, ce faisant, chacun a accompli une très grande mission. Seulement, l'une des deux voies aboutit aujourd'hui à une impasse, alors que l'autre est restée ouverte à toutes les évolutions. Voici comment on pourrait, sommairement, esquisser cette différence.

L'empire britannique s'est formé comme l'empire d'une puissance maritime. Son but fondamental a été toujours d'assurer la libre navigation — *la liberté des mers ;* l'Angleterre le réalisait par la création d'un large réseau de points forts dispersés aux endroits-clés des communications mondiales, îles ou détroits, alors qu'elle se contentait d'un contrôle lointain sur de vastes espaces, tout juste suffisant pour empêcher l'implantation d'autres puissances. (...)

Des problèmes qui, dans les territoires coloniaux français, apparaissent parfois comme insolubles, ne se sont même jamais posés dans l'Empire britannique. Sa structure a toujours été assez souple pour permettre l'instauration de toutes les formes et de tous les degrés de l'autonomie, évoluant pas à pas jusqu'à l'indépendance complète.

Dans son expansion, l'Empire britannique a toujours cherché la mer libre, évitant de s'empêtrer à l'intérieur des continents. Suez, conçu et construit par les Français malgré la diplomatie anglaise, a engagé d'abord contre son gré la Grande-Bretagne dans cette politique du Proche-Orient, guêpier que les Etats-Unis semblent aujourd'hui vouloir se charger de surveiller. Mais il est un autre élément de divergence qui a joué un rôle considérable.

Tandis que la France a vécu les quatre années de la deuxième guerre mondiale sous la torpeur de l'occupation allemande, pour se réveiller avec ses conceptions d'avant-guerre dans un monde radicalement changé, l'Angleterre a vécu, en continuant le combat, l'immense bouleversement de la guerre — sans le choc de l'effondrement, et sans les illusions de la victoire — et en a appris les leçons une à une. Alors que la France, tout comme les Pays-Bas, était absente et sans moyens d'agir dans l'Extrême-Orient au moment de la capitulation japonaise et s'obstinait d'autant plus désespérément à y reprendre pied après coup, la Grande-Bretagne, ayant abandonné aux Etats-Unis la conduite des opérations en Extrême-Orient, était déjà en train de se dégager de positions et de responsabilités devenues intenables. Pour les hommes d'Etat anglais, l'alignement sur la politique américaine est devenu une véritable doctrine qu'aucun conflit local, qu'il s'agisse de la Chine ou du Moyen-Orient, ne peut sérieusement mettre en cause. (...)

Politiquement, militairement et économiquement, il s'est créé une symbiose telle entre les Etats-Unis et le Commonwealth britannique qu'il n'est plus possible de la défaire — de sorte que la guerre d'indépendance américaine apparaît rétrospectivement comme une erreur historique. (...)

Ce sont des lois très différentes qui ont déterminé la construction et l'organisation impériales françaises. La France a suivi une voie différente, plus dure et plus difficile.

Dans sa masse africaine encore intacte, ce n'est pas un empire maritime qu'elle a créé, mais un domaine compact de territoires s'étendant de la Méditerranée au Congo, qui fut essentiellement l'œuvre de l'armée et non de la flotte, séparé de la mère-patrie par la seule largeur de la Méditerranée. Par son origine et par ses formes d'organisation, cet empire est fondé essentiellement sur une colonisation militaire, qui, en Afrique du Nord, a commencé par faire sauter le verrou séculaire que l'Islam avait mis à la porte de l'Afrique.

L'armée, dans cette entreprise, ne fut pas seulement la force qui ouvrait l'accès et assurait l'implantation, mais aussi une sorte de creuset pour un empire dont les habitants devinrent d'abord soldats français, avant d'accéder un jour à la citoyenneté promise.

Cet empire a été organisé par un Etat administratif formé par l'absolutisme, et dont la structure de commandement centralisée et centralisatrice n'a point été modifiée par la République.

Restée toujours « une et indivisible », avec un seul gouvernement — à Paris — un seul code, la République a voulu faire des hommes de toutes races et de toutes croyances qu'elle contrôlait, des « citoyens », c'est-à-dire des Français.

Cet idéal ne manquait pas de grandeur ; en son nom, en Afrique noire surtout, des réalisations grandioses ont été accomplies. Mais son échec fut tragique là où une civilisation autochtone consciente se trouvait en face de la civilisation française, et, plus encore, là où en face de la masse indigène se trouvait une communauté compacte de colons franco-européens qui ne voulait pas entendre parler d'assimilation ni d'intégration.

Après 125 ans de colonisation française, la scolarisation n'atteignait pas dix pour cent des enfants musulmans ; l'administration, la justice, le bien-être matériel, l'éducation, étaient restés l'apanage presque exclusif des Européens. L'Algérie était devenue un pays entièrement français dans son administration et dans son organisation, mais les neuf dixièmes de sa population vivaient en marge de cette Algérie toute française, aussi apatrides dans leur propre pays que dans les quartiers arabes de Paris ou de Saint-Etienne.

(Dalmas)

L'Afrique moderne
C'est maintenant le tour des « jeunes »

→

La tragédie algérienne est celle d'un grand idéal hautement proclamé, qui a suscité pendant longtemps l'enthousiasme souvent naïf des « évolués » autochtones, avant de dégénérer en fiction juridique, et, en fin de compte, en négation de l'évidence.

Par l'échec du principe d'assimilation, la colonisation française s'est privée de l'idée-force qui en assurait la cohésion interne, et s'est réduite au simple maintien d'un état de fait juridiquement de moins en moins définissable, sous le double règne d'une Constitution jugée inapplicable et d'un statut particulier qui, après avoir été promulgué solennellement il y a dix ans, n'a cessé d'être ouvertement tourné et violé. (...)

Cette notion absolutiste de la souveraineté nationale est, dans son principe, incompatible avec toute autonomie et avec toute communauté fédérative ; elle ne laisse le choix qu'entre l'intégration totale et la rupture totale.

Depuis trois ans, la guérilla et le terrorisme sévissent en Algérie ; depuis plus d'un an et demi, la France maintient en Algérie une armée et une police de près de six cent mille hommes sans qu'on puisse entrevoir la fin du conflit, et de part et d'autre, on combat en invoquant des mots d'ordre également irréalisables : « L'Algérie c'est la France » — « L'Algérie, nation arabe ». L'Algérie n'est ni l'une ni l'autre ; elle est les deux à la fois.

Depuis qu'il est évident que les Algériens musulmans ne deviendront pas des Français, l'Algérie ne peut être considérée comme une partie indistincte de la France, comme la Bretagne ou l'Auvergne ; mais l'Algérie sans la France et sans son million de colons français aurait vite fait de retourner au désert,

En Afrique du Nord deux civilisations inséparables

S'il est vrai que l'Algérie forme une entité avec la France, elle forme une entité encore plus indissoluble avec l'ensemble nord-africain, c'est-à-dire avec le Maroc et la Tunisie, pays qui sont aussi solidaires avec l'Algérie musulmane que la France l'est avec l'Algérie française.

Les officiers de l'armée d'Afrique qui estiment que la pacification de l'Algérie suppose la « reprise en main » de toute l'Afrique du Nord, tiennent un raisonnement d'une logique incontestable : c'est cette logique qui, jadis, a conduit l'armée française d'Alger à Tunis et à Fez, mais qui, en ce milieu du XX^e siècle, est devenue inapplicable.

Il est bouleversant de penser que toute solution du conflit algérien qui puisse même être envisagée implique la renonciation à cette formule sacrée au nom de laquelle l'armée combat en Algérie : l'Algérie partie intégrante de la République une et indivisible ; que les hommes politiques français le savent et qu'ils connaissent la seule issue constructive, celle même que recherchent également les chefs responsables tunisiens et marocains : la formation, difficile mais possible, d'une fédération franco-maghrébine ; et que la force des tabous est telle que les hommes d'Etat en sont réduits à s'aboucher avec les partenaires ou les médiateurs possibles, dans l'ombre, sous le manteau, par des intermédiaires facilement désavouables, à la merci d'une indiscrétion ou d'une interception.

Dans cette guerre sainte qui s'acharne au fond de l'impasse de la doctrine unitaire jacobine, face à un adversaire qu'un siècle d'administration directe a pourvu de plus de chefs de bande que de cadres et d'expérience politique, quiconque parle de transiger est aussitôt marqué comme défaitiste ou comme traître.

Mais si le conflit algérien s'est exaspéré à un tel degré de haine et de cruauté, c'est précisément parce qu'il est impossible de dissocier les éléments imbriqués dans cet ensemble franco-maghrébin.

L'Afrique du Nord est marquée du sceau indélébile de la colonisation arabe, comme elle l'est du sceau d'une colonisation française qui l'a transformée de fond en comble ; pour effacer l'un ou l'autre, il faudrait des catastrophes d'une ampleur difficilement imaginable. En Afrique du Nord, l'Orient et l'Occident se sont soudés l'un à l'autre.

Aujourd'hui, toutes les issues paraissent condamnées. Cependant, le Maroc et la Tunisie sont passés, eux aussi, par des années désespérantes faites de promesses reniées, de la négation des réalités, de coups de force, de guérilla et de terrorisme ; en dépit des rancunes accumulées de part et d'autre, et bien que la guerre d'Algérie frappe leurs relations avec la France d'une équivoque presque insupportable, les chefs du nationalisme maghrébin s'accrochent, par intérêt et par vocation — le Maghreb, c'est « l'île de l'Occident » de la cosmographie arabe — à l'idée d'une Afrique du Nord associée à la France, et qui, loin d'être un verrou, serait un pont entre l'Afrique et l'Europe.

Il est significatif qu'au milieu des passions déchainées, les appels au fanatisme panarabe ou panislamique diffusés par Le Caire n'ont guère trouvé d'écho à Tunis ou à Rabat. (...)

Au sud du Sahara, où agit la contagion des nouveaux Etats noirs du Commonwealth britannique, la France a audacieusement pris les devants et s'ingénie à créer, en tournant la lettre de sa propre Constitution unitaire, les bases d'un Commonwealth fédératif africain. Tournant qui pourrait être décisif, mais qui ne peut réussir isolément ; quoi qu'on fasse, c'est en Algérie que se brisera ou se consolidera le chaînon de solidarité qui peut relier l'Europe à l'Afrique, et là, il ne suffira plus de ruser avec la Constitution française ni de la tourner par un biais.

La France détient toujours la clé de l'Afrique, comme celle de l'Europe ; c'est à la France elle-même de décider, sans que personne puisse se substituer à elle, si la porte doit être ouverte ou fermée, car c'est une décision qui porte sur la France elle-même.

L'Union française, solennellement proclamée au lendemain de la guerre, est restée sur le papier ; la communauté européenne a été esquissée, puis abandonnée.

Le dogme de « Notre-Dame la France »

L'un et l'autre de ces « grands desseins » ont échoué sur le même obstacle, la doctrine absolutiste de la souveraineté une et indivisible. C'est là le verrou qui arrête tous les nouveaux départs; ce qui est impossible tant qu'il reste bloqué sera possible dès qu'il s'ouvrira. Mais cette décision est devenue d'autant plus difficile que la discussion a été portée sur un plan quasi métaphysique.

La France a élevé le concept de la civilisation européenne, en l'intégrant au culte de la nation « Notre-Dame la France » au rang d'un dogme politico-religieux et la crise de l'ordre mondial européen est devenue la crise de sa propre conscience ; un bouleversement de toute notre vision du monde, bouleversement aussi douloureux et scandaleux que la révolution copernicienne qui a fait découvrir à nos ancêtres que la terre ferme qu'ils habitaient n'était pas le centre immuable de l'univers, et que, pis encore, elle bougeait. Admettre cela et continuer de vivre paraissait impossible : c'était la fin du monde.

Ce n'est que la fin d'un monde qui gravitait autour de l'Europe comme d'un centre immuable. Pour qu'elle puisse continuer à vivre — même dans le sens de l'existence matérielle — l'Europe a une seule tâche à accomplir, mais qui est pour elle une nécessité vitale. Elle doit sauver l'œuvre essentielle de la colonisation, tout ce qui, dans celle-ci, n'avait pas été fondé sur la force : la communication ouverte entre toutes les parties du monde. C'est une tâche difficile — mais difficile aussi, ne l'oublions pas, pour les ex-colonisés — de trouver le passage d'une relation de tutelle à une relation entre partenaires (...).

Il n'y a d'ennemi que la tentation du repli sur soi-même. Maintenir ouvertes les communications avec le monde, c'est l'intérêt primordial de l'Europe, et c'est celui du monde libre tout entier ; mais, pour cela, il faut que l'Europe elle-même reste ouverte au monde. Rien ni personne ne l'oblige à répéter jusqu'au bout l'échec de l'ancienne Grèce.

HERBERT LUTHY.

(Copyright Herbert Luthy et « Preuves ».)

BOSTON ★ CHICAGO ★ MEXICO ★ MONTREAL ★ NEW YORK
et toute l'Amérique à votre porte !

RAPIDITÉ
Sur l'appareil long courrier le plus rapide et le plus luxueux : le Super Starliner, vous traverserez l'Atlantique sans escale, en moins de 14 heures.

FACILITÉ
Partez maintenant... profitez des conditions exceptionnelles : tarifs "excursion", réductions familles et facilités de paiement offertes par AIR FRANCE AIR CRÉDIT

ORGANISATION
Au delà de ses propres escales, Air France vous fait bénéficier de ses accords avec les Cies Américaines : Voyage entièrement payable en francs français* et correspondances assurées à l'intérieur du continent Américain.

* Sauf cas exceptionnels ou l'autorisation de l'office des changes est nécessaire.

De plus en plus de voyageurs dans le monde entier font confiance à la COMPAGNIE SPÉCIALISTE DES LONG-COURRIERS

Pour tous renseignements et réservations adressez-vous à votre agent de voyages ou aux agences AIR FRANCE à Paris et en Province.

Super Starliner Super Starliner Super Starliner Super Starliner Super Starliner Super Starliner Super Starliner

Air France Publicité ✦ J. Starr

ALORS... RACONTE.

MÉDECINE

Statue pour un cocktail

POUR la première fois, deux médecins français, Henri Laborit et Pierre Deniker, ont obtenu le Prix Albert Lasker.

Ce prix, décerné par l'Association américaine de la Santé publique, est considéré comme la plus importante récompense scientifique des Etats-Unis.

Parmi les soixante-cinq lauréats qui ont été couronnés ces onze dernières années, neuf ont, par la suite, obtenu le Prix Nobel (en particulier Selman A. Waksman, Vincent du Vignaud, A. Cournand, Edward G. Kendall et Ferdinand Cori).

Henri Laborit et Pierre Deniker sont à l'honneur pour leurs travaux sur l'hibernation artificielle.

Ce procédé thérapeutique révolutionnaire a été mis au point en 1952 par le docteur Laborit, ancien chirurgien de la marine, alors qu'il se trouvait en Indochine. Grâce à l'injection d'un cocktail de drogues diverses, la température du malade, qui est mis en état de vie ralentie, est sensiblement abaissée. L'organisme peut alors endurer des « chocs » graves tels qu'une intervention chirurgicale.

Ce procédé est révolutionnaire par son principe, qui consiste à diminuer les réactions du malade au lieu de les renforcer comme le fait la médecine classique.

Depuis plusieurs années, le docteur Pierre Deniker, assistant du professeur Delay, à Sainte-Anne, applique l'hibernation artificielle à certains aliénés — il fait des expériences en collaboration avec Laborit. Le traitement donne des résultats dans les délires aigus des schizophrènes et les psychoses aiguës d'agitation. Ces résultats bouleversent la thérapeutique en ouvrant des horizons nouveaux sur les notions d'équilibre ou de déséquilibre biologique et leur importance pour la guérison du malade.

Henri Laborit et Pierre Deniker, qui reçoivent leur haute récompense (un prix de 2.500 dollars et une statuette en or) ce jeudi 14 novembre, à Cleveland, poursuivent actuellement leurs travaux en commun. Ils expérimentent une nouvelle substance, le S.C.T.Z., qui donne en anesthésie des résultats nouveaux, différents de ceux de la chlorpromazine utilisée par le docteur Laborit.

(Daniel Levy - Dalmas)

HENRI LABORIT
Refroidir le malade

AUTOMOBILE

Detroit contre l'Europe

REVOLUTION en vue à Detroit : les constructeurs d'automobiles américains s'apprêtent à abandonner les grosses voitures et à lancer sur le marché des petits modèles « style européen ».

C'est M. George Romney, président de l'American Motors Corporation, qui vient d'annoncer cette transformation radicale de la politique des grandes firmes de Detroit.

A la fin de 1960, selon ses prévisions, plus de la moitié des voitures vendues aux Etats-Unis ne seront pas plus volumineuses que celles qui circulent dans les rues de Paris ou de Londres.

Explication de cette évolution : *« L'automobile n'est plus, comme jadis, un véhicule pour impressionner ses voisins,* dit Romney, *il y a maintenant d'autres choses pour satisfaire l'amour-propre : les piscines, les yachts, les sports d'hiver, les maisons de campagne et les voyages en Europe. »*

Alors que la vente des petites voitures, aux Etats-Unis, représentait 1,2 % du chiffre de vente global, elle a atteint 2,6 % cette année et sera de 8 % l'année prochaine. Cette évolution du goût des automobilistes américains est reflétée par la vogue des voitures anglaises, allemandes ou françaises.

Les usines Renault annonçaient triomphalement en 1955 qu'elles avaient vendu 1.531 voitures aux Etats-Unis. En 1957, le chiffre atteint 30.000 (4.500 « 4 CV », et 25.500 « Dauphine »). Et les demandes ne sont pas toutes satisfaites, ce qui laisse présager un nouvel accroissement des ventes l'an prochain.

JUSTICE

La magistrature en émoi

EN admettant jeudi dernier une requête en suspicion légitime visant la Cour d'Appel de Toulouse, les magistrats de la Cour de Cassation ont pris une décision d'une importance exceptionnelle. Cette requête tendait en effet à convaincre certains magistrats de forfaiture.

L'affaire se résume en quelques mots :

L'ancienne épouse de M. Pegot — homme d'affaires de Toulouse, juge au Tribunal de commerce — remariée à M. Husson, s'était trouvée en conflit d'intérêt avec son premier mari lors de la liquidation de la communauté. Les experts, selon Mme Husson, se montrèrent visiblement très favorables à son premier mari. Elle porta plainte contre ces experts.

Le juge d'instruction accéda à cette plainte et renomma des experts : les mêmes. Mme Husson, ayant pu constater de surcroît que les experts n'avaient pas eu en main toutes les pièces du dossier, que certains documents avaient été falsifiés et que les confrontations devant le juge d'instruction ne s'étaient pas déroulées de façon légale, déposa alors une requête en suspicion légitime.

Selon l'Encyclopédie Dalloz de droit criminel, « il y a lieu à renvoi pour suspicion légitime lorsque, pour une raison quelconque, mais grave, l'impartialité de la juridiction saisie peut être suspectée ».

Développée par Mᵉ Labbé, devant la chambre criminelle de la Cour de Cassation, la requête de Mme Husson a été admise. Une nouvelle Cour a été désignée pour examen du litige : celle de Nimes.

Cette décision a fait l'effet d'une bombe dans le milieu de la magistrature.

Les trois dernières requêtes admises datent de 1834, 1853 et 1863. Elles concernaient d'ailleurs la Cour d'Assises qui comportait un jury de « non-magistrats ».

MARIAGE

Le décret Rossellini

TOUTES les gendarmeries d'Italie ont reçu l'ordre de signaler au pouvoir central la présence de Sophia Loren et de son mari, le producteur Carlo Ponti. Et l'on évoque sérieusement à Rome la possibilité d'une inculpation de Carlo Ponti. Motif : marié une première fois dans un pays qui ne reconnaît pas le divorce, son union avec Sophia Loren ne sera jamais légitime en Italie.

Ce nouveau couple cinématographique qui essaye en vain, avec acharnement, de régulariser une situation difficile, est victime d'un autre couple, celui que formaient les Rossellini.

En effet, pour réussir à épouser, en 1950, Ingrid Bergman, Rossellini fit prononcer son divorce en Autriche. La Cour de Turin entérina l'arrêt. C'est ainsi que le mariage célébré à l'étranger put être enregistré en Italie (et, cette semaine, rompu par un jugement de « séparation » qui n'autorise d'ailleurs pas les conjoints à se remarier).

Le Parlement italien prit alors un décret, familièrement appelé « décret Rossellini », pour qu'aucun citoyen ne puisse désormais bénéficier de la relative facilité qui permet à un Italien ayant obtenu son divorce à l'étranger de le faire ratifier par une Cour d'appel italienne. De sorte qu'eu égard aux lois de leur pays, Carlo Ponti reste un homme marié qui vit en concubinage avec Sophia Loren, ce qui va chercher dans les cinq ans de prison.

> « *Situation absurde,* s'indignent les Italiens, *qui n'empêche aucun mariage de se rompre et qui multiplie faux ménages et naissances illégitimes.* »

Pubblico peccatore

Mais il n'y a apparemment aucune chance pour qu'intervienne un adoucissement du code. Au contraire.

Un curieux procès va cependant mettre la Cour d'Appel de Florence dans l'obligation de prendre un jugement qui indiquera dans quelle mesure l'Etat est inféodé au Vatican, au moins en ce qui concerne ce délicat problème.

L'évêque de Prato, Mgr Pietro Fardelli, est poursuivi en diffamation par un certain Mauro Bellandi, épicier. Celui-ci, marié civilement devant le maire de son village, a eu la surprise de lire, le 12 août 195q, dans le journal paroissial Richioni, une lettre pastorale le désignant à la fureur publique ainsi que sa femme, interdisant que les sacrements soient accordés à leurs familles respectives et à leurs futurs enfants, et déclarant enfin que le mariage civil n'est qu'un « scandaleux concubinage ».

Le sang de Mauro Bellandi ne fit qu'un tour. Farouchement anticlérical, il ne fut pas moins scandalisé d'être publiquement traité de « pubblico peccatore » et plus encore de voir sa jeune femme « pubblica peccatrice », injure particulièrement grave et offensante aux oreilles d'un Italien. D'autant que bientôt la clientèle déserta la boutique des « peccatore ».

On tenta d'amadouer l'insulté. Rien n'y fit. Après vingt-sept ans de concordat, la Cour d'Appel de Florence aura donc à juger qui de l'évêque ou de l'épicier a offensé l'autre.

PRESSE

Ceux qui reviennent

EN 1928, M. de Carbuccia fondait *Gringoire,* hebdomadaire politique.

En 1944, M. de Carbuccia était en fuite. La Cour de justice, le condamna à cinq ans de travaux forcés par contumace.

En 1955, M. de Carbuccia revenait en France pour se faire acquitter par le tribunal militaire.

En 1957, M. de Carbuccia fonde *Grégoire,* mensuel historico-politique, annoncé pour la fin du mois (Rédacteur en chef : Pierre Dominique, collaborateur de *Rivarol* et de *Paris-presse*).

Seuls les morts (25 millions dans les camps de concentration) ne reviennent pas.

LES AMOUREUX

Font de jolis rêves...

Pourtant, une fois mariés, 30 % d'entre eux découvrent qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre !

Saviez-vous que « l'Orientation Nuptiale », prestigieuse réalisation scientifique française, vous donne des possibilités de choix inconnues jusqu'ici ? Qu'elle vous permet de découvrir dans un temps record l'être qui est *vraiment* « fait pour vous », de faire le mariage d'amour dont vous rêvez dans une liberté totale, d'éviter la plupart des risques habituels « d'incompatibilité d'humeur », enfin de connaître aujourd'hui le merveilleux romantisme des amours de demain ?

« Monumentale » (*Constellation,* mars 1953).

« Digne d'intérêt » (*Le Figaro,* 3 février 1955).

« Plus fort que l'Amérique » (*Marie-France,* 22 septembre 1952).

« Rien au monde d'équivalent » (*Paris-Presse,* 4 juin 1954).

GRATUIT. Demandez aujourd'hui même la passionnante brochure illustrée sur « l'Orientation Nuptiale ».

L'Institut d'Orientation Nuptiale (ES 3), 94, rue Saint-Lazare, PARIS, vous l'offre gracieusement, sous pli discret et sans aucun engagement.

Joignez seulement 3 timbres pour frais d'envoi.

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

AMOUR

Des millions de belles-mères

● *Rossellini n'a qu'un reproche à faire à Ingrid Bergman.*

DEUX cents journalistes et photographes ont stationné pendant quarante-huit heures via Bruno Buozzi, devant la résidence romaine d'Ingrid Bergman. Ils venaient essayer de fixer son image dans son dernier rôle : celui de l'épouse bafouée et digne. Un rôle qui la réconciliera définitivement avec l'Amérique où l'on pourra tirer de son histoire une bande dessinée intitulée : *Le péché ne paie pas.* C'est vrai. La vertu non plus, mais c'est une autre histoire.

Ingrid Bergman est apparue, belle comme une journée d'août, 41 ans, juste assez meurtrie pour que son visage soit creusé d'un pathétique éclat, interprète idéale de son propre drame. Très pâle, très calme, affrontant la meute avec cet air bienveillant de souveraine consciente des obligations de sa charge, qu'elle oppose toujours aux curieux, elle a jeté : *« Nous avons fait une déclaration, je n'ai rien à dire de plus... »* Puis elle s'est engouffrée dans l'immeuble ultra-moderne où se trouve son appartement, série de pièces immenses parsemées de fabuleux jouets minutieusement agencés par Rossellini pour son fils. Un cheval mécanique grandeur nature, entièrement articulé... Un théâtre de marionnettes siciliennes...

Là, Ingrid Bergman a débattu pendant trois jours avec ses proches — une amie personnelle, la sœur et le beau-frère de Rossellini — l'avenir immédiat de ses enfants : Robertino, extraordinaire petit garçon de 7 ans beau et grave comme l'amour dont il fut le fruit scandaleux, Isotta et Isabella, ces drôles de petites jumelles qui ne se ressemblent pas.

INGRID BERGMAN ET ROSSELLINI PHOTOGRAPHIÉS PAR LE MAGAZINE ITALIEN « EPOCA », A ORLY...
Après onze mois de séparation...

La vertu et le vice

Qu'elle en ait obtenu la garde est peut-être le plus étonnant dans cette affaire, quand on sait l'attachement passionné, animal, qui lie Rossellini à ses enfants.

Mais l'Inde, où il vient de passer onze mois, opère de ces miracles...

« Les enfants ont besoin d'une maison, dit Ingrid Bergman. *Et la maison pour eux, c'est là où est maman. »*

Maman partant pour Londres, où elle commence cette semaine un film avec Cary Grant, elle a voulu les emmener. Mais Robertino vient d'entrer à l'école à Rome, l'une des jumelles relève à peine d'une mauvaise grippe. Alors Bergman est partie seule.

Qu'importe les affaires de famille de cette charmante femme ? Hélas ! elle doit des comptes au monde entier et elle le sait. On ne devient pas impunément l'une des figures de la mythologie moderne.

Elle a incarné, tour à tour, pour le monde puritain, la vertu et le vice. Elle a été celle par qui le scandale arrive.

Après douze ans d'hypocrisie bien comprise auprès d'un mari ennuyeux et sûr comme un potage aux légumes, le docteur Peter Lindstrom, elle a rompu le pacte, dénoncé le mythe du bonheur hygiénique vendu sous cellophane avec garantie du cardinal Spellman : sécurité, santé, stabilité. Les apparences de la vertu donnant la main aux bons placements, cela ne faisait donc rien pour le bonheur ? On s'en doutait un peu, mais en se jetant, en 1949, dans les bras de Roberto Rossellini, Ingrid Bergman le hurla. Et personne ne put faire semblant de ne pas l'entendre : elle mettait au monde, alors qu'elle s'appelait encore légalement Mme Lindstrom, la preuve insolente d'un amour dont l'éclat superbe refusait la clandestinité. De sorte que le nouveau-né le plus tapageur du monde fut officiellement déclaré de parents inconnus.

Prélude italien

L'Amérique a mis huit ans pour l'absoudre. Mais pas pour la comprendre. Dans son incarnation de l'amoureuse vibrante offrant en même temps l'image de la maternité radieuse, elle n'a jamais été tolérée. Si encore elle avait cédé à un quelconque prince de Monaco ! Mais cet Italien sombre, taciturne, méprisant, qui cassait la figure des photographes au lieu de négocier avec le plus offrant le premier cliché de son fils... Un suppôt de Satan.

Enfin. Voilà sainte Ingrid exorcisée. Rien ne s'oppose désormais à ce qu'on la propose de nouveau à l'adoration des foules. Au contraire. Elle apparaitra désormais comme le vivant symbole de l'échec qui sanctionne le crime de l'épouse adultère.

L'idéal serait maintenant qu'elle consentit à renier les années de désordre et à faire quelque piquante déclaration sur la cruauté mentale de son suborneur.

Mais, pour cela, il ne faudra pas trop compter sur elle. La déclaration qu'ils ont signée en commun donne le ton qu'ils entendent conserver : *« Un passé inoubliable, l'amour pour nos enfants et notre réciproque et profonde affection garantissent la sérénité de nos futurs rapports. »*

C'est parfait. Tout ce qu'elle fait, d'ailleurs, touche à la perfection. C'est même le seul reproche que Rossellini puisse lui adresser. Y a-t-il plus fatigant ? Lui, il est tout le contraire. Feu et cendres.

La séparation prononcée pour « incompatibilité d'humeur » le jeudi 7, à midi, dans une petite salle du Palais de Justice de Rome, entre les époux Rossellini, par le juge Mario Elia, qui entre ainsi dans la petite histoire, n'est que le prélude italien au divorce qu'elle va maintenant demander.

Suédoise divorcée en Amérique, mariée par procuration au Mexique avec un Italien divorcé en Autriche, il lui faudra sans doute de longues années pour que des tribunaux successifs légalisent une situation dont la complication juridique a déjà englouti quelques millions de lires en honoraires et en communications téléphoniques internationales, du temps qu'il s'agissait de ratifier son mariage.

Tragédie ou vaudeville

Il eût été plus commode sans doute et plus conforme aux pronostics de leurs amis que se dilue dans la tendresse et la tolérance réciproques une

NOUVEAU !

LE SUPER Electrophone 2 HAUT-PARLEURS 4 vitesses

18.500 F. au lieu de 35.000 F

Nouveau : 2 haut-parleurs
Nouveau : une prise pour un haut-parleur supplém.
Nouveau : 4 vitesses : 33, 45, 78 et... 16 t.
Nouveau : une prise stéréophonique.

Appareil complet indépendant de votre radio

GARANTIE contre tout vice de fabrication DROIT DE RETOUR

Pub. Y. Alexandre

et GRATUITEMENT 6 chefs-d'œuvre sur Microsillon haute fidélité

MOZART - Symphonie n° 26 en mi-bémol. Orch. Philharm. Neerlandais. Dir. Otto Ackermann.
BEETHOVEN - Sonate n° 24 en fa dièse "A Thérèse".
BACH - Toccata en fa. Orgue: R. Schreiner
VIVALDI - Concerto en ut pour 2 trompettes. Orch. Philharm. Neerland. Dir. Otto Ackermann.
BERLIOZ - Carnaval Romain. Orch. Philharmonique Neerlandais. Dir. Walter Goehr.
CHOPIN - Fantaisie impromptu. Robert Goldsand, piano

Cet appareil d'avant-garde vous est offert au-dessous de son prix de revient, pour vous encourager à avoir, vous aussi, une belle collection de disques. *Pour faire connaître et apprécier la beauté et les joies de la musique à un nombre toujours plus grand d'adhérents (il y en a déjà près de 2 millions dans le monde entier), la Guilde Internationale du Disque doit mettre à leur disposition, à un prix exceptionnel, un électrophone de haute fidélité, muni des tout derniers perfectionnements, sans quoi ses somptueux enregistrements risqueraient d'être trahis.*

Un appareil de grande classe. Ce nouvel électrophone vous permet d'écouter tous les disques, 33, 45, 78 et même... 16 tours, avec une fidélité, une pureté, une "présence" tenant du prodige. Il comporte, en outre, deux haut-parleurs dans un couvercle détachable et deux prises spéciales : l'une pour un troisième haut-parleur mobile, l'autre pour un microphone et les procédés stéréophoniques de demain.

18.500 F au lieu de 35.000 F. 35.000 F, c'est le prix normal d'un appareil de cette qualité. La différence est due à la puissance mondiale de la Guilde, à son principe de vente directe et à sa fabrication de précision en très grande série. Les 16.500 F que vous économisez sur cet appareil ne sont qu'un début : vous recevrez gratuitement, avec votre électrophone, six magnifiques chefs-d'œuvre et une documentation sur les avantages dont vous pourrez bénéficier lors de l'achat de vos disques.

Aucun risque : Garantie - Droit de retour. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, retournez le tout dans les 5 jours qui suivront la réception et vous serez immédiatement remboursé. Passez votre commande aujourd'hui (nous risquons de manquer d'appareils).

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE : 222, rue de Rivoli. Visitez-nous à PARIS : 20, rue de la Baume ; 4, rue de Vienne ; ★ 49, rue Vivienne ; ★ 90, rue de Vaugirard (S'-Placide) ★ BORDEAUX : 123, cours Alsace-Lorraine. ★ GRENOBLE : 1, Pl. de l'Etoile (rue Lesdiguières). ★ LILLE : 9, place de Béthune. ★ LYON : 23, place des Terreaux. ★ MARSEILLE : 26, rue de l'Académie. ★ NICE : 12, rue Chauvain. ★ ROUEN : 59, rue Jeanne d'Arc. ★ STRASBOURG : 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons.

BON DE COMMANDE
Guilde Internationale du Disque 222 r. de Rivoli PARIS
Veuillez m'envoyer avec les 6 enregistrements, votre électrophone 4 vitesses aux conditions que j'indique en cochant l'une des formules.
☐ Electrophone, paiement comptant : 18.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 19.000 F. Il est bien entendu que mon versement me sera immédiatement remboursé si, après essai, je retourne appareil et enregistrements dans les 5 jours qui suivront la réception.
☐ Electrophone en 2 versements : 19.200 F : ci-joint acompte 6.000 F (+ 500 F de frais d'envoi) soit 6.500 F. Le solde : 12.700 F suivra 5 jours après réception (sauf si je renvoie le tout).
☐ Electrophone standard, 33, 45, 78 tours, comptant : 15.500 F (+ 500 F de frais d'envoi). Ci-joint 16.000 F
de règle ci-joint (Cochez ☐ ci-dessous) par ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ virement postal 3 volets C.C.P. 7.120.00 Paris.
☐ Documentation gratuite sur vos disques.
NOM
ADRESSE EX 211 A

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSEES Thé et soirée tous les jours avec les orch. RENATO et LE SENECHAL

GABY TAGADA CLUB 9, rue Delambre DAN. 81.52

Fernand RAYNAUD SULLY d'AUTeuil 71-10 DANS LA NOUVELLE REVUE H2 O

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

S.SOLIDOR - H.BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Club du Vieux Colombier
STRIP-TEASE - ATTRACTIONS - DANSE

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !" de Louis Guérin & Fredery

(« Oggi ».)

... ET A LEUR ARRIVÉE A ROME
Après huit jours de discussion

union qu'Ingrid Bergman ne souhaitait pas rompre, terrifiée à la perspective d'alimenter de nouveau la chronique scandaleuse. Mais les grandes amours, lorsqu'elles méritent cette épithète, portent en elles la tragédie. Pas le vaudeville.

Dans les légendes, la mort intervient à point pour emporter Tristan et Roméo, Yseult et Juliette avant qu'ils ne deviennent indulgents, affectueux, pères de famille et infidèles. Dans la vie, les grands amants n'en étaient point s'ils acceptent de voir se muer en fausse monnaie l'or pur qu'ils ont un moment possédé.

Aussi Margot ne doit-elle pas pleurer. Le triste eût été que les héros de l'histoire d'amour la plus retentissante depuis vingt-cinq ans — depuis les Windsor — trahissent leur passé comme ils ont failli le faire en devenant un couple « bien parisien ».

Le beau eût été qu'ils sachent mener jusqu'au terme de leur vie un amour totalement accompli. Il y a trois ans qu'il n'en était plus question.

Sur les maladies dont périssent les amours, les renseignements ne manquent pas. Le microbe qui a tué celui-ci est relativement facile à identifier.

Elle l'admirait. Il était ébloui qu'elle l'admirât. Pour que cette posture psychologique se maintienne, il aurait fallu que leur collaboration soit fructueuse, qu'il demeure admirable, qu'elle demeure le somptueux miroir où il se voyait si beau.

Elle fut restée soumise à un grand réalisateur. C'est le metteur en scène qu'elle a aimé avant l'homme lorsqu'elle a vu, dans un petit cinéma de New York, *Rome ville ouverte*. C'est au metteur en scène qu'elle s'est remise. C'est cette soumission, cette joie pure de la soumission librement consentie à l'homme supérieur qui la fit si longtemps heureuse.

Il serait resté épris d'une actrice qu'il aurait recréée plus illustre encore.

Au lieu de quoi, il semble qu'ils se soient mutuellement stérilisés. Echec, *Stromboli*. Echec, *Europe* 51. Echecs, *Voyage en Italie*, *La Peur*.

Au moins un...

L'un et l'autre le savaient. Si encore ils s'étaient enfoncés ensemble. Ils auraient pu continuer à s'admirer l'un l'autre, courageux dans l'adversité. Mais lorsqu'il fallut « faire de l'argent » pour soutenir l'opulent train de vie que Rossellini le magnifique mène par nature, les contrats se mirent à fleurir sous les pas d'Ingrid Bergman seule. Et à la condition qu'elle tourne seule des films dont il lui détaillait la vulgarité, l'inspiration purement commerciale, tout ce dont elle avait prétendu s'échapper en le choisissant pour maître.

Il s'était perdu à vouloir faire des films plus grands que lui. Elle se retrouvait en acceptant des rôles plus petits qu'elle. La route commune était barrée.

« Vous en connaissez beaucoup, des hommes capables de lâcher une femme qui peut gagner 500 millions par an? » disent aujourd'hui les amis italiens de Rossellini.

Il y en a eu au moins un.

Les enfants, l'affection, les soucis, les habitudes que tisse la vie conjugale auraient pu les garder liés. Mais Rossellini est un Méditerranéen. Avec les femmes, il fait l'amour, pas l'amitié. Et puis l'œil et l'oreille énormes du public et de ceux qui travaillent à le rassasier sont aux couples célèbres ce que l'œil et l'oreille d'une belle-mère sont à un ménage en difficulté. Encore peut-on parfois se soustraire à une belle-mère. Mais on ne sauve pas un mariage chancelant, cernés par des millions de témoins.

En un mot, parfaite

Que Rossellini soit épris aujourd'hui de Mme Sonali Das Gupta, dame hindoue avec laquelle il se trouvait en Suisse, est un incident secondaire. Il en fallait un sur lequel le couple galopant vers la débâcle viendrait se rompre.

Imprévisible, Rossellini peut, demain, dans le désordre et la nonchalance, refaire un chef-d'œuvre ou disparaître dans l'Asie profonde. Il a 52 ans, un physique quelconque, un estomac capricieux, mais là où il passera, il charmera s'il le désire. Les femmes, les hommes, les enfants, les oiseaux. Il songe maintenant aux Chinois, dit-on.

Informé, le docteur Peter Lindstrom, remarié depuis trois ans avec une pharmacienne, a ri.

Solitaire, Ingrid Bergman peut, dans l'ordre et le travail, reprendre sa place parmi les champions du box office. Elle a 41 ans, une beauté solide et trois contrats.

Et peut-être saura-t-elle maintenant chanter avec le poète :

J'ai choisi de rester fidèle
Pour rien, pour le souci du temps
Pour pouvoir dire : elle était belle
La vie au creux de mon amant.

Car elle est, en un mot, parfaite.

SYLVIE LEBLANC.

A voir

En exclusivité :

● **Un Amour de poche** (humour et science-fiction) ● **La Rue de la Honte** (respectueuses japonaises) ● **Un Roi à New York** (quand même) ● **Le Prince et la Danseuse** (pour passer deux heures) ● **Les Nuits de Cabiria** (tendre Fellini) ● **La Nuit des Forains** (inquiétant Bergman) ● **Porte des Lilas** (poésie des faubourg) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

Nous vous rappelons :

● **Œil pour œil** (dans les quartiers) ● **Les Espions** (La Royale, Royal Haussmann) ● **La vie criminelle d'Archibald de la Cruz** (Bonaparte, Cinéma Caumartin) ● **Douze hommes en colère** (Plazza). ● **Un condamné à mort s'est échappé** (Acacias, Hôtel-de-Ville) ● **La Blonde explosive** (Ciné-Ternes) ● **Sept ans de réflexion** (Mac-Mahon) ● **Guerre et paix** (Agriculteurs) ● **Les Portes de la Nuit** (Ranelagh) ● **Sous les toits de Paris** (Champollion) ● **Le train sifflera trois fois** (Noctambules) ● **Vous ne l'emporterez pas avec vous** (Studio Bertrand).

AU CINÉMA

BOMBE ET SCIENCE-FICTION

par J.-P. VIVET

UN AMOUR DE POCHE
film de Pierre Kast (Paramount, Elysées-Cinéma, Les Folies, Palais-Rochechouart, Lutétia, Sélect).

LES FANATIQUES
film d'Alex Joffé (Berlitz, Paris, Wepler).

TANDIS que les films des réalisateurs confirmés, René Clair, Duvivier, Clouzot, lancés simultanément dans les circuits d'exclusivité, le mois dernier, avec une hâte peut-être inconsidérée, connaissent des fortunes diverses, voici que sortent cette semaine deux films français réalisés par des « moins de quarante ans », ce qui au cinéma représente l'extrême jeunesse.

L'un, Un Amour de poche, porte la signature de Pierre Kast dont on n'avait pu voir jusqu'à présent que des courts métrages; l'autre, Les Fanatiques, celle d'Alex Joffé dont la carrière a été beaucoup plus rapide, puisqu'on lui doit déjà la mise en scène de Lettre ouverte, Les Hussards, Les Assassins du dimanche.

Un charmant Tanagra

Un Amour de poche, c'est l'intrusion de la comédie américaine dans la science-fiction. Quand Pierre Kast et France Roche, auteur avec lui du scénario, imaginent la découverte d'un produit capable de « mettre en conserve » les êtres humains, en les réduisant vingt-cinq fois et en les pétrifiant, c'est moins pour nous entraîner dans un univers fantastique que pour donner un tour nouveau aux complications sentimentales d'un jeune premier de laboratoire dont une fiancée irascible et une petite amie insupportable se partagent le cœur.

Pour se soustraire à la jalousie de la fiancée, la petite amie profite de la découverte miracle pour se transformer en un charmant Tanagra que son amoureux n'a plus qu'à transporter dans sa poche en attendant l'occasion propice pour la rendre à sa forme primitive. C'est simple, c'est pratique... jusqu'au jour où une main vengeresse dérobe la petite statue.

Il y a dans le film de Pierre Kast des longueurs, et les interprètes, Jean Marais, Agnès Laurent, Geneviève Page elle-même, n'ont pas toujours la désinvolture qu'on attend. Mais il y a aussi des idées ravissantes, une réelle fraîcheur d'imagination, de l'humour et de la poésie. C'est plus qu'on ne trouve souvent au cinéma.

Alex Joffé a lui aussi des idées et, qui plus est, une grande maîtrise dans le maniement de la caméra et des acteurs. Mais son film qui, lui, se situe dans un univers d'une réalité, hélas ! quotidienne, pèche par un mépris exagéré de la vraisemblance.

Joffé, indiscutablement, a pensé à Hitchcock en construisant cette histoire qui se passe tout entière, en une heure et demie, sur un aérodrome et où on assiste aux efforts contradictoires d'un révolutionnaire sud-américain qui voudrait déposer une bombe dans un avion, et d'un de ses camarades qui voudrait empêcher ce geste criminel. Mais si ses intrigues font une part tout aussi grande à l'artifice, Hitchcock s'efforce toujours de le faire oublier par un sens du détail exact que Joffé est loin de posséder.

Invraisemblances

Sans être un habitué des aérodromes ou un spécialiste des questions aéronautiques, on surprend Joffé à tricher vingt fois avec la réalité pour permettre à son terroriste de prendre l'avion et d'en ressortir, toujours avec sa bombe, une demi-minute avant qu'elle n'explose.

Mais Pierre Fresnay, dans le rôle difficile du révolutionnaire impitoyable, retrouve des qualités souvent gaspillées et Michel Auclair fait aisément croire qu'il existe des révoltés au cœur tendre.

Les Fanatiques n'est pas le grand film qu'on pouvait espérer de Joffé. Mais il suffit pour qu'on attende avec intérêt sa prochaine réalisation.

VENTE MOBILIÈRE

Me BLACHE, commissaire-priseur
à VERSAILLES
3, impasse des Chevau-Légers
LE DIMANCHE 17 NOVEMBRE à 14 h.
Tableaux - Porcelaines - Argenterie
Bronzes : Cartel L. XV, appliques L. XVI
BIJOUX - FOURRURES
TRES BEAUX SIEGES ET MEUBLES des EPOQUES L. XV, L. XVI et XIXe
certains estampillés des maîtres ébénistes
TAPISSERIES - TAPIS D'ORIENT
Experts : MM. Damidot, Lacoste, Paris
Expo : vendredi 15 de 21 à 23 h. et samedi 16 de 9 à 18 h.

FOLIES-BERGÈRE
Pour nos clients venant à Paris
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
(sans augmentation de prix)
Ecrire 8, RUE SAULNIER

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LA NUIT DES FORAINS
d'INGMAR BERGMAN
LES MAITRES FOUS
de J. ROUCH, 1er Prix Venise 1957

AU THÉATRE

LA CRITIQUE DES PROFONDEURS

par ROBERT KANTERS

NOUS LES TAVANT
Trois actes de Pierre Chevrillon (le lundi à Edouard VII).
LE SABRE DE BOIS
de M. Jacques Bloch-Morhange (à la Comédie de Paris).
SCABREUSE AVENTURE
d'après Dostoïevski (le mardi au Vieux-Colombier).
LES PIGEONS DE VENISE
d'Albert Husson (au théâtre Michel).

Il y a des semaines où le critique dramatique est une sorte de scaphandrier : il lui faut descendre soir après soir dans les grands fonds déserts de la bêtise et de la prétention. C'est pourtant un métier décrié. Il y a même, depuis quelques semaines, une grande offensive d'auteurs, d'acteurs et de metteurs en scène contre un critique dont le tort est de pouvoir, comme l'entracte dans une définition célèbre de Tristan Bernard, vider les baignoires, et même les fauteuils d'orchestre. Les gens de théâtre le craignent et le flattent, ils lui dénient tout jugement quand il est sévère et citent avec attendrissement sa moindre parole favorable : M. Jean-Jacques Gautier est un peu l'homme qu'ils aimeraient haïr.

En fait, une campagne comme celle-là place tout homme honnête dans l'obligation de défendre l'accusé. On connaît bien les limites de M. Gautier, qui sont des limites de tempérament intellectuel : il y a un théâtre pour lequel il a l'indulgence facile, un autre auquel il ne comprend pas grand-chose, dont il méconnaît les prolongements et les possibilités, auquel il porte des coups durs qui sont parfois des coups bas. Mais enfin, il est d'une indépendance inflexible, il n'a pas (que l'on sache) de pièces dans ses tiroirs, sa femme ne joue pas la comédie et ne fait pas de mise en scène, il n'est pas obligé par ambition académique de trouver bonnes les pièces des académiciens, il ne se sent point la vestale timide ou le thuriféraire fidèle de tel ou tel temple de l'art.

Si la campagne lancée contre lui devait réussir, il n'y aurait plus de critique dramatique à Paris, car chacun d'entre nous pourrait être menacé par une coalition d'auteurs aigris et de génies méconnus. « Notre plus grand poète, c'est Victor Hugo, hélas ! » disait Gide. En l'attaquant, on va faire de celui-ci, hélas ! notre plus grand critique.

Un bourreau

Or, le critique, c'est un homme qui est soumis non seulement à la torture par l'espérance, parce qu'il espère chaque fois que sa soirée sera bonne, mais aussi à la torture par la laideur et par la sottise, parce qu'il va voir ce que vous ne verrez sans doute jamais.

En ce sens, il y a du bourreau chez M. Pierre Chevrillon, et d'ailleurs sa pièce est pavée de bonnes intentions. Une famille bourgeoise où l'on étouffe, la belle-fille torturée parce que le fils préféré est disparu et peut-être mort, le souci de la lignée des Tavant, la servante au grand cœur... bref, tous les poncifs exprimés par des personnages raides dans une langue d'une platitude sans défaillance.

Pourquoi s'est-il trouvé des gens pour encourager l'auteur, des comédiens pour jouer (d'une manière débile, sauf Mme Mady Berry dans le rôle préfabriqué de la bonne) cette œuvre ailleurs que devant les intimes ?

Quant à M. Bloch-Morhange, c'est sans doute un homme d'esprit : sa comédie est pleine de ces formules bien frappées qui, au cours d'un dîner, vous font à bon droit une réputation de drôlerie, de courage et de férocité. Mais cela ne suffit absolument pas sur une scène s'il n'y a pas une pièce et des personnages.

Une pièce à clés

Le Sabre de bois nous fait assister aux évolutions d'un ministre qui a été le boute-feu dans une affaire exactement analogue à celle de Suez et qui réussit, à force de palinodies et d'entourloupettes, non seulement à esquiver ses responsabilités, mais encore à devenir président du Conseil. S'il y a des clés précises, la pièce reste fermée pour celui qui ne les a pas. Et si c'est une construction de l'esprit, M. Bloch-Morhange, dont le métier, je crois, est d'introduire ses lecteurs dans les coulisses du monde politique, nous en donne ici une vision que même un poujadiste trouverait primaire. Il faut dire aussi que la pièce est sabotée par des comédiens ignorants et incapables.

On en arrive alors à considérer avec quelque indulgence l'adaptation d'une nouvelle de Dostoïevski par M. Georges Annenkoff. On assiste à un mariage de la vieille Russie, avec des chants, des danses, des beuveries. Ce sont de braves gens qui s'amusent entre eux, et même, si on ne sait pas très bien pourquoi on a été invité, on n'a pas envie d'être dur, mais seulement de partir sur la pointe des pieds quand la plaisanterie devient longuette.

Que pigeon vole...

Et on en arrive à considérer comme excellente la nouvelle pièce de l'auteur de La Cuisine des Anges. Dans un hôtel de Venise, infailliblement les amoureux se brouillent au bout de deux ou trois jours. C'est qu'il y a là un voyageur solitaire : il y a dix ans, dans ce même hôtel, il a été abandonné par sa jeune femme : il se venge et se distrait en défaisant les couples par des insinuations, des calomnies, des petits mensonges. Réussira-t-il à séparer Juliette et Frédéric, un véritable couple idéal ? Ou bien lui-même...

Vous savez bien qu'à la fin du deuxième acte, il aura réussi, et à la fin du troisième, échoué. M. Albert Husson nous entraîne sur des chemins où tout est prévu, mais il a réussi à nous ménager quelques surprises au passage, deux ou trois scènes drôles, deux ou trois scènes jolies.

Le langage est décent, tous les personnages sont sympathiques. Mlle Brigitte Auber est charmante, M. André Bervil est drôle, M. Louis Ducreux n'est pas un mauvais diable, les autres (Mlle Eva Damien, MM. Michel François, Sacha Briquet) ne sont pas mauvais non plus. En remontant de nos grandes profondeurs, le superficiel devient une qualité. Faisons à pièce gentille, gentil visage et que pigeon vole...

R. K.

LA SEMAINE

Recettes

De tous les films sortis depuis le début de la saison, c'est une comédie avec Noël-Noël, *A pied, à cheval, en voiture*, qui a réalisé jusqu'à présent les plus fortes recettes d'exclusivité : 96 millions (chiffre communiqué par notre confrère *Le Film français*). *Œil pour œil*, au terme de son exclusivité, n'a atteint que 56 millions.

Parmi les films encore à l'affiche, *Porte des Lilas* vient en tête avec 71 millions (en cinq semaines), suivi de *Retour de manivelle*, 62 millions (six semaines), *Les Espions*, 59 millions (trois semaines), *Pot-Bouille*, 53 millions (deux semaines).

Un roi à New York, en une semaine, a fait 34 millions.

Périclès en perdition

La critique a été unanimement chaleureuse à l'égard du grand spectacle qu'a monté Christian Casadesus au Théâtre de l'Ambigu, mais ce *Périclès, prince de Tyr*, a rebuté le public.

Emus de voir tant d'efforts financiers et artistiques consommés en vain, les directeurs et animateurs de théâtres rivaux se sont associés pour sauver *Périclès*. J.-L. Barrault, J.-P. Grenier, A.-M. Julien, Raymond Rouleau ont publié un communiqué. Ils signalent que *Périclès, prince de Tyr*, est une féerie aux multiples décors, et non pas un drame effrayant ou un canular du grand Will.

A voir

CREATIONS
● **La Famille Hernandez** (bonne humeur et folklore algérois) ● **Maria Pineda** (une romance populaire) ● **Ouragan sur le Caine** (une tempête morale) ● **Mangeront-ils ?** (Hugo pour rire) ● **Romanoff et Juliette** (divertissant) ● **La Mégère apprivoisée** (d'après Shakespeare) ● **Périclès** (un roman en images) ● **Le Journal de Anne Frank** (un document poignant) ● **Histoire de Vasco** (un conte de tendresse et de mort).

UNE AUTRE PIÈCE

● *Une grande famille toute simple.*

La Famille Hernandez

au Théâtre Antoine.

La *Famille Hernandez*, venue d'Alger avec ses cousins, ses amis et ses voisins, a séduit Paris. Ils ont tous débarqué en septembre au Théâtre d'Aujourd'hui pour quelques jours. Maintenant ils sont au Théâtre Antoine jusqu'au mois de janvier.

Scènes de la vie populaire algéroise prises sur le vif par ses interprètes de chaque jour, par vingt-trois comédiens improvisés, qui ont plutôt l'habitude de vendre des billets de loterie, de cuire des gâteaux ou de cirer des chaussures dans le quartier espagnol de Bab-el-Oued.

Geneviève Bailac, qui a fondé le Centre Régional d'Art dramatique d'Alger, les a réunis. Elle essaye depuis dix ans de créer un théâtre d'expression purement algérienne. Gabriel Audisio écrivit pour sa troupe, à moitié musulmane, *La Clémence du Pacha*. Elle monta *La Farce du Cuvier* et fit rayonner le répertoire classique à travers l'Algérie, mais jamais encore elle n'avait réussi à s'imposer en France. Le C.R.A.D. restait à Paris une troupe de province.

Cette fois, Geneviève Bailac a gagné. *La famille Hernandez* c'est plus un divertissement folklorique qu'une pièce de théâtre; c'est plus une revue locale qu'un spectacle, mais c'est aussi plus gai qu'une comédie, plus animé qu'une mascarade, plus sincère qu'une exhibition.

Sans artifice, sans recherche, sans texte même, ces vingt-trois personnages ne sont qu'eux-mêmes. Si leur verve s'essouffle, si leurs drôleries s'épuisent, c'est parce qu'ils sont authentiques. Ils ne créent aucune situation qu'ils n'aient vécue, ils n'inventent aucune phrase qu'ils n'aient dite. Ils sont les propres modèles de leurs imitations.

MICHELE MANCEAUX.

EXPOSITIONS

Moderne

● **JACQUES VILLON (de la taille de Cézanne)**, au Salon d'Automne, Grand-Palais. ● **POLIAKOFF (abstrait-roi)**, huiles chez Creuzevault, 9, avenue Matignon, gouaches chez Berggruen, 70, rue de l'Université. ● **POUGET (abstrait d'état)**, Claude Bernard, rue des Beaux-Arts. ● **OSCAR DOMINGUEZ (le triomphe du Cro-Magnon)**, rive gauche, rue de Fleurus. ● **MAGNELLI (retour du pionnier)**, Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré. ● **CARZOU (paysages tirés à plus de quatre épingles)**, David et Garnier, 6, avenue Matignon. ● **BLENY (charme et rigueur de la forme)**, 93, faubourg Saint-Honoré. ● **MARCEL ROCHE (la vie commence à 60 ans)**, Galerie Vendôme, 2, rue de la Paix. ● **LE TOUMELIN (recommandé par André Breton)**, Galerie d'Orsay, 73 bis, quai d'Orsay. ● **VOLTI, sculptures (à la gloire du corps féminin)**, Maison de la Pensée, rue de l'Elysée. ● **ANDRE VERDET (poésies graphiques)**, Bénézit, 20, rue de Miromesnil. ● **JEAN COCTEAU (livres et dessins)**, Matarasso, 36, boulevard Dubouchage, à Nice. ● **LUMIERE ET COULEUR ; Les gemmaux (la reproduction est-elle un art ?)** chez Kodak, 37, avenue Montaigne. ● **ENCHANTEMENT DU REEL (l'imitation est-elle de la peinture ?).**

Classique

● **PORTRAITS D'ANCETRES (art chinois)** au musée Guimet. ● **TIGRES ET CHATS (art japonais)**, chez Ostier, 26, place des Vosges. ● **3.000 ANS DE BIJOUTERIE**, au musée de Saint-Germain-en-Laye. ● **SEYSSAUD (un grand peintre provençal trop peu connu)**, Merenciano, 7, rue Fortier, à Marseille. ● **KANDINSKY (bilan d'une prophétie)**, musée d'Art Moderne, à partir du 15 novembre.

GALERIE ROMANET
La plus belle galerie de Paris
ENCHANTEMENT DU RÉEL
ANDRÉ ARBUS, YVES BRAYER, CHAPELAIN-MIDY
ROBERT HUMBLOT, JEAN PICART LE DOUX
18, Av. MATIGNON

JEAN COMMERE
150 Dessins et Aquarelles
Vernissage le 15 novembre au 30 décembre
MONIQUE DE GROOTE, 20, av. Kléber - PAS. 68-19

PEINTRES DE PARIS
1, rue Thérèse - PARIS (1er)
Etienne LOVY
Du 13 novembre au 3 décembre

BLENY
Du 8 au 30 novembre
GALERIE 93
93, Faubourg-Saint-Honoré - BAL. 07-21

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS - BAB. 02-21
PEINTRES DE BOURGOGNE
Jean RENAUT
Lucien MARTINET
SCULPTURES ANCIENNES BOURGUIGNONNES
29 novembre - 21 décembre 1957

GALERIE DANIEL CORDIER
8, rue de Duras
TABLEAUX ABSTRAITS
d'une peintre anonyme
de LENINGRAD
Du 16 octobre au 20 novembre

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
L'ATELIER DE JUAN GRIS
22 peintures de 1926 et 1927
Jusqu'au 23 novembre
Ts l. j. ouv. sf lundi de 10 à 12 h. et 14 h. 30 à 18 h.

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon - LIT. 24-19
PEVERELLI

CALENDRIER DES GALERIES D'ART

Galerie MAEGHT
BRAQUE - MATISSE - CHAGALL - MIRO
KANDINSKY - GIACOMETTI - TAL-COAT
BAZAINE - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER
30, rue La Boétie
HERVIGO
« Regards sur le Tchad »

Galerie BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse (6e)
BAZAINE - BAUMEISTER - BERTHOLLE
BIALA - BISSIERE - CHELIMSKY - FIORINI - KANDINSKY - KLEE - LAURENS
LEGER - LOUTTRE - MANESSIER - MOSER
NALLARD - PICASSO - REICHEL - STAEL
SEENES - TOBEY - VIEIRA DA SILVA

Sagot Le Garrec, 24, rue du Four. LOUIS FAVRE, lithographies en couleurs.

LA SEMAINE

Beethoven en tête

D'APRES une enquête menée cette semaine auprès de quelques disquaires parisiens, Beethoven, Tchaïkovsky et J.-S. Bach demeurent les compositeurs les plus demandés du public.

C'est surtout avec ses *Symphonies* que Beethoven vient en tête : vous trouverez ci-dessous une discographie comparée de sa *Troisième Symphonie*, dite « Héroïque ».

En ce qui concerne les œuvres elles-mêmes : *Les quatre saisons* de Vivaldi et l'*Adagio* de Tomaso Albinoni ont connu les ventes les plus fortes l'année dernière. Le best-seller prévu pour cette saison : le *Concerto pour deux mandolines* de Vivaldi.

A la différence des amateurs de disques de variétés, la clientèle « classique » se soucie assez rarement des interprètes. Seuls 15 % des acheteurs (les vrais discophiles) recherchent une interprétation particulière. 5 % demandent conseil et se laissent guider par le disquaire.

Les disquaires ont remarqué que les discophiles néophytes étaient d'abord attirés par la musique orchestrale romantique, mais qu'à mesure que leur goût se formait, ils évoluaient vers la musique de chambre et remontaient dans le temps : musique du XVII[e] et de la Renaissance.

UN CHEF-D'ŒUVRE

Un drame ou une architecture

BEETHOVEN

Symphonie « *Héroïque* », Philharmonia Orchestra, dir. Otto Klemperer (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 557 Columbia) ; Orchestre Philharmon. de Vienne, dir. Wilhelm Furtwängler (1 d. 30 cm. 33 t. FALP 287 La Voix de Son Maître).

IL existe actuellement en France quinze enregistrements de la *Symphonie « Héroïque »* de Beethoven. Le plus récent est celui d'Otto Klemperer qu'il est intéressant de comparer avec celui de Furtwängler.

On a l'impression que Furtwängler construit l'interprétation du premier mouvement à mesure que se déroule le discours musical, tandis que Klemperer en établit à l'avance le plan général, non pas cérébralement, mais comme fruit d'une vision d'ensemble. Chez lui, le *tempo*, une fois choisi, ne bouge plus, mais à l'intérieur de ce cadre ferme, tout demeure souple et vivant.

Furtwängler, lui, semble se laisser aller au gré du moment; il n'évite pas les fluctuations de *tempo;* mais les transitions sont habiles et l'on a toujours l'impression d'un phénomène naturel. Furtwängler conçoit cette symphonie comme un drame, Klemperer comme une architecture vivante.

Dans le second mouvement, le *tempo* de Klemperer est plus allant que celui de Furtwängler et correspond à une intense expression « déromantisée ». Après le *maggiore*, les trompettes éclatent avec une grande puissance dramatique. Chez Furtwängler, le même passage frappe par sa noble retenue.

Le *tempo* du scherzo est à peu près le même dans les deux versions et beaucoup moins rapide que celui, particulièrement vif, de Bruno Walter qui, dans les autres mouvements, réalise comme une synthèse des deux interprétations analysées.

Le dernier mouvement est d'une transparence remarquable, réalisée de deux manières différentes, chaque interprète utilisant différemment les rapports de timbres et de volumes sonores. Klemperer construit ce final gigantesque en monolithe ; Furtwängler le conçoit comme un immense crescendo dionysiaque dont l'ampleur augmente graduellement en dépit d'un souci accusé de souligner les détails.

Le jeu peut être poursuivi, en changeant de partenaires. Voici la liste des enregistrements disponibles en France telle qu'elle a été établie par la revue *Disques :*

L. Bernstein, orch. des Stadium Concerts, New York. (30) Cid. 263-608
F. Busch, Orch. symph. autrichien .... (30) Cum. CR-204
Furtwängler, Orch. philh. de Vienne .... (30) Vsm FALP-287
Horenstein, Orchestre Pro Musica, Vienne .... (30) PaV. PL-8070
Jochum, Orch. philh. de Berlin.. .... (30) D.G.-18.179
Karajan, Orch. Philharmonia...... .... (30) Col. FCX-204
Kempen, Orch. philh. de Berlin.. .... (30) Phi. A-00177
Kleiber, Orch. Concertgebouw .... (30) Dec. LTX-2546
Kleiber, Orch. Concertgebouw (2[e] version) .... (30) Dec. LTX-5215
Konwitschny, Orch. symphon. de Dresde .... (30) Cdm. LDX M 8164
Reiner, Orch. symph. de Chicago.. .... (30) Rca A-630.296
Scherchen, Orch. de l'Opéra de Vienne ....(30) Duc. LAG-1061
Toscanini, Orch. NBC .... (30) Rca 630.222
Walter, Orch. New York (id. Col. FCX-232) ....(30) Phi. A-01300
Klemperer, Orch. Philharmonia .. .. (30) Col. FCX 557

(A.D.P.)

IGOR STRAVINSKY
Une réponse nouvelle à une question ancienne

OH! PARDON...

Un client a rendu un enregistrement du Boléro **de Ravel en disant :** « Ça ne plaît pas à ma femme, c'est toujours pareil. »

Mais il arrive aussi que l'inculture se situe du côté du disquaire :

Un client entre et demande : « Je voudrais Le Clavecin bien tempéré. »

Réponse de la vendeuse :

« Je regrette, nous ne vendons pas d'instruments de musique. »

MUSIQUE ANCIENNE

Organistes et troubadours

CHANSONS ET MOTETS DU XIII[e] SIÈCLE ; 2 ORGANA

Ensemble Pro Musica Antiqua, dir. Safford Cape (1 d. 30 cm. 33 t. 14068 APM. Archiv Produktion).

EN 1163, Maurice de Sully, évêque de Paris, décide d'ériger une cathédrale à la place de l'église de la Bienheureuse Vierge Marie, Bien avant son achèvement, l'école Notre-Dame devient le centre de la musique polyphonique de l'Occident. Deux noms l'illustrent tout particulièrement: Léonin et Pérotin. Nous savons peu de choses sur ces deux « organistes », c'est-à-dire compositeurs d'*organa* (organum : pièce bâtie sur un thème liturgique auquel on a superposé d'abord une, ensuite deux et trois lignes mélodiques), sauf qu'il est licite de les situer entre la fin du XII[e] et le début du XIII[e] siècle, Léonin ayant précédé Pérotin.

C'est à la France que l'Europe doit la gloire de la polyphonie. Les deux *organa* gravés sur ce disque en constituent un témoignage saisissant, celui de Pérotin, en particulier, qui est une merveille de musique inspirée.

Sur l'autre face sont inscrits des chansons et des motets du XIII[e] siècle. A cette époque, le motet est une composition à plusieurs voix construite sur un thème liturgique et dont chaque voix est pourvue d'un texte différent. Une chanson d'aube et une chanson de toile anonymes évoquent la séparation des amoureux lorsque point le jour, ou les longues heures que la châtelaine passe à attendre le retour de son époux. Elles viennent s'insérer parmi d'autres chansons dont on connait les auteurs : Bernart de Ventadour, Jaufré Rudel et Guiraut Riquier qui a le mélancolique prestige d'être le dernier troubadour connu.

UN COMPOSITEUR

Stravinsky : un maître hyperlucide

STRAVINSKY

L'Oiseau de feu, Le Sacre du Printemps, Orch. Philh. de New York, dir. Stravinsky (1 d. 30 cm. 33 t. A 01307 Philips).

STRAVINSKY

Choral = Variationen, Canticum Sacrum.

WEBERN

Cantates op. 29 *et* 31, dir. Robert Craft et Pierre Boulez. Collection « Présence de la Musique contemporaine » (1 d. 30 cm. 33 t. C 30 A 120 Véga).

RIEN n'est plus déconcertant, à première vue, que l'évolution de Stravinsky. Il semble brûler à plaisir ce qu'il vient d'adorer : à regarder de près, son attitude créatrice est toujours la même.

Dans la collection « Les Trésors classiques », un enregistrement nous apporte son interprétation de *l'Oiseau de feu* et du *Sacre du printemps :* interprétation-référence s'il en fut.

En l'écoutant diriger *l'Oiseau de feu*, on s'aperçoit que cet ouvrage, écrit en 1910, laisse transparaître à travers sa magie debussyste, une énergie rythmique qui s'affirmera avec une puissance croissante dans *Petrouchka* et qui, dans *le Sacre*, atteindra à un degré d'intensité proprement angoissant.

Cette implacable éruption de puissance primitive, dominée d'une manière non moins implacable par un maître hyperlucide, a fait penser, par la suite, que l'équilibre d'*Apollon Musagète* et les recherches du *Canticum Sacrum* signifiaient une rupture avec la « période russe », la seule authentique parce que proche des sources. En réalité, Stravinsky utilise le matériau russe comme, plus tard, il utilisera n'importe quel autre matériau. Avec la même rigueur et dans le même but: trouver la solution la meilleure aux problèmes qui le préoccupent, nécessairement, à un moment donné de son existence.

Sa « conversion » à la musique sérielle a fait couler beaucoup d'encre. Pourtant il ne s'agit que d'une réponse nouvelle à une question ancienne. Sa manière d'utiliser cette technique le montre bien : il est partout présent dans le *Canticum Sacrum*. On peut admettre ou non cette façon de se servir d'un langage qui se voudrait sans partage ; l'œuvre vit par elle-même et c'est cette vie seule qui doit déterminer nos jugements.

Dirigé par Robert Craft en présence de Stravinsky, l'ouvrage est entouré de tous ceux qui figuraient au programme du premier concert du *Domaine musical* de la saison 1957. Cela permet une confrontation immédiate avec les *Cantates* op. 29 et 31 de Webern. On ne peut guère faire de comparaison; ce sont des mondes différents. Celui qui lit la partition de la *Cantate op. 30* sera émerveillé par l'incroyable richesse d'imagination qui s'y trouve déployée. Celui qui se contentera de l'écouter sera touché par son pouvoir poétique à condition de bien ouvrir ses oreilles.

C'est Pierre Boulez qui dirige les deux œuvres de Webern. Deux excellents solistes — Ilona Steingruber, Xavier Depraz — et la chorale Elisabeth Brasseur sont à ses côtés. L'interprétation est vivante et fidèle ; l'enregistrement, d'une clarté remarquable.

Critiques de DOREL HANDMAN.

ANTAL DORATI
N[os] 7548 - 7549
7550 - 7539
Mercury
PAUL PARAY
N[os] 7541 - 7542 (avec DORATI) - 7543

Conditions aux J. M. F.
ELECTROPHONES | DISQUES
Tous ces disques sont en vente à
Dissonances
Venez les entendre sur l'incomparable
CHAINE PORTABLE HAUTE FIDÉLITÉ SUPERTONE
(licence Charlin) Prix 46.500 + TL
62, B[d] MALESHERBES (angle rue de Lisbonne)
PARIS 8[e] - LAB. 11-43 (ouvert de 10 h à 20 h)

PICASSO AUX PRISES

par HÉLÈNE PARMELIN

HÉLÈNE PARMELIN
Vue par Picasso

Hélène Parmelin est une romancière. Léopold Durand est critique d'art. Aujourd'hui, ces deux personnages se sont fondus en un seul : ce n'est pas sous son pseudonyme masculin mais sous son nom que la romancière a voulu publier ces extraits d'une étude sur Picasso. Sous son nom de plume, d'ailleurs. Car Hélène Parmelin est dans la vie, Mme Pignon, l'épouse du peintre Edouard Pignon. Elle est l'auteur de plusieurs livres d'art, de théâtre et de voyages (le journalisme et son goût du mouvement l'ont conduite au Japon, en Chine et en U.R.S.S.). Son premier roman, « La Montée au mur », lui a valu, en 1951, le Prix Fénéon. Depuis elle a publié chez Julliard, « Noir sur blanc », « Le Diplodocus » et, tout récemment, « Léonard dans l'autre monde ».

PENDANT le cours de l'été, Picasso changea d'atelier et entreprit de peindre *Las Meninas* à partir de la toile de Velasquez.

Déjà la maison s'est transformée : un prétendu grand déménagement venait d'avoir lieu, qui transportait dans les étages une partie de l'encombrement du rez-de-chaussée. Mais les pièces du bas n'en demeurent pas moins tout aussi encombrées qu'avant.

Sur la commode, offerte par le coiffeur Arias (cet ami de Picasso qui vient, avant chaque corrida, lui couper les cheveux soigneusement), le tas de masques, de costumes et de chapeaux a grandi. Une étrange chaise-longue noire, apportée d'Italie, est couchée près du fauteuil à bascule. Son mode d'emploi est sur la table, ce qui donne beaucoup de sécurité : on y voit comment on peut la transformer en mille sièges. Mais personne n'y parvient. La maquette de l'immeuble de l'U.N.E.S.C.O., pour lequel Picasso doit exécuter d'immenses panneaux, est par terre, près de la cage aux perruches.

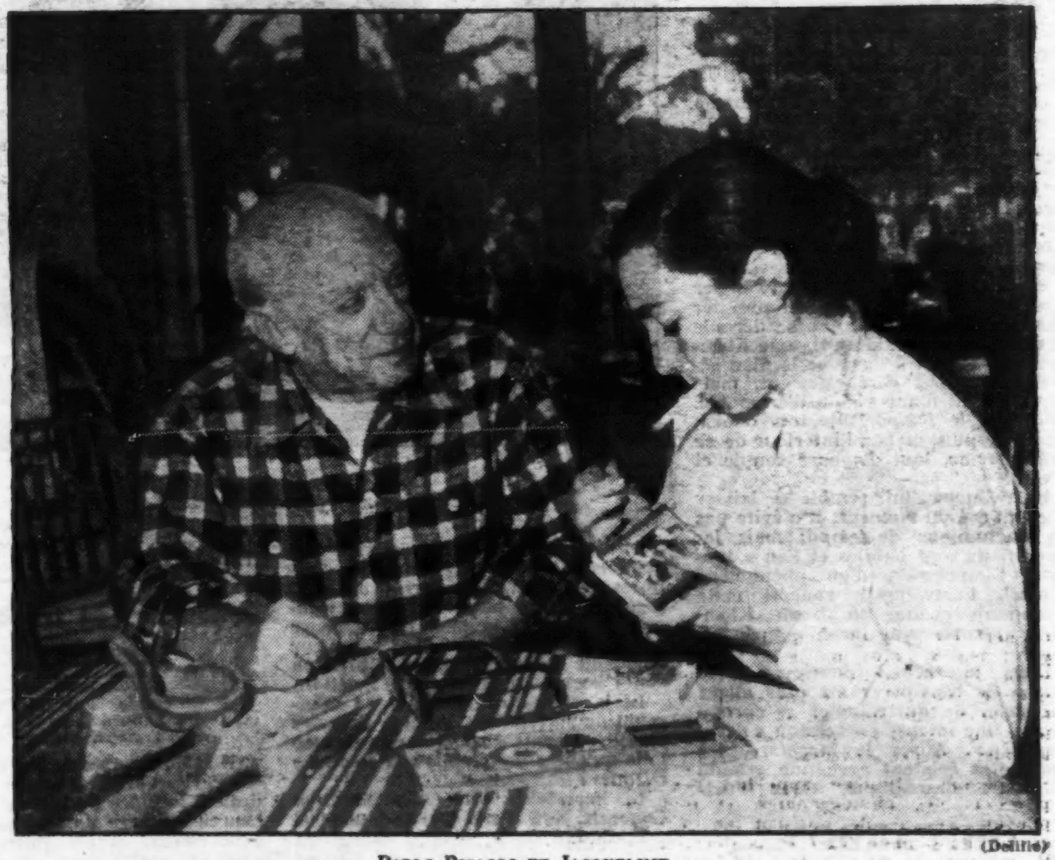
Au fond, là où sont les toiles et les projecteurs et où Picasso avait coutume de peindre, trône sur un siège à dossier, hideusement présente et nouvelle venue dans la maison, une figure nègre grande comme une personne, mais bien plus accablante, coloriée, féminine, outrageusement assise. Elle fut offerte à Picasso par Matisse, et vient de surgir de l'un de ces domaines mystérieux d'où Picasso extirpe de temps en temps quelqu'une de ses possessions oubliées. Tout autour, sont des figures de contre-plaqué auxquelles il travailla durant la période d'autre acharnement qui précéda les *Menines*. Faces, profils, faces dans les faces et dans les profils et réciproquement, avec un grand œil noir...

Du noir d'ivoire et deux tubes de blanc...

La maison s'est peuplée, durant cette période, avec une prolifique somptuosité. Des couples de bengalis se succédaient dans la salle à manger : j'avais apporté le premier, un jour où nous étions tous partis acheter à Cannes une cage pour le premier couple de pigeons. Mais les bengalis meurent avec exubérance, et mourir dans cette maison est un péché. Les premiers pigeons blancs venaient d'amis espagnols, qui arrivèrent pour l'anniversaire de Picasso l'an dernier avec des fleurs de Barcelone et de Malaga plein les mains. Depuis ces maigres débuts, des vies innombrables se développent dans tous les coins de la Californie. Un bébé roux est né dans la loge des gardiens. La chèvre dort au coin de l'armoire du premier étage, contre le mur de la salle de bains. Elle a grandi, mais garde sa tête fine, avec un V noir sur le front. Elle ne connaît que Picasso, sur les genoux duquel elle grimpe quand on la lâche.

Deux nouveaux bengalis sont bleus sur la cheminée de ce que Jacqueline appelle son « salon » : une sorte d'aménagement-femme des lieux Picasso. Des tables, des divans, une chaise-longue et de vieux fauteuils de satin, tous les disques et les poupées de Catherine (la fille de Jacqueline), les choses pour lire et écrire et les choses pour coudre et pour faire de la musique et pour fumer, médicamenter et croquer, avec au mur une feuille de papier sur laquelle on peut lire « depuis cent ans », dirait Picasso : « *Acheter du noir d'ivoire et deux tubes de blanc d'argent.* »

Là, du côté du radiateur, on peut entendre des bruits singuliers qui sortent d'une boite de carton grande comme une boite à gants. Deux têtes pelées à gros bec sur des corps mi-plumes mi-duvet émergent de la boite. Ce sont deux pigeons nouveau-nés que Picasso a sauvés de la patte et du bec féroces de leurs aînés. Il les nourrit de flocons d'avoine « très clairs » et les abreuve à l'aide d'un verre à dents. Quand il s'en approche, ils hurlent. « *Ils reconnaissent leur mère* », dit-il. Il les surveille de près, il les couve, il voulait les emmener à la corrida : mais la France, par bonheur, assuma finalement le soin des pré-pigeons. (La France sert chez Picasso de neuf heures du matin à six heures du soir, et personne n'a jamais l'idée de prononcer son nom sans le faire précéder de cet article qui lui donne une portée si singulière. On appelle la France dans tous les escaliers de la Californie.)



(Delille)

PABLO PICASSO ET JACQUELINE.
« On était fatigués, on s'excitait un peu à parler... »

Picasso nourrit lui-même ses animaux, en se lamentant de ce surcroit de travaux, dont il supporte le poids avec délices. Il sait rattraper les oiseaux qui se sauvent et se posent sur les croisées des fenêtres du bas. Il sait attirer dans leurs cages les deux perruches vertes et bleues, si jolies en l'air quand elles s'enfuient. Deux fois par jour, il va chercher dans la cuisine la boulette de viande hachée, grosse comme une prune, qu'on lui prépare pour le hibou. Le petit hibou, de sa cage, regarde tout de ses yeux d'homme et d'or. Il mange dans les doigts de Picasso les brins de viande qu'il lui tend.

Les soirs d'été, quand les chouettes se taisent au jardin, Picasso se met à la fenêtre et fait la chouette vers la nuit : la chouette répond aussitôt et le duo peut durer.

Un peu plus tôt, vers six heures de l'après-midi, le grand chien Jan et le petit chien Lump prennent leur heure de jeu parmi cent céramiques, toiles et poteries qui ne laissent libre qu'une infime partie du plancher : les chiens n'ont jamais rien cassé.

Le chien Lump est nouveau venu dans la maison, où il fut porté par un photographe américain nommé David Duncan, qui, envoyé par Kapa mort, apparut un jour à la Californie, dans une 300 SL, enveloppé dans une cape et apportant à Picasso une lourde bague qu'il porte depuis à l'index. En quelques instants, Duncan devient, selon l'expression de Jacqueline, « *un ami d'enfance de Picasso* ». Il a fait à la Californie dix mille photos, il va en faire dix mille livres de photos.

Le fantôme de Velasquez

Le seul endroit où Lump n'ait pas la permission d'entrer est le second étage, où se trouvent les *Menines* et le pigeonnier : il mangerait les pigeons. Car les pigeons se sont multipliés avec frénésie. Ils étaient deux : ils sont quarante.

Les Menines... Combien étrangement firent-elles parler d'elles durant cet été 1957 ! Les symptômes d'une préoccupation tragique apparurent soudain sur le visage de Picasso, avec une violence et une persistance jamais atteintes. Rien n'allait plus. Tout lui était ennui, un rien l'accablait, le moindre trébuchement de caillou dans le cours habituel du jour semblait détruire en lui toute possibilité de manger ou de dormir, de prendre plaisir au repos, même à tout ce qui habituellement l'incite au plaisir ou au repos.

Il travaillait au second étage, dans la chambre au balcon des pigeons ; il s'y enfermait aussi souvent, aussi longtemps qu'il le pouvait. Dès la corvée du déjeuner terminée, il « montait » pour ne redescendre souvent qu'à dix heures du soir. Il vivait seul avec *Les Menines*. Quelles *Menines ?*... On apprit qu'il « faisait quelque chose » avec les *Menines* de Velasquez. On pensait aux *Femmes d'Alger*, nées deux années auparavant rue des Grands-Augustins, à Paris, au temps où il injuriait Delacroix en l'accusant de tout le mal qu'il se donnait à propos de lui. Mais jamais le colloque avec Delacroix, la vie commune avec Delacroix, l'introduction de Delacroix comme convive aux repas, comme interlocuteur réel ou imaginaire, comme compère de misère du peintre ne commit les ravages que fit Velasquez en mettant les pieds à la Californie. Il cassa tout.

Du jour où l'idée des *Menines* fit son entrée, Picasso se mit à promener sur sa bonne mine une figure ravagée. Et la bataille avec et sans, contre et pour, au dehors et au dedans de Velasquez commença. Plus de bonheur et tout le bonheur. Il n'avait pas plutôt quitté l'atelier-pigeonnier qu'il souffrait de n'y pas être et la vie entière et toutes les soirées s'en trouvaient accusées. Mais le lendemain, quand le moment venait du travail, il remontait à l'atelier comme à l'échafaud. Toute visite, même de ses amis, surtout de ses amis, devenait le prétexte d'un effondrement moral qui n'excluait pas la colère et qui aboutissait à mettre en accusation l'humanité tout entière, liguée avec Velasquez contre lui.

Pour comble d'agacement, il souffrit durant une partie de l'été d'une douleur à la jambe, muscle

(1) Robert Kapa, photographe américain, a été tué en Indochine.

AVEC « LES MENINES »

L'ATELIER DE « LA CALIFORNIE ».
« Sur un siège, hautement présente, une figure nègre, grande comme une personne. »

ou nerf, qui le gêna et qu'il soignait ou ne soignait pas à l'aide de je ne sais quelle pommade. Peu de sorties. La convalescence de Jacqueline, relevant d'une opération, interdisait les baignades. Elle souffrait et mettait à guérir un temps qui semblait physiquement accompagner la naissance des *Menines*.

Cependant, Duncan apportait des photographies et des photographies, et tout ce qu'il pouvait trouver de meilleur au monde : du caviar, du saumon fumé et sa dévotion. Cet été-là, on aime le maïs, à la Californie, à la folie. Je raconte avec un soin particulier tous ces détails parce qu'ils contribuent à donner à la maison de Picasso sa physionomie de l'été des Menines, où l'on mangeait du maïs en boite, comme l'hiver on avait mangé des mangues ou l'été précédent des plats chinois, selon les engouements du moment, et avec tous les raffinements du goût et de l'amour du plaisir de tout pour les amis, dans la maison d'un homme qui, lui, mange à peine et ne boit rien du tout, sur une grande table de marbre, dans la cuisine.

Picasso allait tout de même aux corridas : comment ne pas aller aux corridas ?... Mais Velasquez ne l'abandonnait pas pour autant. « *Quelle histoire épouvantable !* disait-il. *On croit toujours que faire une peinture, c'est faire de la peinture... Et pourtant c'est pire qu'une mise à mort, c'est aussi une mise à mort !...* » Les *Menines* étaient ses furies, qui le harcelaient jusque sur les routes des corridas. Quel bel été ! Il nous semblait que nous étions sur le point de comprendre quelque chose enfin, et que par le chemin de ce combat que Picasso menait, sans qu'il nous fût donné de savoir en quoi même il pouvait consister, allait s'ouvrir pour nous sur la réalité une porte fulgurante, qui nous permettrait de l'approcher un peu plus près, un peu plus loin, un peu mieux, la plaie vive.

Il recommençait tout, à partir de la peinture d'un autre. Mais qu'y a-t-il de plus insolemment réel que ces œuvres où la réalité morte est venue s'imprimer pour l'éternité, avec le mystère de ce qu'elle est, de ce qu'elle a été et de ce qu'on va en faire ?... C'était l'été. Nous avions sous les yeux le spectacle d'une baie chargée d'îles et de voiles, ce qui est le voisinage du monde le plus apaisant. Mais nous suivions, de près ou de loin, sans la voir et sans en rien savoir, la bataille des *Menines*. Et pendant tout ce temps, malgré les efforts les plus désespérés, je n'imaginais pas à quelle mise à mort pouvait donner lieu ce qui, dans mon souvenir, demeurait opiniâtrement une adorable infante dans un atelier.

D'heureux moments avec Van Gogh

NOUS nous étions donné rendez-vous à Aix, cette fois-là, toujours au même café qu'affectionne Picasso, sur les grandes allées.

Arrivés les premiers, nous voyons apparaître Picasso, marchant sous les platanes avec un air de ne pas prendre son mal en patience, excédé de tout et de rien, l'œil en courroux. « *Ça va mal* » est son premier mot. Tout va mal. Ce sont les *Menines*. C'est ce salaud de Velasquez. Si encore c'était un peintre intelligent... Ou même le plus grand parmi les grands... Pas du tout : c'est Velasquez, avec tout ce que cela implique de tout et de rien, de beaux morceaux de peinture et du reste. Ce n'est ni Greco ni Goya : c'est ce salaud de Velasquez...

Il y eut malgré tout pour lui d'heureux moments, en Arles, où Van Gogh toujours l'attend. Nous dormions dans un hôtel amusant plein de couloirs et de cours intérieures. Le hasard voulut que l'on désignât à Picasso une chambre dont les murs s'ornaient d'un minuscule sous-verre reproduisant la fameuse toile de la chambre de Van Gogh à Arles, et placé face au lit. A deux heures du matin, dans la belle ville d'Arles, Picasso évoquait Van Gogh avec tant de fureur que les voisins frappèrent dans le mur. Picasso avait demandé au conservateur du Musée d'Arles s'il existait dans les journaux de l'époque une trace du passage de Van Gogh dans la ville, et de l'oreille coupée. Le conservateur lui envoya la photocopie d'un petit coin, parmi les faits divers, où l'on raconte comment un peintre hollandais, nommé Van Gogh, porta à une prostituée, nommée Rachel, son oreille qu'il venait de couper. Le tout en quelques lignes, terminées à l'hôpital. Suit le récit des malheurs d'un marchand auquel on a volé deux paniers de poissons.

Picasso est extrêmement frappé par ces quelques lignes. Il les regarde beaucoup. Il va, dit-il, les faire encadrer.

A chaque corrida d'Arles, il va chez Van Gogh et le ramène et en parle longtemps, jusque dans cette chambre d'un hôtel de Marseille où, autour de Jacqueline couchée, nous avons dîné en buvant du champagne. On évoqua un peu, très peu, Velasquez. « *Vous verrez un jour* », disait Picasso. Il était gai. Il but même un peu de champagne. Il suffit parfois d'un rien inattendu pour alléger son cœur. La vie arrange, ou n'arrange pas, ici ou là, un beau moment inespéré.

Il y eut enfin ce qui reste pour moi la dernière corrida avant les *Menines*. Le dimanche matin, par la route de la mer, parmi toutes les vendanges, nous sommes partis pour Cannes.

Nous sommes arrivés presque en même temps que Louise et Michel Leiris qui revenaient d'Italie. Ils avaient entendu parler des *Menines*. Ils pensaient aux *Menines*, et si Picasso allait ou n'allait pas les montrer. Tout le monde pensait aux *Menines*, en parlant de choses et d'autres dont tout le monde, y compris Picasso, savait que les choses étaient les *Menines* et les autres aussi, et sans oublier que Picasso avait et n'avait pas envie de les montrer. Nous sommes allés déjeuner, toujours au même endroit, après que, comme à l'ordinaire, on eût feint de chercher où l'on pouvait bien aller déjeuner. C'était une corrida qui traînait. On mangea. On prit la route.

→

On vit la mer. On but un verre. On reprit la route. On rentra. Et même, quelque chose commença, qui n'était pas ce qu'on attendait, mais qui tout de même nous faisait entrer dans les arènes, enfin.

Nous étions assis dans le jardin, derrière la maison. Les trois hommes ont des chemises ou des chandails bleus, très bleus, et Jacqueline allonge ses jambes. Dans la lumière de cinq heures du soir, Picasso et Pignon apportent des toiles sur le perron, parmi les bronzes. Ce sont des toiles que nous ne connaissons que par ouï-dire, ou par reproduction. Elles sont parties pour l'Amérique en 1937 et en reviennent seulement. Jamais lumière ne leur conviendra comme la lumière de ce soir-là, avec les bronzes du perron qui, de temps en temps, se mettaient dedans comme s'ils étaient faits pour ça, et la fille de Jacqueline, la petite Catherine, en chandail rouge-jaune, apparaissant soudain entre deux toiles, comme une apparition. Les trois hommes bleus, les trois femmes sur la chèvre ou le banc, les jambes de Jacqueline, le jardinier avec son enfant et les deux chiens.

Il y eut trois hautes femmes gris et lumière, trois grâces, que Picasso avait voulu détruire la veille parce qu'il trouvait la toile, sans elles, belle, et qu'il voulait s'en servir. Il y eut, entre autres, *La Femme au miroir*, qui dort en rond, avec ses fesses rondes dans le miroir. Il y eut *L'Homme à la pierre*, le lanceur de pierre, immobile de toute sa violence. Les toiles s'arrêtaient au perron, et la lumière du soir les frappait, comme si l'on eût trouvé pour elles entre les bronzes, les vitres des portes et la façade aux pigeons, le meilleur cadre à tableaux de par le monde.

On était très heureux. C'était un beau moment, mais qui ne faisait qu'accentuer notre désir fou de toucher enfin au secret des *Menines*. Il y avait autour de ces *Menines* une atmosphère jamais rencontrée.

Même quand Picasso faisait *La Guerre et la Paix* dans un atelier de Vallauris, sans rien montrer à personne, et ouvrir la porte enfin, un soir, un quart d'heure avant l'heure de mon train de départ. Même quand, aux Augustins, il nous fit monter au harem des *Femmes d'Alger*. Les « paysages intérieurs » de sa dernière exposition, il nous en faisait voir quelques-uns à chacun de nos voyages, dès l'arrivée. Ce n'était, ce n'est ni la curiosité, attisée par le secret du second étage qui nous poignait le cœur cet été-là, ni l'impatience, ni l'admiration toute préparée, ni l'ardeur d'un clan disposé à déboucher à priori son flacon de dévotion. Non. Picasso, on le remet sur la sellette à chaque fois, il n'a jamais fini, on l'attend au tournant de chaque toile, on recommence tout, comme lui. Les *Menines*, j'en avais peur, j'en avais mal au cœur. J'en arrivais à souhaiter de ne pas les voir encore, ces *Menines*, si préparées dans nos têtes par une incessante réflexion de plus de deux mois. S'attendre à tout de Picasso, s'attendre à quoi ? Et il y avait quand même Velasquez derrière et son infante obstinée qui brouillait toutes les idées avec sa blondeur d'ange et sa robe carrée.

"Je te les montrerai demain, les Menines..."

« *C'est ici que je devrais les montrer, si je vous montrais les toiles, celles de là-haut* », dit Picasso. Sans doute, durant tout ce temps, continuait-il à avoir et ne pas avoir envie de les montrer, comme nous avions envie et pas envie, mais quelle envie, de les voir ! Et naturellement la nuit tomba : c'était trop tard, et d'ailleurs il n'était plus question de rien.

On parlait de Balzac qui tout de même, en peinture, a dit des choses bien étranges pour son temps et bien audacieuses.

On était fatigués, on s'excitait un peu à parler, en se demandant malgré tout — Picasso était sombre — si l'heure des *Menines* n'avait pas sonné. Il était environ minuit.

Il est minuit, on se met au lit. On est resté sur sa faim. On n'entend rien, que les petits craquements que fait la chèvre en se retournant sur sa litière. On est morts de fatigue. On va bientôt s'endormir. Picasso entre et dit : « *Hélène, Jacqueline demande que tu ailles l'embrasser dans son lit.* » Puis il s'assied sur mon lit et je vais sur le sien. Une demi-heure se passe. Nous tombons de sommeil. Je retourne dans ma chambre, où Picasso et Pignon sont assis chacun sur un lit.

— *Eh bien, je te les montrerai demain*, dit Picasso. *Ce soir, c'est peut-être un peu tard...*

— *Alors, allons, couvre-toi, il fait froid. Je pensais que c'était tard... Mais non...*

Ils montent vers les *Menines* et disparaissent. J'ai pris la place de Picasso dans le lit de Jacqueline et nous entendons le tonnerre de Zeus, là-haut, qui marche, roule et se déplace. Il fait chaud. Le petit chien Lump dort en boule entre nous. Ça m'amuse d'être à la place de Picasso dans son lit, pendant que là-haut les peintres, ces salauds de peintres — et pas seulement Velasquez — sont enfermés avec les *Menines*. Nous parlons en dormant, nous dormons en parlant. Il est peut-être 2 heures, peut-être 3 heures. Ils redescendent. Et les *Menines ?...* Il te racontera. Je te raconterai. Tu nous diras ce qu'il t'aura dit ? Vous nous raconterez ce que vous avez dit ?...

Dans la chambre à demi endormie, les *Menines* que je me suis faites se précisent et se détruisent.

« *C'est une toile énorme, énorme*, dit Pignon. *D'ailleurs, il y en a vingt ou trente autres, des grandes, des petites, des quantités de toiles et d'autres différentes qui sont nées des pigeons, avec des couleurs riantes, et une tendresse, une somptuosité, un bonheur, et même une gentillesse... Mais les* Menines, *c'est une énorme toile dans les gris.* » Il raconte au hasard : « *Avec la lumière qui circule dans un grand silence, un Velasquez, qui est le plus frappant, le peintre lui-même peint avec son chevalet, dans une grisaille chaleureuse, mais surtout construit, violemment, presque à la cubiste, avec une solidité... Il est comme un moine... Mais la dernière des toiles est belle, aussi on va vers les autres, et puis on revient vers elle... Finalement, les* Menines *ne sont plus qu'un prétexte lointain où mille choses qui s'agitent dans Picasso viennent se loger... Mais la grande...* »

(Viollet.)

LES MENINES DE VELASQUEZ (1)

La peinture est une langue étrangère...

On s'endort. Et puis il faut tout recommencer. Au matin, Pignon raconte les *Menines* à Michel Leiris et à Louise. Il me les raconte, je les raconte à Jacqueline, qui les connait. Plus ça va, moins je les imagine.

Et, naturellement, il se mit à pleuvoir. Et, ce jour-là, à cinq heures du soir, je n'espérais plus que les *Menines* allaient descendre sur le perron dans la lumière parfaite. Du reste, je ne m'attendais plus à rien, j'en avais marre, j'avais envie de repartir travailler, je me voyais déjà dans l'Estérel, en liberté, loin des *Menines*. Pignon dit tout naturellement à Picasso en entrant : « *On monte ?* » Et on monta.

Au second, il n'y a rien, que la baie ouverte. Sur le balcon, des quantités de pigeons, des quantités de plumes de pigeons par terre, un énorme chahut de roucoulades à bout portant. Le ciel très grand de la Californie. Je ne vois rien, qu'un fauteuil droit qui perd ses ouates, et qui a des roulettes : ce fauteuil était donc le tonnerre de Zeus. Il n'y a pas d'autre siège. C'est une chambre, une grande chambre comme toutes les chambres, avec rien que le fauteuil, au plafond rien qu'une ampoule, au plancher rien que des plumes. Et puis, face à la baie, les grandes *Menines*.

Mais il y a aussi sur un chevalet d'autres *Menines*. Il y a des études d'infantes et de têtes un peu partout, et aussi, dans la pièce voisine, une grande toile noire, une verte, une rouge, ni noire, ni verte, ni rouge.

Mais il y a aussi des toiles à ciel, à arbres, à pigeons partout, échelonnés, rangés, des pigeons sur le ciel et du ciel à pigeons. Et il y a un moment où les couleurs du ciel, des arbres et des pigeons se mélangent aux *Menines*, elles vont aux *Menines* ou viennent des *Menines*.

Picasso va d'une toile à l'autre, les petites ou les grandes, les prend, les dresse devant le chevalet de la dernière toile, les retire, les retourne, en met d'autres. Et personne ne dit rien. Ça dure deux heures, des heures. On a les jambes qui rentrent dans le corps, on ne sait plus comment se tenir, on est abasourdis de pigeons à en crier. Mais ce sont les *Menines*. Et on a gagné.

Quant à le dire, quant à l'écrire...

On peut faire image : mais on ne peut pas faire peinture. La peinture est une langue étrangère dont on ne sait écrire à la rigueur que la grammaire cuisinière. Ou alors les poètes. Et encore. Ils risquent d'en soustraire en en rajoutant.

On a très très longtemps regardé les *Menines* de Picasso, qu'il a faites avec les *Menines* de Velasquez. On était contents. Si contents qu'on a commencé à jouer avec les *Menines*, ces furies. Picasso est allé chercher les reproductions des *Menines* de Velasquez. On a appris que la naine était allemande, et qu'on l'avait fait venir à grands frais, qu'on lui donnait huit costumes par an : les hommes trouvaient que c'était peu, les femmes que c'était beaucoup.

Cela dura assez longtemps. On avait allumé les lumières, ou plutôt l'ampoule. Nous étions toujours debout, morts de fatigue, morts à la peine et au plaisir. Tout le monde parlait à la fois. C'était magnifique. C'était la fin de la corrida.

Les *Menines* ont cessé de nous tourmenter. Elles nous laissent en repos désormais. Pour nous, elles sont devenues enfin l'énorme toile gris-lumière avec le peintre tout bardé de gris. Elles ne nous suivent plus que gaiement le long des routes de Provence. Il n'y a que pour Picasso qu'elles n'aient pas changé de visage. Il ne les quitte pas de la journée. Elles ne le lâchent pas d'une semelle. Il n'a jamais autant travaillé.

HELENE PARMELIN.

(1) Picasso n'a encore autorisé aucune reproduction des *Menines*.

LA SEMAINE

● *Le plus grand écrivain soviétique est publié à l'étranger et non en U.R.S.S.*

Le dernier roman de Boris Pasternak

LE quarantième anniversaire de la Révolution russe coïncide avec un événement dans les lettres soviétiques: la parution de *Docteur Zivago*, le dernier roman de Boris Pasternak. Malheureusement, ce livre restera — pour le moment au moins — inconnu des Russes, alors que les Italiens pourront le lire dès la semaine prochaine et les Français et Anglais d'ici quelques mois.

Pasternak, âgé de soixante-sept ans, est le seul survivant de cette génération d'écrivains russes qui ont pensé qu'une révolution politique exigeait aussi une révolution esthétique. Maiakovsky et Essenine se sont suicidés à l'aube — si l'on peut dire — du stalinisme, et Boris Pilniak et Isaac Babel ont disparu dans les camps de concentration. Pasternak, lui, a continué. En disgrâce depuis une vingtaine d'années, il a peu publié depuis 1934, lorsque parut *Récit*, repris récemment par *Esprit*. Deux petits volumes de poésie en 1943 et 1945, puis le silence complet jusqu'à la mort du dictateur. Depuis 1953, quelques poèmes et un essai sur Shakespeare ont prouvé qu'il poursuivait son travail.

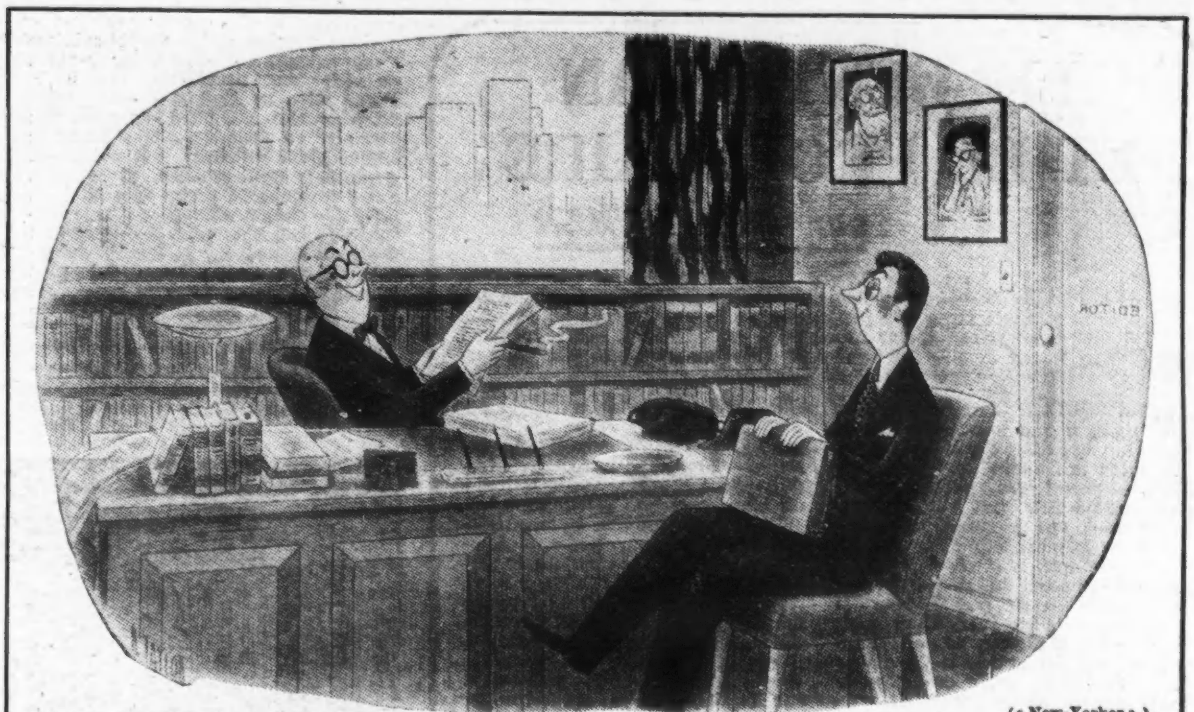
Maintenant, il présente un grand roman de plus de 700 pages. Il s'agit de l'histoire d'un médecin et il est permis de supposer que le roman est d'inspiration autobiographique, car Pasternak était médecin. C'est l'histoire d'un homme qui a salué avec enthousiasme la révolution bolchevique, mais qui souffre de certaines injustices du nouvel ordre social.

Sourkov à Milan

Le président de la Société des auteurs soviétiques, Alexandre Sourkov, s'est opposé à la publication du roman. Mais Pasternak l'avait déjà envoyé à l'éditeur italien Feltrinelli, un communiste fidèle qui, malgré de nombreuses interventions officielles et officieuses (elles n'ont pas manqué non plus en France et en Angleterre), annonce sa parution pour le 20 novembre. M. Sourkov, qui confond apparemment le rôle d'un président d'une association d'écrivains avec celui de censeur, n'a pas hésité à se déplacer jusqu'à Milan pour essayer de convaincre l'éditeur récalcitrant de renoncer à son projet. En vain.

On raconte qu'au cours de l'entretien Sourkov aurait demandé à Feltrinelli pourquoi il tenait à publier ce livre. « Pour la grandeur de la littérature soviétique », fut la réponse... « Et si cette publication lui attirait des ennuis ? — J'ai une plus haute idée de la liberté en U.R.S.S. », conclut Feltrinelli.

En France, les Ed. Gallimard ont chargé toute une équipe de préparer la traduction. Espérons qu'ils auront bientôt terminé.



(« New-Yorker ».)

« Votre manuscrit est excellent. L'histoire est passionnante, le style brillant, et vous avez aussi un esprit particulièrement mal tourné. »

TRADUCTIONS

● *Un romancier de la nouvelle Pologne parle.*

« Les voix dans les ténèbres »

par Julian Stryjkovski. Ed. Julliard. 380 pages, 530 francs.

JULIEN STRYJKOVSKI est un des meilleurs écrivains polonais de la présente génération : *Les Voix dans les ténèbres* a obtenu un immense succès auprès d'un public, délivré de la terreur par la victoire gomulkiste. C'est que l'auteur posait, pour la première fois, avec une grande clarté, le problème des communautés fermées dans les communautés nationales, la grande question de l'assimilation...

C'est à travers les yeux du jeune Aronek, âgé de sept ans, que nous découvrirons l'univers étrangement bigarré décrit par Stryjkovski.

Nous sommes dans un ghetto de Galicie au début du siècle, dans cette portion de terre occupée tantôt par les Autrichiens et tantôt par les Allemands, aujourd'hui enfin terre polonaise ; dans un monde aussi mouvant, les juifs ne peuvent survivre qu'en s'accrochant à leurs rites et à leur foi. Mais Julien Stryjkovski nous raconte comment la nouvelle génération, née pourtant à l'abri du « gendarme de Dieu », Reb Teiwie, homme de croyance et de mystique, se détache lentement du vieux ghetto pour entrer dans la vie moderne.

Le romancier, à travers les yeux de son héros, reconstruit un monde ancien que la répression nazie a définitivement détruit avec les trois millions de juifs polonais qu'elle a assassinés : ici, la Mère, gardienne d'un amour et d'une exaltation traditionnelle, se laisse déchirer entre son respect du passé et sa tendresse pour ses enfants, là un jeune homme se fait couper ces « canettes » ou mèches de cheveux qui distinguent les élèves de théologie non seulement des autres juifs mais aussi du reste des hommes ; une fille, enfin, brise le cordon ombilical, épouse un chrétien et devient institutrice. Le vieux monde va-t-il se dissoudre dans la vie moderne ?

C'est dans un climat de liberté retrouvée que Stryjkovski peut exposer la vérité d'une situation complexe : la jeune femme qui échappe aux rites du passé pour entrer dans le monde moderne, elle ressemble aux autres personnages des romans écrits par des hommes récemment entrés dans la vie d'aujourd'hui. Albert Memmi nous avait raconté une histoire analogue dans *La Statue de sel*. Car, au moment où les hommes s'interrogent avec loyauté sur les raisons qui les ont rendus plus conscients et plus responsables, un genre littéraire nouveau apparaît : décrire le passage du vieil homme au citoyen. C'est ce que réussit Stryjkovski en nous plongeant dans la vie, tour à tour obscure et colorée comme un Rembrandt, d'un ghetto de Galicie...

Boris Pasternak
Révolution politique et littéraire

ROMANS

● *Quand les grands bourgeois sont amoureux.*

« Une minute »

par Alfred Fabre-Luce. Ed. Plon. 256 pages. 600 francs.

AUCUN doute ne subsiste quant à l'espèce d'individus qu'Alfred Fabre-Luce, auteur imprévu d'un roman d'amour, met en présence : ce sont des gens du monde, en dépit de nombreuses références à l'actualité, leurs façons ne sont plus tout à fait d'aujourd'hui, ce qui, en décalant le livre, lui confère un certain charme.

Diane Rive fut fiancée à un aviateur héroïquement carbonisé dans un meeting, et paraît aujourd'hui vouée à un deuil éternel. Tant de noblesse liée à tant de blondeur ne laisse pas insensible Pierre Basan, conseiller des milieux politiques, personnalité bien parisienne. Cette femme, il la veut. Commence alors, de salon en salon, de musée en quai de gare, de palais sévillan en garçonnière, une chasse à la « vierge veuve » qui rappelle — même cynisme aveuglé mais moins d'art — certains exploits de Montherlant.

→

CHRISTIAN MEGRET
LE CARREFOUR DES SOLITUDES
roman

"le livre étant long, j'allais me résigner à le survoler, à tourner parfois deux pages à la fois; et je n'ai pas pu. J'ai lu entièrement le Carrefour des Solitudes, et ce n'est pas une petite affaire, sans une minute de lassitude ni d'impatience... Chaque page a une odeur de vérité. Néanmoins la part de l'imagination est immense".
ROBERT KEMP (Les Nouvelles Littéraires) de l'Académie Française

"Un des romanciers contemporains qui m'étonnent le plus - je dis bien : qui m'étonnent, le terme n'excluant pas l'admiration - est Christian Megret".
ANDRÉ BILLY (Le Figaro) de l'Académie Goncourt

JULLIARD

TOUT HOMME A SA CHANCE
le roman de
GUY LE CLEC'H
"est par l'énergie de la vision et la description, l'humanité déchirante et déchirée, l'originalité du sujet, et l'intensité du développement, un livre remarquable et qui devrait être remarqué par le jury du PRIX GONCOURT ou du PRIX FEMINA. Ces jurys s'honoreraient en le couronnant" écrit
MARCEL BRION
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

CE ROMAN-MYSTÈRE DONT TOUT LE MONDE PARLE

46ème édition
STOCK

POÉSIE

LE GENTLEMAN ET LE PROLÉTAIRE

par GUY DUMUR

Le cas de Gerard Manley Hopkins est unique dans la littérature moderne. De son vivant il n'avait rien publié, mais toute une génération de poètes anglais lui accorde aujourd'hui une importance comparable à celle qu'eurent en France Baudelaire et Mallarmé. Le voilà pour la première fois traduit en français (1).

PRATIQUEMENT inconnu chez nous, il y a longtemps que le jésuite anglais Gerard Manley Hopkins fait figure de « prédécesseur » parmi les poètes anglo-saxons. De T.S. Eliot à Dylan Thomas, tous ont reconnu par leurs œuvres mêmes leur dette envers un poète qui, s'il vécut dans la seconde moitié du siècle dernier (1844-1899), a été publié pour la première fois en 1918. Hors quelques amis, personne ne connut du vivant de son auteur cette œuvre en laquelle un autre grand poète spiritualiste de la même époque, Coventry Patmore, voyait « un terrible cristal ».

Hopkins s'était converti au catholicisme en partie sous l'influence de Newman, dont les sermons devaient inspirer, on s'en souvient, à T. S. Eliot le style de certains passages de *Meurtre dans la cathédrale*. L'Angleterre victorienne connaissait, à l'époque de la jeunesse de Hopkins, une « révolution spirituelle » — dont le centre était Oxford — en même temps que des bouleversements sociaux dont la complexité est traduite par une littérature romanesque, poétique et philosophique qui peut passer pour la plus riche et la plus diverse de tous les temps.

Un solitaire comme Hopkins, soumis à la discipline que lui imposaient ses fonctions au sein de la « Société de Jésus », ne manqua pas de ressentir les moindres tressaillements de son temps. Aussi bien le voit-on se confesser à un ami : *« C'est affreux à dire, mais, en un sens, je suis communiste. Leur idéal, à quelques réserves près, est plus noble que celui d'aucun des hommes d'Etat que je connaisse.* (...) En outre, il est juste. L'Angleterre est devenue immensément riche, mais cette richesse n'a pas atteint les classes ouvrières, je crois qu'elle a rendu leur condition pire. » (1871).

A l'autre extrémité de ce tempérament si spécifiquement anglo-saxon, on trouvera des aveux de ce genre : *« ...Si la race anglaise n'avait rien fait d'autre que laisser au monde la notion de gentleman, elle eût rendu un grand service au genre humain.* » (1883).

Chasteté de l'esprit

Mais la préoccupation majeure de G. M. Hopkins fut d'ordre poétique. La plus grande pénitence qu'il s'infligeait était de se priver d'écrire les vers qui représentaient pour lui « *la mise à nu des muscles et des nerfs du langage* ». Ecrire des poèmes, c'était, pour lui, retrouver au-delà de la réalité et de ses apparences, ce qu'il nommait leur *inscape* — mot que Pierre Leyris traduit par « dessein, motif intime » ou bien « schéma intrinsèque ».

C'est pour traduire cette intériorité sensible, pour parvenir à ce qu'il a nommé « la chasteté de l'esprit » que Hopkins s'est efforcé d'inventer un nouveau langage. La langue anglaise souffrant, selon lui, du mélange de latin et de saxon, il voulut, en ressuscitant d'anciens vocables, en s'appuyant notamment sur les dialectes gallois, retrouver une langue pure qui soutiendrait et fonderait l'état poétique. Il va plus loin : ses audaces verbales, plus que la malléabilité de la langue anglaise, lui permettent de faire des substantifs avec des verbes, de conjuguer des pronoms réfléchis. Le vers devient alors ce « terrible cristal » qui, comme chez Mallarmé, porte en lui sa signification, comme si les sonorités, les allitérations et la syntaxe devaient doubler et même précéder la signification générale du poème — ici tout entier d'inspiration religieuse.

Un nouveau langage

La valeur d'une œuvre poétique semble pouvoir se mesurer à la résistance qu'elle oppose à toute traduction dans une langue étrangère. Dans le cas de Hopkins, ses propres compatriotes se sont plaints de ce qu'il utilisait *« un nouveau langage sans nous en fournir le dictionnaire »*. On comprendra alors, dans cette double perspective, les difficultés qu'a rencontrées Pierre Leyris, premier traducteur français de G. M. Hopkins (1). Sa longue préface, les lettres et les fragments de journal — ainsi qu'un beau sermon — qui encadrent les poèmes nous permettent d'accéder jusqu'à eux.

Loin de toute perspective universitaire, c'est à une véritable reconstitution poétique que se livre Pierre Leyris. On regrettera seulement qu'il se soit montré trop parcimonieux quant au nombre de poèmes, qu'il ne nous ait pas donné notamment le « Naufrage du Deutschland » qui avait marqué pour Hopkins, après les longues années de noviciat, son retour à la poésie. Les éditeurs, si prodigues en romans éphémères, seraient-ils avares lorsqu'il s'agit de grands poètes ?

G. D.

(1) RELIQUIAE, « vers, proses, dessins » de Gérard Manley Hopkins, réunis et traduits par Pierre Leyris (Éditions du Seuil), 175 francs, 800 pages.

Cette passion qui se veut sublime s'achève assez bassement. Sur le point de céder aux assiduités de Pierre, Diane Rive se décide à en épouser un autre, mais elle offre auparavant sa virginité au premier. Notre héros se trouve ainsi satisfait: il a obtenu la « minute » qu'il désirait vivre sans s'être embarrassé d'une épouse. Mais pour que demeure impérissable le souvenir de son triomphe, il s'arroge un droit de regard sur la fidélité conjugale de son amie : après lui plus jamais d'amants ; pour le mari, un riche lourdaud nommé Dubois, il ne compte pas !

Cette curieuse politique amoureuse révèle bien l'esprit d'une haute bourgeoisie dont l'idéal et les exigences sont en baisse. On veut croire à la grandeur des moments passés, seuls vénérables, ce qui permet de ne pas être difficile quant à la pureté du présent.

GERARD MANLEY HOPKINS
Un terrible cristal

L'élégante précision du style ferait un bon roman de cette satire du monde si elle était entièrement voulue; hélas ! le propos d'Alfred Fabre-Luce n'était pas de faire rire, aux dépens de ses héros, mais plutôt d'émouvoir...

POLITIQUE

● *De la Libération à Guy Mollet.*

La France depuis la guerre : 1944-1957

par Alexander Werth, traduit par Jean Guignebert. Ed. Gallimard, collection l'Air du Temps, 1.500 fr.

ALEXANDER WERTH a entrepris, en 600 pages, l'histoire de nos malheurs. De ce journaliste anglais longtemps correspondant de grands journaux londoniens, nous attendions, nous souhaitions non seulement une histoire, c'est-à-dire une chronologie, mais aussi un diagnostic : celui d'un regard étranger, donc neuf.

L'histoire est dans l'ensemble bien informée et prend souvent la hauteur nécessaire à l'intelligence des faits récents : l'éviction des ministres communistes du gouvernement Ramadier, en 1947, survenue après la mission Blum aux U.S.A., est, par exemple, bien replacée dans son contexte international. Le pourrissement de la politique intérieure française, et notamment du M.R.P., par le problème colonial (Madagascar, Indochine, Afrique du Nord) est analysé avec précision et lucidité. La corruption de la social-démocratie française par le nationalisme sous Guy Mollet et Max Lejeune — thème cher à tout socialiste anglais, Bevan en tête — et sa répercussion négative sur toute la vie politique actuelle de la France sont brillamment analysées à la fin du livre.

Cependant, au lieu d'un regard neuf, nous retrouvons dans l'arsenal idéologique de l'ouvrage les thèmes les plus classiques du progressisme français, l'ensemble de ses analyses, souvent justes, mais toujours incomplètes ; le choix idéologique y remplace trop souvent le savoir et notamment le savoir économique. La description des formes actuelles de l'économie et l'évolution de la société française depuis dix ans nous seraient plus utiles que, par exemple, les ridicules de M. Laniel aux Bermudes, ou même que la condamnation du nationalisme de M. Mollet au seul nom d'un parti pris politique ou moral. Serait-ce trop demander à un intellectuel que d'intégrer à ses analyses moins de passions vieillies et davantage de marxisme ?

PORTRAIT

● *Caroline, Clotilde et Jacques Laurent.*

Et pour Monsieur, ce sera ?

- VOUS n'aimez pas *Prénom Clotilde* (1) de Cécil Saint-Laurent?
— Non !
— Au moins aimez-vous *Les corps tranquilles* de Jacques Laurent ?
— Non !
— Qu'à cela ne tienne ! Ce livre signé Albéric Varenne vous déplaît-il?
— Oui.
— Bigre ! De quoi êtes-vous donc amateur ? De *Séries blondes ?* En voici une. Pour ne rien vous cacher, c'est moi qui l'ai écrite. L'avez-vous lue ?
— Oui.
— Vous a-t-elle diverti ?
— Non.
— Ecoutez, je suis aussi journaliste. Mes articles vous paraîtraient-ils insipides ?
— Oui.
— Voulez-vous lire mon dernier scénario ?
— Non.
— Irez-vous jusqu'à prétendre que la revue dont je suis l'animateur est d'une frivolité *ratée ?*
— Oui.
— J'ai là dans ma poche quelques pastiches qui, j'en suis sûr, vous amuseraient...
— Non.

Exit le patron du guignol après avoir ramassé ses marionnettes. Il rentre chez lui et, affûtant l'une de ses nombreuses plumes, écrit un article sur les intellectuels de gauche pesants et paysans qui ne comprennent rien à rien, autrement dit à Jacques (Albéric, Cécil, Saint-, etc.) Laurent.

Réglons d'abord un détail : Jacques (Cécil Saint-) Laurent ne manque pas de talent. Il a même une certaine allégresse de la phrase qui doit lui venir de ses lectures et que possèdent éminemment certains pasticheurs à grosse mémoire et à fine culture. A n'en pas douter, il aimerait écrire les œuvres des autres.

Sur fond de fresque historique (la Révolution française dans *Caroline chérie* et, dans *Prénom Clotilde*, la guerre de 1939 et les premières années de l'occupation) Laurent décrit, avec une technique qui a fait ses preuves, les aventures de Clotilde.

Cette jeune personne, douée d'une mutinerie intellectuelle à travers la-

(1) Ed. Presses de la Cité.

EDITIONS SOCIALES

Nouveautés :

LENINE
ŒUVRES COMPLETES
Tome 25 (juin-septembre 1917)
Un volume de 572 pages, relié....... 400 fr.

●

Georges COGNIOT
CONNAISSANCE DE L'UNION SOVIETIQUE
NOUVELLE EDITION revue et mise à jour
Préface de François Billoux
Un volume de 320 pages, avec une carte en 4 couleurs .... 500 fr.

●

R. Palme DUTT
L'INDE aujourd'hui et demain
Traduit de l'anglais par Paul Meier
Un volume in-8° carré de 312 pages, sous jaquette illustrée .... 750 fr.

●

Dans toutes les librairies ou 24, rue Racine - PARIS (VIe)

PREUVES
REVUE MENSUELLE
NOVEMBRE

BRICE PARAIN
L'homme sans passé

HERBERT LUTHY
Fin des empires de l'Europe

K. A. JELENSKI
Ce qu'était Po Prostu

DENIS DE ROUGEMONT
Sur l'Europe à faire

MAXIME LEROY
YVES GANDON
ALTERIO SPINELLI
MICHEL COLLINET
GERARD MOURGUE, etc.

●

Le numéro de 96 pages hors texte : 200 francs
En vente partout

EDITIONS DE MOSCOU
EN LANGUE FRANÇAISE

●

TCHERKASSOV
NOTES D'UN ACTEUR SOVIETIQUE
L'art subtil de la métamorphose est le trait distinctif de Nicolas Tcherkassov, qui a rencontré un immense succès au Festival de Cannes
284 pages, relié pleine toile .... 500 francs
ou franco de port : 605 francs

●

L'UNION SOVIÉTIQUE
Bilan de 40 années d'existence. Six chapitres dont un consacré à la culture
275 pages, relié sous jaquette richement illustrée, avec une splendide carte en couleurs. 250 fr.
ou franco de port : 395 francs

●

EN VENTE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES OU A LA
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes - PARIS (5e)
Compte chèque postal Paris 9694-67
(adressez votre commande au dos du talon de mandat)
Franco de port à partir de 1.500 francs

●

Le catalogue général
des Editions de Moscou, comportant plus de 100 titres vous sera adressé gratuitement sur simple demande

ROMANS FRANÇAIS

GÉANT TRÈS BÊTE ET NAIN SANS ESPRIT

par MADELEINE CHAPSAL

AIME-T-ON les livres où tout se passe comme au cinéma, en images et au présent ? Où à chaque instant le silence reprend le dessus, comme le noir sur la lumière ? Si oui, il faut lire *Le Chien gris* (1).

On y verra un gardien de prison, physique à la Jean Gabin : grosses épaules, lourdes mains, lèvres minces et regard en fente. Il fait ce que font les gardiens de prison : se promener dans les couloirs, apporter leur nourriture aux prisonniers, rentrer chez lui le soir. Et même un peu plus : il passe les messages d'un prisonnier à sa jeune amie. Il n'aime pas sa femme. Signe tout à fait particulier : il est souvent suivi, à travers un terrain vague, par un chien gris.

Sans ajouter beaucoup à ces éléments plutôt maigres, Jacques Cousseau écrit un roman dont on ne se débarrasse qu'à la dernière page. Il englue. Ce n'est pas exactement la même chose que fasciner. Celui qui est fasciné perd l'esprit. L'englué, lui, est physiquement prisonnier ; mais n'en pense pas moins. Qu'on lui a tendu un piège, par exemple.

ET c'est bien ce que paraissent les romans de Jacques Cousseau — *Temps chaud* et maintenant *Le Chien gris*. Des pièges habilement montés : quand on en est sorti on n'y repense plus. Mais quel appât ! voici Martin le long de la palissade qui borde le terrain vague, deux briques volées sous sa veste, un chien gris sur les talons, il se dirige vers sa maison, où l'attend une femme qui a envie de lui, dont il ne veut plus, il faut aussi qu'il porte un mot à Berthe, une jolie fille ; quand elle se déplace, sa robe de laine bleue « *se creuse entre les jambes et semble être faite pour n'exprimer rien d'autre que les charmes de ce corps de femme* ».

L'auteur aussi semble décidé à n'exprimer rien d'autre que la soif de vivre.

Violence instantanée, moiteur, héros qui découvrent leurs intentions au moment où ils agissent, la technique de Cousseau a subi l'influence américaine. Et ces brutes à cervelle de noisette feront pleurer les vieilles demoiselles : une âme de canari dans un corps de chimpanzé ; deux bêtes en une à protéger.

L'ANNEE dernière, un livre, *Tanguy*, a beaucoup fait parler de lui : on y voyait un jeune garçon subir l'épreuve des camps de concentration. L'innocence face à la plus grande horreur. Cette année paraît un second ouvrage de ce jeune Espagnol, Michel de Castillo. Plaira-t-il ? L'auteur en est personnellement convaincu. Une préface fait savoir que *La Guitare* (2) n'est pas « œuvre mineure », et au cours du récit le lecteur est interpellé : « *J'ai peur pour toi car il me semble que tu ignores encore des choses que tu n'as pas le droit d'ignorer.* » Quoi ? On va le savoir.

Le narrateur est un nain affreux : né de la syphilis, borgne, bossu, édenté. Mais un cœur d'ange, dit-il. Du moins jusqu'à ce que les sarcasmes et les coups de ceux qu'il épouvante ne l'aient fait virer de bord : il était généreux et on ne l'aimait pas ? Parfait, il se fera méchant. Et sans plus d'ambages, il viole, persécute, affame ceux sur qui il a du pouvoir, de misérables paysans.

Autre volte-face: au prix de peines infinies voici le nain qui se met à jouer de la guitare. Pour les Espagnols, la guitare est plus qu'un instrument de musique : c'est une fée. Cette caisse prête sa voix à ceux qui ne savent pas se faire entendre. A coups de fandangos le monstre va-t-il gagner les cœurs ? Il joue bien, on l'écoute, mais la morale veille : pour le punir de ses crimes les hommes briseront la guitare, son seul amour. Et tout à l'heure, conclut-il, il sera probablement lapidé.

LE récit se passe en Espagne, terre moyenâgeuse, et tout ce qui touche aux anciennes coutumes est d'un autre ton : précis et vigoureux. Mais pourquoi ce pathos autour de ce nain ? Pour expliquer que, dès qu'on n'est pas comme les autres, on est persécuté par le troupeau ? Que même les meilleures intentions sont alors prises à mal ? Si c'est cela que Michel de Castillo brûlait d'apprendre à son lecteur, il vient tout de même un peu tard.

Pourtant son talent n'est pas négligeable. Cet écrivain a la conviction de ceux qui sont les premiers charmés par ce qui tombe de leur plume. On peut rire, cette foi s'impose. Et il ne faut pas demander à celui qui vécut et écrivit *Tanguy*, de trouver aussitôt après, ailleurs, un sujet de même taille.

M. C.

(1) *Le Chien gris*, Jacques Cousseau, Corrêa. 212 pages, 540 francs.
(2) *La Guitare*, Michel de Castillo. Julliard. 150 pages, 420 francs.

quelle on reconnaît la gaminerie de son créateur, se couche lorsqu'on lui dit de s'asseoir et, entre deux lits, trouve le temps de contempler et de participer à la fois à l'Histoire, telle, paraît-il, que l'apprendront les potaches de 1980.

En cette matière Laurent nous prie de croire qu'il est, comme on dit en tauromachie ou au Bureau Politique du P.C. (b) de l'U.R.S.S. (1), le n° 1. N'a-t-il pas lu « *deux cents ouvrages sur cette période de l'Histoire de France et interviewé des dizaines de personnalités* » ?

Du coup, le lecteur qui aime *sauter les pages* a le choix, s'il est avisé, entre deux romans :

A) La chronique des événements dont Pétain, de Gaulle, Darlan, etc. furent les protagonistes;

B) La nomenclature des exercices non spirituels de la prénommée Clotilde.

Il doit même exister une catégorie de lecteurs irresponsables, dévoreurs de pages au même rythme que les noircit Laurent, qui avaricieusement lisent tout. L'auteur leur offre en effet d'assister aux événements historiques assis sur un escabeau mais l'œil collé au trou de la serrure, et il prévient leur fatigue en faisant se dévêtir Clotilde au moment exact où une crampe d'attention risquerait de les précipiter dans le sommeil.

L'habileté, évidemment, consiste à varier les exercices de Clotilde, ainsi que les lieux, les partenaires et les comportements. D'où Vichy, Paris, Londres, la Syrie, Alger, Don Juan, benêts, palefreniers, adolescents, lesbiennes, baisers, caresses, flagellations, debout, couché, assis... Le tour est joué.

La boucle, elle, n'est pas bouclée. On ne tue pas la poule aux œufs d'or. On laisse, à la fin du roman, une porte ouverte à travers laquelle Clotilde pourra se précipiter vers de nouveaux lits et vers de nouvelles petites histoires grappillées dans les vignes de la Grande (Histoire).

Un jour, Jacques Laurent a dû se demander s'il serait écrivain ou commerçant. Il a résolu ainsi ce casse-tête : de temps en temps, il accepte de discuter avec les clients dans la salle, puis, lorsqu'il n'y tient plus, il noue un tablier sur son ventre et passe derrière le comptoir : « Et pour monsieur, ce sera ?... Voilà, monsieur. Merci bien, monsieur. »

JEAN CAU.

(1) Sigle du Parti communiste bolchevique.

(Dessin de L. de Brunhoff.)

On ne tue pas la poule aux œufs d'or

REVUES

Esprit *atteint la majorité et se rajeunit.*

Pour les opprimés

DANS son numéro de novembre, la revue *Esprit* annonce la réorganisation de son équipe de direction et sa décision d'entreprendre un effort de réflexion et de renouvellement concrétisé par la publication d'une « nouvelle série ».

Esprit a vingt-cinq ans. Fondée en 1932 par Emmanuel Mounier, jeune universitaire et philosophe chrétien du « personnalisme », la revue est restée sous sa direction jusqu'à sa mort, en 1950.

« *Comment ne pas être en révolution permanente contre les tyrannies de cette époque ?* » écrivait Mounier dans le prospectus annonçant la publication du n° 1 de la revue. Et, tout de suite, il définissait sans ambiguïté sa position : « *Notre hostilité est aussi vive à l'égard du capitalisme, de sa pratique actuelle et de la doctrine qui s'en dégage, qu'à l'égard du marxisme ou du bolchevisme.* » Il ajoutait : « *C'est une bien trop commode évasion que de fonder une revue. Je veux qu'*Esprit *soit aussi un circuit d'amitiés agissantes tournées, selon la vocation, vers une collaboration intellectuelle ou vers l'action sur l'opinion.* »

C'est ainsi que les groupes *Esprit*, constitués autour de l'équipe de la revue, sont devenus un creuset de réflexion et un centre d'animation pour la pensée « engagée ».

La relève

Au lendemain de la disparition prématurée d'Emmanuel Mounier (il est mort à quarante-cinq ans), la revue s'est trouvée placée sous la direction d'une équipe dirigée par Albert Béguin et comprenant les compagnons de Mounier et des éléments plus jeunes, venus à *Esprit* au sortir de la Résistance, comme Jean-Marie Domenach.

Béguin, à son tour, fut frappé en mai 1957. Jean-Marie Domenach assure aujourd'hui, à la tête de la revue, la relève des générations. Tout en restant membre de la société éditrice, les anciens dirigeants et notamment Mme Mounier, MM. Henri Marrou, Jean Lacroix, Paul Fraisse, Bertrand d'Astorg, se retirent du Comité de direction. Leur départ revêt une valeur exemplaire assez exceptionnelle qui dépasse largement le cas d'*Esprit*. Ils ont jugé que la génération arrivée depuis la dernière guerre à l'âge de la conscience et des responsabilités attend qu'on lui parle un nouveau langage. Et puisqu'aucune jeune revue, aucune centrale de pensée, ne s'est créée pour cela, ils s'effacent volontairement afin de faciliter la réorganisation d'une équipe dans laquelle entrent des éléments plus jeunes.

Cette relève s'accompagne d'une volonté de renouvellement et d'un effort de pensée que traduit un important article de J.-M. Domenach publié en tête du numéro de novembre, le premier de la « nouvelle série ».

« *Nous sommes entrés*, écrit-il, *dans le temps de la réflexion, ce qui ne veut pas dire que le temps de l'action soit révolu, mais qu'il faut en finir avec les synthèses faciles.*

« *Depuis* 1932, *depuis vingt-cinq ans, le monde a probablement changé davantage que dans les deux cents années précédentes. Cela seul exigerait de notre part une révision sérieuse.* »

Analysant « *ce qui nous oppose au marxisme* » et appelant de ses vœux « *une société qui cesse de brimer et d'exclure la majorité des travailleurs* », J.-M. Domenach veut « *rompre avec une sociologie vieillie et un vocabulaire encombrant* ». Et il affirme avec vigueur le nouvel objectif assigné à *Esprit* dans des termes qui évoquent ceux-là mêmes qu'employait E. Mounier en 1932 : « *Notre visée profonde... demeure la destruction d'une société infestée par l'argent et son remplacement par une civilisation du travail et de la responsabilité.* » Dans sa nouvelle série, *Esprit* reste solidaire de la révolte des opprimés.

L'Opposition communiste intérieure
s'exprime désormais et pose des questions dans
LA NATION SOCIALISTE
en vente dès aujourd'hui dans les kiosques
PRIX : 50 francs
AU SOMMAIRE
P.-B. MARQUET - Le 40e anniversaire de la Révolution d'octobre.
A. BERTRAND - Silence on tue - L'assassinat d'Ahmed Bekhat.
P. HERVE - Les satellites chantent Bip-Bip.
A. LECŒUR - Discutons avec la nouvelle gauche.
R. RENAULT - L'action revendicatrice : Le problème est politique.
LA NATION SOCIALISTE
3, rue du Temple, Paris (4e) - Abonn. 1 an 600 F
C.C.P. Paris 14.125.51

Une manière de prouesse
Robert KEMP
Un art parfait
R. M. ALBÉRÈS
GEORGES CONCHON
Tous Comptes faits
ROMAN
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
Ce livre a quelque chose d'inquiétant
Emile HENRIOT
Un jeune maître
Henri CLOUARD

PATRONS

Les ancêtres du « Do it yourself »

PRES d'un milliard de chiffre d'affaires, 12 à 15 millions d'exemplaires imprimés, tel est le bilan annuel de l'industrie des « patrons » en France.

Ces chiffres importants s'expliquent facilement. D'après une récente étude, les Françaises confectionnent elles-mêmes 50 % de leurs robes, mais 16 % seulement de leurs manteaux.

Les patrons ont leurs cinq grands :
Le Petit Echo de la Mode.
Marie-Claire.
Modes et Travaux.
Le Jardin des Modes.
Elle.

Il existe d'autres marques, mais ce sont celles qui se rattachent au titre d'un périodique ou d'une revue, et par conséquent à un certain style, qui obtiennent le plus de succès. Les patrons sont nés en France aux alentours de 1900, lancés par la *Mode Parisienne,* ancêtre du *Petit Echo de la Mode.*

Ils ont connu leur grand essor pendant la dernière guerre où l'imagination et l'ingéniosité des femmes ont été mises à rude épreuve : il fallait tirer parti du moindre coupon de tissu, fabriquer une robe d'hiver dans une couverture, ou un tailleur dans un smoking désaffecté. *Marie-Claire,* qui avait lancé un patron de moufles, par exemple, en a épuisé des dizaines de milliers durant les années 1940.

Depuis la Libération, l'expansion de la confection qui s'est emparée des articles simples (chemisiers, jupes) a fait baisser un peu la vente des patrons : l'avènement du nylon également; il a tué les patrons-lingerie. Mais les chiffres se maintiennent cependant aux alentours de 15 millions d'exemplaires par an.

Au goût du jour

C'est évidemment la taille 44 qui se vend le plus (30 %); la vente des toutes petites tailles (38-40) est pratiquement nulle et celle des tailles 48-50 (femmes fortes) très peu importante.

D'après les statistiques, Paris absorbe à peu près 20 % de la production totale et les plus petits clients sont les régions minières et agricoles.

Les patrons, taillés à la scie mécanique par « matelas » de 500, sont envoyés chez les dépositaires et retirés de la vente après un an car rien ne se démode plus vite que les petites figurines dessinées sur les pochettes, et les clientes, surtout celles de province, veulent à tout prix être « au goût du jour » sans trop d'audace toutefois, et sans avoir à utiliser un trop grand métrage de tissu !

Si les classiques immuables telles la robe de chambre à col-châle ou la jupe large « à danser », sont toujours très demandés, le patron-type d'aujourd'hui est sans conteste « la petite robe » au bord de la mode, timidement chemise, sac sans l'être tout à fait.

De l'opinion des fabricants, les patrons, vétérans du « Do it yourself », s'ils ne voient pas leur vogue s'accroître, sont tout de même solides à leur poste ; il y aura toujours des femmes adroites, fières de dire à leurs amies : « *Ma robe ? Je l'ai faite moi-même.* » Et contrairement à une opinion largement répandue, les Américaines ne s'habillent pas toutes en confection, puisqu'elles consomment 150 millions de patrons par an !...

COUTURE

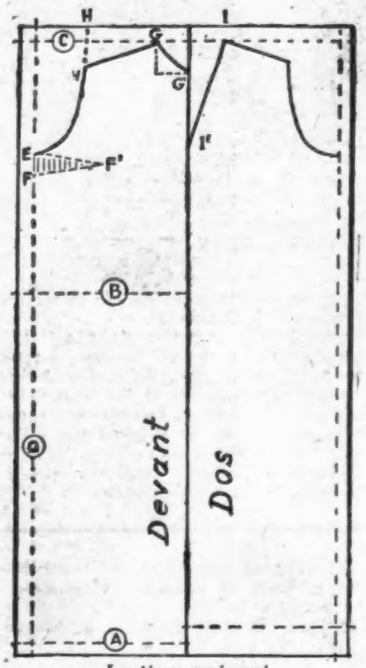
Une robe « décortiquée »

LA mode des robes-sacs permet à celles qui cousent peu de faire, sans grands risques, leurs premiers pas.

Le modèle de Chloé, que Madame Express a « décortiqué » pour vous cette semaine, est très facile à réaliser. Cette robe n'a ni boutons, ni fermeture à glissière, ni manches : un vrai petit sac. Mais une pince bien placée, un biais à l'encolure et un décolleté plus ou moins profond dans le dos font son chic.

En lainage fin de couleur, ceinturée bas et légèrement blousante, elle fera une bonne tenue de jour. En crêpe bleu marine ou noir, décolletée bas, avec deux pans noués dans le dos, elle sera commode pour sortir.

Essayez, il vous faut entre quatre et huit heures de travail selon votre dextérité, avec une machine à coudre. Vous réaliserez (en plus de la satisfaction morale et d'un orgueil justifié) une solide économie puisque, dans un très beau tissu à carreaux, vert et

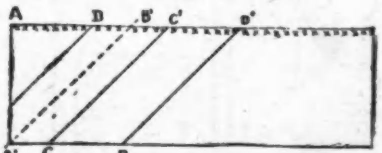


Le tissu préparé

noir, de Staron, cette robe est en vente à 29.900 francs chez Francine Pary, 265, rue Saint-Honoré.

Métrage

Il faut 1,80 m en 140. 135 cm pour la robe et 45 cm pour le biais de l'encolure. Avec les chutes, inévitables, du biais, celles qui le désirent peuvent ajouter à la robe des petits mancherons. Choisir un lainage genre



Le biais

crêpe qui n'ait ni sens, ni raies, ni carreaux, si l'on débute dans l'art de la couture.

Préparation

Elle peut se faire directement sur le tissu.

- Prendre un centimètre et une craie.
- Couper les 45 cm de tissu destinés au biais et les mettre de côté.
- Couper en deux les 135 cm de tissu restant dans le sens de la largeur pour obtenir deux bandes de 135 × 70.
- Prendre une de ces bandes et procéder aux mesures du devant.

Le devant

- Plier le tissu destiné au devant en deux dans le sens de la largeur.
- Sur cette bande de 135 × 35 marquer les points suivants :

A : une ligne à 5 cm du bas pour l'ourlet.

B : une ligne marquant la taille à 70 cm ou 72 cm de la ligne d'ourlet suivant la hauteur de jupe.

C : à partir de la taille, prendre la hauteur du buste devant plus 4 cm pour le blousant et tracer une ligne C: la ligne d'épaule.

D : mesurer le tour de hanches, ajouter 4 cm de souplesse et diviser par quatre. Reporter cette mesure du milieu du devant vers la lisière du tissu. Tracer à cet endroit la ligne E : la ligne de couture du côté.

Par exemple : 92 cm de tour de hanches + 4 cm = 96 cm : 4 = 24 centimètres. Attention : cette mesure doit être reportée 20 cm sous la ligne B, endroit où les hanches sont le plus larges.

E : à 28 cm de B vers le haut, placer le point E qui sera le début de l'emmanchure.

F : placer la pince de poitrine : marquer pour cela un point F à 3 cm en dessous du point E, et calculer un point F' : à 13 cm de la ligne EF. La pince sera formée par le triangle EFF'.

G : tracer l'encolure du devant. Pour cela, placer un point G sur la ligne C à 8 cm du milieu et un point G' sur le milieu à 8 cm de la ligne C, l'encolure sera formée par un arc de cercle joignant G à G'.

H : tracer la couture d'épaule. Pour cela, situer un point H à 13 cm du point G et un point H' à 3 cm du point H. La couture d'épaule ira de G en H'. L'emmanchure ira de E en H'.

Couper les deux côtés de la même façon en réservant partout un centimètre supplémentaire pour les coutures.

Le dos

Pour le dos, reporter exactement les mesures de l'épaule et de l'emmanchure du devant. Ne pas tenir compte de la pince et calculer par conséquent la ligne d'ourlet 3 cm plus courte.

Pour le décolleté du dos, reporter à partir du milieu un point I à 8 cm du milieu sur la ligne C et un point I' à 20 cm de la ligne C sur le milieu, le tissu sera coupé de I en I', si l'on desire un petit décolleté permettant juste de passer la tête. Les proportions seront bien entendu augmentées pour creuser le dos plus profondément.

Le biais

Prendre les 45 cm de tissu restant.

A partir d'une ligne A A' (voir le croquis), placer un point B à 45 cm du point A' et plier le tissu pour que le point A vienne en B. On obtient ainsi un triangle A' B B'.

- Sur ce tissu en double, noter une ligne à 9 cm de la ligne B B' et couper le tissu sur cette ligne C C'. On obtient ainsi le premier biais. Le dédoubler et le reporter sur le tissu le long de la ligne C C' pour obtenir le deuxième biais. Si on désire faire des pans, on peut obtenir ainsi jusqu'à quatre ou cinq biais dans la largeur du tissu.
- Attention, pour qu'ils « tombent bien » les biais doivent être cousus droit fil, c'est-à-dire que la couture doit être faite selon notre graphique en mettant bout à bout les lignes D C' et C' D'.

Montage

Faire les coutures d'épaules, les pinces de poitrine et les coutures de côté, et essayer la robe pour s'assurer que la pince est bien placée et que l'encolure permet de passer la tête, on peut également régler l'ourlet, à ce moment-là. Tenir compte pour la longueur du fait que l'on porte ou non une ceinture.

Si tout se place bien, on peut alors poser le biais.

- Le biais doit être posé en double à l'intérieur de l'encolure en le fronçant très légèrement sur le devant pour lui permettre de « dégueuler » une fois retourné. Dans le dos, on peut le terminer soit en pointe comme un col châle mis devant derrière, soit par deux pans noués en prenant soin de finir proprement la pointe de l'encolure dessous.
- Les emmanchures, étant arrondies, nécessitent la pose d'un petit biais à l'intérieur.
- La ceinture est un petit boyau droit fil en double qui peut être récupéré sur la chute des côtés. Elle doit mesurer environ 1,20 m sur 2,50 cm de large.

ATTENTION : ne faites pas la robe trop longue, même si vous n'avez pas encore pris l'habitude de vous habiller court, la ligne sac demande absolument à laisser voir une bonne partie de la jambe pour ne pas alourdir la silhouette. Penser à mettre des talons pour régler l'ourlet.

COURCELLES-FOURRURES
(VAKSER Père et Fils depuis 1935)
Grâce à leurs stocks, choix important de très beaux manteaux d'astrakan, pleines peaux sur mesures et prêts à porter
Qualité et prix exceptionnels
(VISONS - CASTORS - RATS D'AMERIQUE - AGNEAUX DES INDES - MURMEL-VISON)
104, boulevard de Courcelles (17e) WAG. 37-71

(Jacqueline Melzassard.)

EN LAINAGE DE JOUR — EN LAINAGE DE SOIR
Une bonne façon de faire ses premiers pas. (*Chloé.*)

MACHINES

Un achat vite amorti

LES petites merveilles de rapidité et de précision mécanique que sont nos modernes machines à coudre dérivent toutes du premier modèle à fil unique avec lequel on n'obtenait qu'un point de chainette peu solide, machine mise au point vers 1830 par de patients inventeurs, dont les plus connus sont Howe et Singer. (Ces modèles ne sont plus utilisés que dans les machines-jouets pour petites filles.)

Mais c'est un Français, M. Thimonnier, qui avait eu l'idée, dès la fin du XVIII^{e} siècle, d'une mécanique qui permettrait d'exécuter sans fatigue les travaux d'aiguille.

Le principe de fonctionnement

● La partie supérieure de la tête de la machine fixée *sur* la table porte l'aiguille et forme la partie du point visible sur l'endroit.

● La partie inférieure de la tête de la machine fixée *sous* la table comprend la bobine appelée « canette », dont le fil forme la partie visible du point sur l'envers.

● Ces deux fils s'entrelacent dans l'épaisseur du tissu et donnent un point de piqûre semblable au point fait à la main, à l'envers comme à l'endroit.

La rapidité

Les machines modernes à canettes rondes contiennent beaucoup de fil et peuvent marcher à une vitesse atteignant 1.500 points/minute. Alors que sur les anciens modèles à canette longue et vibrante, la vitesse était limitée à 500 points/minute. Il faut savoir que :

Le mouvement peut être transmis soit par une pédale au pied, soit en tournant une manivelle à la main, soit par un moteur électrique. Toutes les machines (même les anciens modèles) peuvent être électrifiées.

L'électrification n'apporte pas la rapidité, mais supprime la fatigue.

Les deux catégories de machines

Si le principe de fonctionnement reste toujours le même, il existe des machines plus ou moins perfectionnées :

● LES MACHINES SIMPLES font le point droit. Permettant d'effectuer tous les travaux de couture simples, ainsi que le raccommodage et la petite broderie, à condition de leur adjoindre des pieds de biche spéciaux. Certains modèles peuvent même être équipés de pieds ourleurs, ganseurs, marqueurs de pli, fronceurs, etc. Mais la manœuvre diffère suivant le travail à exécuter.

Prix : 50.000 francs environ. Deux marques nous paraissent offrir toutes garanties de fabrication : Singer et Omnia.

● LES MACHINES DITES « ZIGZAG » possèdent une aiguille oscillante qui leur permet d'exécuter, en plus du point droit, tous les points de droite à gauche, et de faire les boutonnières, de coudre les agrafes et les boutons.

Certaines de ces machines, grâce à des accessoires spéciaux, froncent, soutachent, gansent et brodent de manière entièrement automatique. La grande supériorité des mo-

→

COMITÉ D'ACCUEIL PARISIEN, 16, rue de la Banque, Paris (2^{e}). GUT. 29-80 ou 10, rue Pasquier (8^{e}).

Séjour en Autriche, en Suisse et France pour les petits de 6 à 12 ans, à partir de 19.200 fr. Sont compris le voyage, les jeux, les excursions et les quatre repas.

Pour les adolescents de 13 à 17 ans, séjours en Autriche, Suisse, France ou Italie, à partir de 22.000 fr. Logement confortable en chalet ou hôtel-pension.
Communiqué.

Préparez-vous au ski
Vous profiterez mieux de votre séjour à la neige si, dès maintenant, vous exercez rationnellement votre corps
Chez DORIS HALPHEN, 16, r. Saint-Simon on s'entraîne gaiement et sans fatigue
Renseignements : LIT. 70-58

FEUTRINE
lumineuse et colorée
souple et luxueuse
se coupe
comme du papier
s'emploie comme du tissu
60 coloris
Couture, ouvrage, décoration
MAISON DU FEUTRE
194 bis, rue de Rivoli, Paris-1er - RIC 90-92
Département TAPIFLEX : 4, rue St-Roch
Liasse d'échantillons contre 180 fr. en timbres

Royaldaim
Cannes - Paris - Deauville
COUTURE EN DAIM ET PEAU
GRAND CHOIX de 17.000 à 67.000
74, rue de Rennes - LIT.44-84
et au quartier Latin
L'ANTILOPE 34, rue des Ecoles DAN. 09-53 (5e)

NETTOYAGE VESTES DE DAIM
« Sélection »
TEINTURIER SPÉCIALISTE
110, AVENUE DU ROULE - NEUILLY
Prise et livraison à domicile
MAIllot 23-35

Quilichini
Escarpins femme, montage main. Depuis .... [illegible] fr.
Pour hommes, modèles sélectionnés, depuis .... 6.000 fr.
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

mettez-en moins
mettez-en mieux
VAPORISEURS Marcel Franck

Vous trouverez votre Blizzand chez FORSHO
146, rue de Rivoli - PARIS (1er)

Machines à coudre électriques d'importation
livrées avec éclairage en mallette ▶ dep. 49.500 f.
démonstration et vente
catalogue gratuit
DARGOLS
OFFREZ LA NOUVELLE machine à coudre électrique portative
directement importée de SUISSE
TURISSA ultramatic
Tous les travaux de couture • Tous les perfectionnements
100% automatique et garantie 103.800f COUD-REPRISE BRODE
8, r des Francs-Bourgeois Paris 3e

dèles « Zigzag » réside donc dans leur automaticité absolue lorsqu'il s'agit d'un autre travail que le point droit.

Prix : 100.000 francs environ. Deux marques à citer dans cette catégorie : Elna et Turissa.

Conditions d'un bon fonctionnement

- ENFILAGE. — Il doit être réalisé convenablement (lire attentivement le mode d'emploi livré avec la machine).
- AIGUILLE. — Veiller à ce qu'elle ne soit pas épointée, et bien placée dans sa gaine. Légèrement déviée, elle peut faire casser le fil à chaque point.
- FIL. — Le choisir en rapport avec la grosseur de l'aiguille, celle-ci étant fonction de l'épaisseur du tissu. Et toujours de même épaisseur que celui de la canette.
- POINT. — Le régler d'après l'épaisseur du tissu à travailler en l'essayant sur un échantillon.
- TENDEUR. — Il doit être réglé de façon que les deux fils s'enlacent normalement. Trop tendu dessus ou dessous, le fil peut casser, le point être irrégulier ou bouclé.
- ENTRETIEN. — Graisser régulièrement la machine à l'aide d'une burette à chaque point de graissage ménagé à cet effet.

Après usage penser à débarrasser la machine de la poussière due aux fibres du tissu et du fil. L'essuyer et la nettoyer avec un pinceau-brosse.

De tous les appareils ménagers, la machine à coudre est — avec la machine à laver — celui dont l'achat s'amortit le plus rapidement, et dont on peut le plus facilement partager l'usage avec sa famille ou ses amies.

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Epluché*** des marrons sans trop de mal et sans trop se brûler les doigts. Son truc pour y parvenir : mettre les marrons dans une passoire au-dessus d'une casserole d'eau bouillante et les laisser à la vapeur pendant une demi-heure environ. L'écorce et la peau s'enlèvent ensuite beaucoup plus facilement.

● ***Déniché*** un pique-fleurs ingénieux, au nouveau comptoir installé à Primavera en accord avec l'Ecole d'Arrangement floral. Il se présente comme une pelote de grosses épingles en acier avec un socle en matière plastique. Une ventouse permet de le fixer au fond du vase (650 francs). Il y a mille autres idées amusantes : un sécateur pour épines de roses, un plumeau à plantes vertes, une seringue-vaporisateur, etc.

● ***Constaté*** qu'il est tout à fait inesthétique de mettre des boucles d'oreille quand on adopte la mode actuelle de la mèche sur le front. Celles-ci élargissent le bas du visage déjà raccourci par la disparition partielle du front.

● ***Découvert*** un gadget amusant : le Gastrotherm. Ayant l'aspect d'un thermomètre, cet instrument se pique dans un morceau de viande et indique le degré de cuisson : « saignant, à point, bien cuit ». Il comprend également des graduations pour le veau, l'agneau, le porc, etc... Bien sûr, il ne permet quand même pas à un rôti d'attendre ! (1.300 francs).

● ***Lu*** avec un intérêt amusé le dictionnaire du parfait bricoleur paru en librairie sous le titre « Bricolage service ». Son auteur, Anne-Marie Raimond, y explique sous une forme rapide et précise comment installer et décorer soi-même son intérieur avec un minimum de frais. (A condition toutefois de savoir manier scie, marteau et pinceau.)

Les illustrations de Pierre Sels ajoutent beaucoup d'humour à ce petit recueil destiné à prendre place à côté du classique livre de cuisine dans les bibliothèques familiales (480 francs).

● ***Téléphoné*** à S.O.S. 6.7.8.9 pour faire dépanner une voiture le lundi 11 novembre. (Ce jour-là tous les garages étaient fermés.)

Le secours d'urgence automobile qui répond à ce numéro facile à retenir fonctionna sans interruption, nuit et jour, dimanches et jours fériés.

Vingt minutes après l'appel téléphonique un dépanneur scootériste arrivait sur les lieux, faisait repartir la voiture.

Ce service de dépannage bien organisé prête aide et assistance dans tous les cas où une automobile est empêchée de circuler par ses propres moyens. Les petites réparations sont faites sur place. En cas de panne irréparable rapidement, il se charge de remorquer le véhicule vers le garage indiqué par le client.

Prix : dépannage et déplacement compris : jour : 1.600 francs ; nuit : 2.000 francs.

Les abonnés à ce service (prix de l'abonnement 3.500 francs par an) ne paient plus que 600 et 800 fr. pour un dépannage.

● ***Appris*** que l'Association générale des Etudiants en médecine relance « l'opération Biberon » à l'occasion de la rentrée universitaire. Sur simple coup de téléphone à ODE. 25-44 des étudiants en médecine se chargent de gardes d'enfants à domicile le soir. Le prix, 150 francs l'heure plus le transport. Les étudiants se rendent également en banlieue. Il est préférable de téléphoner la veille.

RECETTE

La soupe aux moules

(*pour* 4.)
— *3 litres de moules.*
— *2 cuillers d'huile d'olive.*
— *1 gousse d'ail.*
— *1 œuf.*

● Faire ouvrir les moules à feu doux. Conserver l'eau ● Jeter les coquilles après en avoir retiré les moules ● Dans une cocotte faire chauffer l'huile d'olive. Y ajouter la gousse d'ail écrasée. La laisser prendre couleur ● Verser l'eau des moules, et ajouter autant d'eau bouillante qu'il sera nécessaire pour amener la totalité du liquide à 1 litre 1/2 environ ● Faire bouillir ● Ajouter les moules et lier au jaune d'œuf ● Servir avec croûtons frits.

SANTÉ

Maladies à la chaîne

● ***Les téléphonistes sont les meilleurs « cobayes » que l'on ait trouvés pour étudier les maladies nerveuses.***

« *LES jeunes ouvrières quittant le travail à la chaîne parlent très vite, on ne les comprend pas, il est difficile de discuter avec elles. Souvent, rentrées chez elles, elles ne peuvent se livrer à une activité suivie, ne sont « même pas capables d'écouter la radio.* » Les standardistes disent « *allô, j'écoute* » ou « *terminé* », ou « *personnel* » en fermant un tiroir ou en tirant le cordon.

Le Dr Le Guillant formule ces remarques au terme d'une étude sur « la névrose des téléphonistes ». Pourquoi s'est-il intéressé aux téléphonistes ? Parce que ces femmes assises devant leur « meuble », à guetter de petites lumières, coiffées d'écouteurs, chargées d'établir des communications entre des correspondants irritables, impatients et parfois inintelligibles, sont soumises à une tension nerveuse extrême. Elles sont les meilleurs « cobayes » que l'on ait trouvés pour étudier la fatigue nerveuse.

Une téléphoniste vue par Donald Searle.

Chaque jour, le rendement individuel est calculé, aux P.T.T., en pourcentage par rapport à la moyenne de ce jour (rendement global d'un groupe divisé par le nombre des opératrices). Il y a donc forcément des opératrices qui font plus que cette moyenne et d'autres moins. Celles-ci, en essayant de rattraper un retard, augmentent du même coup le rendement total et la moyenne. Il y a ainsi une augmentation indéfinie du nombre des communications. Or un appel est transmis à plusieurs tables à la fois, et c'est la plus vive qui le prend en charge. D'où compétition constante. De plus, les standardistes sont soumises à un triple contrôle : une machine, la « *maquette* » qui donne à chaque instant la moyenne du service par rapport au trafic, la surveillante (obsédée par cette maquette) et un système d'écoutes, d' « espions ».

Le symptôme commun

Le cas des standardistes est typique et cela explique qu'il ait été pris en exemple par de nombreux psychiatres pour étudier les effets du travail sur la santé. Un médecin, une femme, a même exercé elle-même ce métier. Mais ce n'est pas un cas exceptionnel. D'autres professions provoquent des troubles similaires. La question s'est posée de savoir si les troubles mentaux présentés par certains télégraphistes des aéroports, contraints de déchiffrer, au milieu d'un bruit infernal, un message, souvent en morse, dont peut dépendre le sort d'un avion, pouvaient être considérés comme une maladie professionnelle.

Dans chaque profession, à vrai dire, ce facteur « fatigue nerveuse » intervient. Et, quelle que soit la source de la fatigue, les symptômes en sont toujours identiques. Il y a toujours en tout cas ce que le Dr Le Guillant appelle « le symptôme subjectif commun », fait de sensation de lassitude profonde, de décrochement du monde extérieur, avec en même temps une instabilité extrême, une hypersensibilité aux excitations sensorielles et surtout au bruit, de la dépression, des troubles du sommeil et enfin de toutes les fonctions avec tout ce qu'on appelle les troubles « cortico-viscéraux » ou « psychosomatiques » : maux de tête, angoisses, manque d'appétit, troubles des règles, etc.

Cela peut aller plus loin encore : on a signalé l'effet du rythme de travail aussi bien sur la fréquence des accouchements prématurés que sur la formule sanguine, la résistance à l'infection, etc.

Le plus difficile est, ici, évidemment, de rapporter de manière indiscutable ces troubles aux conditions du travail. Car, après tout, les médecins n'ont pas attendu Charcot pour savoir que le rythme du travail peut faire d'un homme non seulement un homme fatigué, mais un homme malade. Mais ce qui est important, c'est de savoir avec certitude que c'est le travail qui est vraiment responsable, et comment il intervient.

Le danger des 3×8

L'étude de ce problème est devenue nécessaire. Comme le dit le professeur Desoille, « *la façon dont est conditionné le travail apparaît de plus en plus comme un facteur pathogène, distinct du banal accident de travail ou de la maladie professionnelle classique... L'habitude, l'automatisme font perdre de vue que le travail actuel n'est pas toujours normal, c'est-à-dire conforme aux normes de la psychologie humaine : autrement dit qu'il est inhumain et qu'il peut altérer la santé* ».

Peut-on en douter quand on découvre deux fois et demie plus d'ulcéreux chez les travailleurs qui travaillent selon le rythme des trois huit (une semaine de 5 h à 13 h, une semaine de 13 h à 21 h, une semaine de 21 h à 5 h) que chez ceux qui ont un rythme jour-nuit normal ; quand Hadengue a pu faire disparaître les avortements chez des ouvrières en modifiant leur rythme de travail.

C'est en effet le rythme du travail qui semble être l'essentiel. Les autres facteurs (psychologiques, sociaux, intérêt au travail) permettant seulement de mieux le supporter ou au contraire accentuant ses effets.

Cela ne signifie évidemment pas que ces facteurs soient négligeables. Ainsi le Dr Le Guillant nous raconte, dans une autre étude, l'histoire d'une femme qui présentait une affection oculaire, le glaucome (tension intra-oculaire augmentée), nettement influencée par les conditions de son travail. Mme L... faisait une poussée chaque fois qu'elle était replongée dans son atelier où elle était obligée de suivre la cadence : Mme L..., d'origine petite-bourgeoise, s'était fait une morale de petite-bourgeoise rigoureuse à base de respectabilité, de dignité et de sécurité. Cela la conduisait à faire mieux, plus vite que les autres.

Cet exemple montre qu'on ne peut saisir pleinement le caractère pathogène d'un travail que par rapport à toute son histoire et par rapport aux façons de juger et de se conduire de celui qui l'exerce.

Les pouvoirs publics, les grandes industries se méfient profondément de tout ce qui a trait à la pathologie du travail, à son étude. Il est difficile d'obtenir la moindre statistique sur l'incidence de telle maladie, de la morbidité en général, sur tel groupe de travail. Or rien ne serait plus utile et plus facile quand on songe que, d'après la Cour des Comptes, le Fonds de prévention des accidents de travail et des maladies professionnelles présente depuis plusieurs années un solde créditeur de 5 milliards de francs qu'on n'a pas su utiliser.

DOCTEUR KNOCK.

Les « bons petits plats » de nouveau à la portée de tous

La diététique est à l'ordre du jour. Les esprits les plus distingués parmi les savants, médecins et diététiciens qui se penchent sur les problèmes d'une alimentation rationnelle se sont préoccupés tout particulièrement du rôle des corps gras.

Ceci les a amenés à reconnaître les hautes qualités des huiles et graisses végétales, dont l'usage est maintenant de plus en plus recommandé par de nombreux médecins.

Composée d'huiles exclusivement végétales, à l'exclusion de toute graisse animale, la margarine 100 % végétale « EXCEL » répond donc à ces exigences. Elle vous permettra une cuisine plus saine, plus savoureuse, parfaitement digeste et aussi tellement plus économique.

Communiqué.

L'EXPRESS

DIRECTION :
Françoise Giroud
J.-J. Servan-Schreiber

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe Grumbach

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre Viansson-Ponté
Jean Daniel

INFORMATIONS : Sylvain Zegel
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre Vivet
LETTRES : François Erval
PAGES AU FEMININ : Christiane Coblanca
SECRET. DE REDACTION : Robert Namia.

REDACTION :
Michel Bosquet, J.-F. Chabrun, Djenane Chappat, Sophie Daniélou, André Diebold, Léone Georges-Picot, André Gobert, Danielle Heymann, Claude Krief, Serge Lafaurie, Sylvie Leblanc, Thomas Lenoir, Maurice Leroux, Florence Malraux, Michèle Manceaux, Evelyne Reyre, Anne-Marie de Vilaine.

(Suite de la page 2)

Le seul

Le général de Gaulle est le seul homme qui puisse susciter un mouvement de ferveur nationale. Si en Métropole nous sommes restés Français par lui, en Afrique les Noirs savent à qui ils doivent d'être devenus libres et citoyens. Il est le seul qui en impose par sa dignité ; il est le seul qui n'ait pas pris une part dans le commerce des portefeuilles. Lui seul a dénoncé, sans en accepter les prébendes, ces petits gouvernements de pleutres et d'impuissants que nous avons depuis douze ans (mise à part la courte période Mendès France). Le F.L.N. arrêtera ses hommes quand il trouvera Charles de Gaulle en face de lui : parce qu'il aura confiance. Il faut redonner la foi à notre pays, rappeler nos principes de 1789, de travail, de justice, de générosité. Il nous faut créer cette union que tous les gens de langue française appellent. Il nous faut pour cette tâche un homme, un homme qui ait lui-même la foi, et trouve autour de lui une large audience. Il n'y en a qu'un en France : Charles de Gaulle.

P. T. C.
Dakar.

Je propose...

L'exposé sur l'état actuel de la Recherche scientifique de MM. les professeurs Lichnerowicz, Glangeaud et Zamansky, m'a suggéré une idée que je viens de soumettre à M. Longchambon, président du Conseil supérieur de la Recherche scientifique.

Je propose de créer, sous les auspices du Conseil supérieur de la Recherche scientifique, une association déclarée sous la dénomination de « *Société d'Encouragement à la Recherche scientifique* ». Elle serait alimentée, d'abord, par d'importantes contributions, de toutes les entreprises françaises intéressées, puis aussi par des cotisations d'un très grand nombre de Français qui ne manqueront pas, à titre personnel, de répondre patriotiquement à l'appel qui leur sera adressé par les autorités spirituelles et les grands savants qui constitueront le comité de patronage de la « Société d'Encouragement ».

Il n'est pas téméraire d'avancer que sur une population de 43 millions d'habitants, il se trouvera *un million de Français* capables de répondre à l'appel qui leur sera solennellement adressé, et de consacrer une *journée de travail*, ou de revenu à cette œuvre de rénovation nationale. Bien entendu, les fonds ainsi recueillis seront mis à la disposition exclusive des savants en vue de la réalisation de leur programme.

Je suis, pour ma part, prêt à donner l'adhésion du Centre d'Expansion Française avec une somme de cent mille francs et à m'inscrire à titre personnel pour une cotisation annuelle de vingt mille francs.

Armand Megglé,
Président du Centre d'Expansion Française.

Qui s'en servira ?

J'ai trouvé dans votre entretien scientifique, pour la première fois, bien qu'à peine effleuré, mention d'un problème qui me paraît, à moi, essentiel. Il s'agit de l'insuffisance en pédagogie des professeurs de mathématiques du second degré (et aussi de ceux des autres matières mais c'est alors, peut-être, moins grave).

Tout l'enseignement secondaire repose sur cette erreur, ce préjugé, cette fatuité même qu'il suffit de savoir pour enseigner. Condition nécessaire sans doute, mais pas suffisante... Quel paradoxe ! Des « scientifiques » qui vont répétant qu'il faut connaître la nature, la matière pour agir sur elle... et qui ne connaissent pas les enfants sur lesquels ils ont une action, et qui ne se soucient pas de les connaître (même empiriquement) ! Ce fameux certificat d'aptitudes pédagogiques (et non « professionnelles » comme le dit M. Zamansky) à l'enseignement du second degré se borne à contrôler, encore une fois, le niveau des connaissances des candidats licenciés mais pratiquement pas, précisément, leur valeur pédagogique. (...)

Aussi bien, les propositions de M. Lichnerowicz sur la mise en place dans les classes de la 6ᵉ à la 3ᵉ de professeurs titulaires d'un certificat de propédeutique, sont-elles en retard sur ce qui se fait déjà dans le premier degré et avec bonheur. Les professeurs de cours complémentaires sont choisis, en effet, parmi les instituteurs ayant appris leur métier à l'Ecole Normale d'abord, avec de jeunes enfants ensuite (ceux-ci les plus difficiles parce que les plus lointains, les plus différents de nous). Quand ils ont obtenu leur certificat d'aptitude pédagogique (véritablement pédagogique) ils complètent leurs connaissances par l'obtention d'un ou de plusieurs certificats d'études supérieures.

J'ajoute que ces professeurs sont fréquemment contrôlés à l'improviste par un inspecteur de l'Enseignement primaire qui s'intéresse autant à la manière dont sont dispensées les connaissances qu'aux connaissances elles-mêmes. Quant aux inspections dans le second degré, que vaut une visite, attendue, d'un inspecteur général, passant rarement et rapidement et, qui, encore une fois, ne s'inquiète le plus souvent que du niveau des connaissances... chez le professeur ?

Maintenant, dire qu'il faut plus de scientifiques signifie qu'il faut aussi davantage de philosophes... Vieux cliché : cette science accrue, qui s'en servira, et comment ? Des hommes sages, ou des commerçants ou des politiciens d'autant plus affirmatifs et donc écoutés qu'ils sont ignorants ?

R. F.,
inspecteur de l'Enseignement primaire.
Lyon,

Que feront les autres ?

Vous ne parlez que de l'organisation des Collèges Universitaires en remplacement de la «taupe» classique. Mais après? La « taupe » a été créée pour la préparation aux Grandes Ecoles. Si le but des Collèges Universitaires est le même (préparation aux G.E.), le nombre des élèves qui se présenteront aux concours sera encore plus grand. Et si les G.E. n'acceptent tous les ans que le même nombre d'élèves ridiculement bas, que feront les autres ?

Oui, je sais qu'il leur reste la faculté. Mais, par rapport aux étudiants entrés directement en Propédeutique, ils sont désavantagés du point de vue âge et durée des études, car ils auront fait 1, 2, 3 ans de plus que les autres étudiants. Cela constitue aussi une charge supplémentaire pour les parents.

Je crois que tant que les Grandes Ecoles ne pourront pas accepter un nombre supérieur d'élèves, tant qu'il n'y aura pas d'autres écoles d'ingénieurs, tant qu'il y aura cet immense barrage qui est le concours, tant que l'étudiant ne pourra pas entrer selon ses désirs et aptitudes dans une école d'ingénieurs comme en Suisse, en Allemagne, en U.R.S.S., aux U.S.A., etc, le problème ne sera pas réellement résolu.

Mme Nemet,
Paris (XVIIᵉ).

Première classe

Au cours d'un stage fait en Allemagne, j'ai vu avec des étudiants allemands le documentaire sur les trains les plus rapides du monde, ceux de la S.N.C.F. Mon cœur était gonflé d'orgueil, dans un pays où on a tendance à mépriser la France et ses habitants. De retour dans mon pays, je consulte mon Chaix et je constate que les trains les plus rapides et les plus pratiques portent toujours la mention « 1ʳᵉ classe ».

La S.N.C.F. semble oublier qu'elle s'adresse à une clientèle qui n'a pas les moyens de se payer une voiture avec chauffeur — exception faite pour les gros fonctionnaires S.N.C.F. qui semblent constituer la clientèle la plus importante de la 1ʳᵉ classe. (...)

Beaucoup de trains sont supprimés les dimanches et jours de fête. Les travailleurs qui ont pris le train pour travailler, n'ont-ils donc pas droit de le prendre le dimanche et les jours de fête pour voir leurs amis et cousins à la campagne ou inversement ?

Si les moyens de communication pour la campagne étaient plus nombreux, on assisterait peut-être à un moins grand dépeuplement de la campagne et par le fait on résoudrait le problème du logement dans beaucoup de villes.

L'Etat ne doit pas oublier les humbles, les courageux, car ce sont eux qui font le destin de la nation.

M. E..
Nancy.

Par les pieds

Bravo pour votre lettre ouverte à MM. les fabricants de chaussures.

L'homme n'est vraiment devenu un homme que le jour où il a pu se dresser sur ses membres postérieurs, afin de donner toute liberté d'action à ses membres antérieurs.

J'en ai donc conclu que l'homme intelligent doit savoir se nourrir, s'habiller, marcher, se chausser, puisque du matin au soir il est sur ses pieds.

Si en général les hommes ne savent pas bien se nourrir, ils attachent peu d'importance à la coquetterie de leur costume et de leurs chaussures. Partout, ils cherchent le confortable.

Mais la femme, en général, sacrifie volontiers le confort de sa nourriture, de son habillement, et de ses chaussures au snobisme de sa ligne et de la mode.

Malgré leur émancipation politique, il faudra encore des années pour que nos compagnes comprennent que leur véritable émancipation sera réalisée le jour où elles auront chaussures à leurs pieds et qu'elles sauront bien marcher (sans arrière-pensée) !

Jack Juillet,
Montpellier.

Et encore dans notre courrier :

M. Jean-Paul Seron, secrétaire général de la section normande du S.N.J., nous communique :

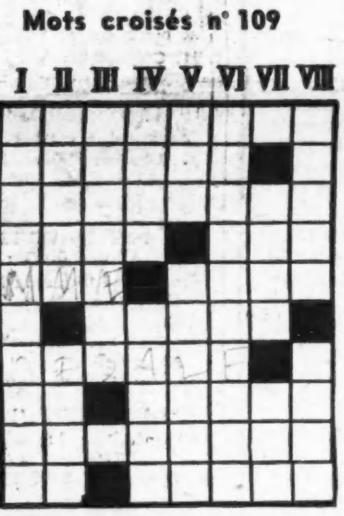
Le bureau de la section normande du Syndicat national des Journalistes proteste énergiquement contre les agressions dont les reporters et reporters-photographes sont victimes dans l'accomplissement de leur travail, lors des manifestations de masse. Ces agressions sont absolument condamnables, quels que soient leurs auteurs. Mais elles revêtent une particulière gravité quand les forces de l'ordre — comme cela s'est produit le 25 octobre à Saint-Nazaire, où notre confrère Armand Gatti a été frappé à coups de crosse de fusil — interviennent avec brutalité et sans discernement.

La section normande du S.N.J. rappelle que le droit à l'information est un principe fondamental de la démocratie. Elle estime intolérable que les représentants de l'ordre, au lieu de garantir l'application de ce principe, matraquent sauvagement des journalistes ; elle demande qu'après une enquête diligente, les sanctions les plus rigoureuses soient prises à l'encontre des responsables.

L'affaire Audin

Soixante-dix membres du personnel du lycée Jules-Ferry ont signé un texte demandant à M. le ministre de l'Education Nationale l'ouverture d'une enquête sur le sort de leur collègue, M. Audin, assistant à la Faculté des Sciences d'Alger, porté disparu depuis le 12 juin, après avoir été appréhendé par les forces de l'ordre en Algérie.

Mots croisés n° 109



HORIZONTALEMENT. — 1. L'ordre n'y fut pas toujours spontané. - 2. Comparable à la jument de Roland. - 3. Elle met les verres à votre compte. - 4. Entre Bénarès et Delhi. Conserve du chagrin. - 5. Est, en général, supprimé de l'état-civil d'une divorcée. Peut recevoir des taloches. - 6. N'est pas fait pour le passager. - 7. Affranchit, dans le milieu. - 8. Communes à Napoléon et à Kroutchev. Mal vu de l'emprunteur et du charcutier. - 9. Ses faveurs sont à vendre. - 10. N'est pas sur la carte de l'analphabète. Partie d'un congrès.

VERTICALEMENT. — I. Donne à boire à la compagnie. - II. Traverse le Trentin. Personne royale. - III. Devenu juste. - IV. Son mari s'illustra dans un infanticide interrompu. Aurait, de nos jours, risqué de se trouver sur la trajectoire du Spoutnik. - V. Accompagne le boléro. Délaissée par celui qui devait ensuite épouser sa sœur. - VI. Ne pourrait pas aller avec une robe-sac. - VII. A l'origine d'une jalousie mal placée. Contribue à une élévation. - VIII. Objet d'une traite peu honorable. Où devraient se mettre les surmenés.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	H	A	M	P	I	O	N
2	H	I	B	O	U	■	D	I
3	A	V	E	R	S	I	O	N
4	T	E	L	E	■	O	R	O
5	E	R	■	N	A	N	A	N
6	L	■	G	A	M	I	N	■
7	A	I	E	■	E	S	T	E
8	I	D	O	I	N	E	■	P
9	N	E	■	L	E	N	T	E
10	E	M	P	L	E	T	T	E

SOLUTION DU N° 108

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

37, Champs-Elysées - PARIS (8ᵉ)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

USINE MEUBLES demande **EMPLOYE** formation aide-comptable pour service stock et contrôle prix revient. Dégagé obligations militaires. Ecrire avec références GEISMAR, 79, av. Jean-Jaurès LA COURNEUVE (Seine)

APPARTEMENTS (Vente)

LIGNE DE SCEAUX
12 min. DENFERT, 7 km. PARIS, dans PARC de 100.000 m2, Jeux-Sports, Calme, SOLEIL, ECOLES, MARCHE, COMMERCES, GARAGES. Appartements 2-4-5 pièces tout confort, chauff. sol, balc. Souscr. 250.000, solde 20 ans. PRIMES max. Livr. FIN 58 et 59. RIC. 40-33
SOC 92, rue de Richelieu - PARIS (2ᵉ)

DIVERS

SITUATION
commerciale activ. dans affaire plein rendement Paris. Nécess. rachat 40 % parts assoc. grav. malade, avec 10 M. Curr. vitae manuscr., photo. Discr. assurée. Ecrire n° 1027 L'EXPRESS, 37, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ) qui transmettra

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4ᵉ)

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES RELATIONS PUBLIQUES organise une série de cours destinés aux personnalités du monde des Affaires et de l'Université. Ces cours reprendront pour l'année 1957-58 le MERCREDI 20 NOVEMBRE.
Renseignements et inscriptions au secrétariat de l'ASSOCIATION FRANÇAISE DES RELATIONS PUBLIQUES, 215, bd Saint-Germain, PARIS (7ᵉ). Tél. BAB. 25-49

PROPRIÉTÉS

Pour clients BELGES et COLONIAUX recherchons PROPRIETES RURALES de rapport ou d'agrément. LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS - ANJ. 77-45

AU SECOURS DE LA TORTURE

par FRANÇOIS MAURIAC

de l'Académie française

« DEFENSE DE LA LIBERTE INDIVIDUELLE », c'est le titre d'un petit livre que mon confrère Mᵉ Maurice Garçon vient de publier chez Fayard. J'y songeais en le lisant : sur un point, nous devons donner raison à nos adversaires. Il est vrai que, dans la dénonciation des sévices et des tortures, nous avons trop accordé au sentiment. Il ne sert à rien de s'indigner, et la colère doit le céder à l'examen des faits : comment cette régression honteuse a-t-elle été possible dans la France des Droits de l'homme ? Comment en sommes-nous venus là ?

Je ne suis pas juriste. Je n'ai pas étudié le droit au temps de ma jeunesse et rien dans ma nature ne m'y porte. Ce que ce livre me fait découvrir m'étonne, je l'avoue. Je croyais que ce qui s'accomplit d'abominable en France, dans l'ordre de la justice, ne se faisait pas au nom de la loi mais contre la loi. Au vrai, c'est bien en violant ou en tournant une loi de 1897 que des témoins sont retenus au secret sans que la police les défère au juge — les privant ainsi du secours d'un avocat, puisqu'ils ne sont ni inculpés ni prévenus. Mais ce que je n'aurais jamais imaginé, c'est que nos législateurs, bien loin de rappeler ceux qui la violent au respect de la loi, retoucheraient la loi au contraire pour qu'elle se fasse leur complice.

☆

CERTES, la rébellion algérienne, les règlements de compte dans la métropole posent un problème difficile aux responsables de l'ordre public. Mais lui sacrifierons-nous les principes qui sont les garants de notre propre liberté ? Or ce sacrifice est au moment de s'accomplir.

Les Français le savent-ils ? Et pourtant c'est en leur nom, c'est au nom du peuple français qu'une loi nouvelle va être promulguée : un nouveau projet de code de procédure pénale et que l'Assemblée a déjà voté. Oyez plutôt : « Article 62. — Si, pour les nécessité de l'enquête, l'officier de police judiciaire est amené à garder à sa disposition une ou plusieurs personnes (*il s'agit de témoins*), il ne peut les retenir plus de vingt-quatre heures. S'il existe contre une personne des indices graves et concordants de nature à motiver son inculpation, l'officier de police judiciaire doit le conduire devant le procureur de la République *sans pouvoir le garder à vue plus de vingt-quatre heures*. Le délai prévu à l'alinéa précédent *peut être prolongé d'un nouveau délai de vingt-quatre heures* par autorisation écrite du procureur de la République ou du juge d'instruction. »

☆

VINGT-QUATRE heures qui peuvent être prolongées de vingt-quatre heures ! Quarante-huit heures durant lesquelles tout citoyen — chacun de nous — risque d'être livré à des mains expertes — je ne songe pas ici aux toutes dernières méthodes pour faire avouer les gens, mais aux procédés classiques, aux interrogatoires exténuants sans nourriture et sans sommeil. Ce premier degré de la torture a toujours été admis. Or, la victime ici n'est encore qu'un témoin.

Il s'est trouvé à l'Assemblée une belle âme pour s'en indigner et pour proposer l'amendement suivant : « Les personnes retenues devront être traitées convenablement. Elles ne pourront être interrogées ou confrontées plus de quatre heures de suite sans interruption d'au moins une heure. Elles disposeront d'au moins dix heures de repos par vingt-quatre heures, dont au moins huit heures sans interruption. »

Quel accueil l'Assemblée a-t-elle réservé à cette proposition humaine ? Eh bien ! elle l'a froidement écartée. Elle s'est rendue aux raisons du rapporteur : « Les personnes interrogées *peuvent* être les pires criminels... Ce sont des criminels, des coupables *la plupart du temps* qui sont entendus. »

Sentez-vous ce que ce *la plupart du temps* veut dire ? Cela veut dire que cet homme qui légifère en notre nom admet que par exception un innocent soit violenté et torturé, qu'un innocent soit, de temps à autre, « questionné » un peu cruellement, cela ne lui fait ni chaud ni froid, à ce légiste. Ah ! nous avons fait du chemin depuis l'affaire Dreyfus ! Il faut ce qu'il faut, voilà le fond de leur pensée.

Mais je le leur déclare : entre un législateur de leur espèce et l'exécutant qui met au point des méthodes électriques pour faire parler des témoins *peut-être* coupables, il n'est d'autre différence que celle qui sépare l'inspirateur d'un crime de celui qui l'accomplit.

Ce même rapporteur, dans un article du *Monde* (10 juillet 1957), se moque de ceux qui souhaiteraient que la personne interrogée ait droit au sommeil la nuit et à un repos d'une heure toutes les quatre heures : « Pourquoi pas un canapé ? » demande ce personnage qui se croit fin. Non, nous ne réclamons pas de canapé. Nous imaginons ce que ce nouvel accessoire inspirerait à certains serviteurs de la Loi, de votre Loi. En fait de confort, la baignoire suffit.

ET maintenant, ouvrons un autre livre, paru celui-là aux Editions de Minuit. Maurice Garçon nous a bien préparés à l'entendre : « Pour Djamila Bouhired », de Georges Arnaud et Jacques Vergès, est l'histoire d'une Algérienne compromise dans un attentat et qui a été condamnée à mort. Coupable ou innocente ? Les lecteurs de ce compte rendu, à vrai dire passionné, en décideront.

Ce qui me retient ici, c'est l'atmosphère d'un procès où l'inculpée, blessée d'un coup de feu lors de son arrestation, a été « interrogée » sur la table d'opération — oui ! — et où les défenseurs ont été à deux doigts d'être lynchés. Certes nous imaginons ce que peut être l'atmosphère d'Alger, à l'époque des attentats par explosif : nous devons en tenir compte. Mais le scrupule du législateur devrait redoubler, il me semble, dans des temps comme le nôtre, et ne pas se rendre complice de la férocité déchaînée.

D'ailleurs le drame algérien, s'il nous a permis de mesurer la dégradation de l'appareil judiciaire en France, ne l'a pas suscitée. Quatre années de présence ennemie, le régime de Vichy et enfin l'épuration, nous ont laissé cette inguérissable plaie, et elle achève de s'infecter en Afrique du Nord. Mais le pire est au moment d'être atteint : la loi va se faire complice du crime. Elle ménage au policier les vingt-quatre heures, les quarante-huit heures dont il a besoin pour faire parler un suspect qui n'est que suspect.

Je répéterai, pour finir, que cette loi nouvelle sera promulguée en notre nom à tous, qu'aucun Français aujourd'hui ne saurait arguer de son ignorance, que tout ce qui tient une plume et qui ne dit mot, consent. L'Histoire dira que la torture a été rétablie en France par ceux qui se sont tus.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

L'EXPRESS
DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8ᵉ
Tél. ELY. 88-61
ABONNEMENTS :
Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, Paris-8ᵉ
Tél. BAL. 19-68
●
PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : 3.000 francs
Etranger : 3.700 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
PAR AVION
4.500 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.600 fr. - A.-E. F., A.-O. F.-
6.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
4.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
9.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud
9.900 fr. - Canada, Etats-Unis
11.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris
Administrateur J.-F. Coblence

109

Contrat santé

la fatigue s'élimine par les reins !

Le sang apporte à vos cellules l'oxygène et se charge, en retour, de leurs déchets. Ces déchets sont filtrés puis éliminés par les reins d'où le sang ressort propre et actif. Si vos reins sont engorgés, paresseux, ce travail se fait mal ; sur vos muscles, encombrés de toxines, la fatigue pèse lourdement. Pour chasser cette lourdeur, stimulez vos reins en buvant CONTREXÉVILLE. L'eau de CONTREXEVILLE est l'eau parfaite de désintoxication.
CONTREXEVILLE : contrat santé !

CONTREXÉVILLE

LA PREMIÈRE POUR LE REIN

Langelaan & Carl

EMPIRE-FOURRURES

8, *avenue de Wagram* (PL. DE L'ETOILE) CAR. 22-82
MAISON FONDEE EN 1924

Actuellement

VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQUE

à des prix sans concurrence pour la qualité proposée